

Virtuti fortuna cedit

In manu Dei fortuna iacet





# LES EPISTRES MORALES

DE MESSIRE HONORE D'VRFE' CAPITAINE de cinquante hommes d'armes, Comte de Chasteau-neuf, et Baron de Chasteau-morand etc.

*Dediees à son Altesse de Sauoye.*

1603

A PARIS.

Chez IEAN MICARD au Palais en la gallerie, allant à la Chancellerie

Certum





PROTESTATIO
# HONORATI
D'VRFE'.

HIC

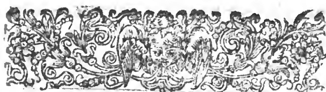
Alibíve ſi quid à nobis dictum ſit alienum ab Eccleſia Catholica, Apoſtolica & Romana, repudiatum, reprobatum, minimequè dictum volumus.

# APPROBATION.

NOus soubs-signez Docteurs Regens en la sacree faculté de Theologie de Paris, certifions auoir veu & leu le present liure intitulé, *Les Epistres Morales de Messire Honoré d'Vrfé, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Comte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteau Morãd, &c.* Auquel n'auons rien trouué qui puisse empescher qu'il soit mis en lumiere & imprimé. Faict ce vingtdeuxiesme iour de May mil six cens trois.

F. I. ARDIER.

C. PETITJEAN.



# A TRES-HAVT, TRES-PVISSANT, & souuerain Prince,

## CHARLES EMANUEL, Duc de Sauoye, &c.

Antoine Faure, Senateur au Souuerain Senat de Sauoye, & President en Geneuois, S.

*MONSEIGNEVR,*

MESTANT *ces iours passez Monsieur d'Vrfé en telle extremité de maladie, qu'au iugement des Medecins il ne restoit espoir d'autre vie en luy que de l'eternelle, il luy aduint entre les propos que la force de l'amitié peut arracher de sa foiblesse, de parler de moy, comme de celuy dont il regrettoit l'absence, & auquel il don-*

noit vn rang principal entre ceux qu'il auoit chery le plus: Et pour m'honnorer en peu de paroles d'vn tesmoignage qui en porta la memoire iusques à la posterité, il enchargea l'vn des plus confidẽs de ses amis là present, de garder soigneusement les discours qu'il auoit n'agueres composez en forme d'Epistres morales, auec vne bien estroitte recommandation de me les remettre pour en faire ce que ie voudroy, comme de chose qu'il faisoit mienne. Dieu voulut, & mon bon-heur, quoy que ja presque esperdu, par la seule apprehension d'vne si griefue perte, qu'au premier aduis que i'eu de son mal, ayant accouru, & m'estant rendu pres de sa personne, plustost pour recueillir, & conseruer religieusemẽt dans mes larmes les derniers souspirs de ses faueurs, que pour esperance que i'eusse de pouuoir iamais plus luy rendre seruice, ie le trouuay sur les approches d'vne cõuallescence, laquelle dés ce temps là s'auançant de iour à autre, luy donna tost apres autant de force qu'il auoit de courage de me declairer à bouche: mais bon Dieu auec quelle

*affection! combien il m'aimoit, & ce qu'il auoit ordonné de ses escrits, & de moy tout ensemble. Il n'eust pas esté biẽ seant que sa guerison, laquelle i'auoy tant desiree, m'eut rauy, ou enuié vn si precieux gage de sa bien-veillance. S'il ne m'en eut honnoré que par forme de legat, ie n'y auroy point eu de droict pendant sa vie, mais puis que ç'a esté par titre de donation, qui n'a eu autre chose que sa pure liberalité, ny autre but que mon honneur, ie la doy tenir de tant plus precieuse, que Dieu par sa bonté, luy redonnant vne seconde vie, pour de plus fort animer cette premiere affection sienne en mon endroit, il a fait que la donation soit desormais irreuocable, & comme entre vifs, qui autrement eut semblé n'estre que pour cause de mort. Dés lors ne doutant point que ie ne deusse suiure le conseil, lequel ie luy auoy souuẽtefois baillé, bien que iamais il n'y eut voulu entendre, de publier ces beaux, & rares discours, comme tres-propres & conuenables à toute conditiõ de personnes, en tout temps, mais principalement en cestuy-cy où nous som-*

*mes. I'estimay quant & quant, que cette grace m'estoit arriuee du ciel pour me mettre en main dequoy pouuoir faire vn present agreable à V. A. Et en cela (quoy qu'il semblat qu'en quelque sorte i'y fusse obligé) ie n'y voulu demãder ny attendre plus particuliere permission de luy, craignant que ses considerations ordinaires n'interrompissent mon desseing. Et cela ie l'ay faict, tant pour maintenir le don de son amitié, que pour sçauoir qu'en l'offrant à V. A. ce n'estoit luy presenter rien de nouueau: mais continuer seulement le vœu qu'il luy a faict de tout temps de tout ce qu'il est, & de tout ce qu'il a: comme moy encores de tout ce peu qui iamais pourra despendre de moy, si ma bassesse me permet de ioindre mon deuoir au sien, pour le rendre tant plus honnorable. V. A. qui a veu tant de preuues de sa rare valeur en toutes les occasions de ces guerres, & singulierement en la reprinse de sa Mauriane, treuuera encores en ces discours, combien il est vaillant & adroit Champion des Muses, tant ils sont eslongnez de*

*ceste vulgaire façon de discourir & escrire, qui ne plait communement qu'à ceux lesquels n'ont rien de rare. Ce sont discours qui ne respirent autre qu'vne extreme generosité d'vne belle ame, & releuee, qui ne se plait en autre assiette qu'au mespris de la mort & des vicissitudes de ce monde. Philosophie de laquelle plusieurs font profession pour en brauer, mais dans leurs chaires: bien peu comme luy dans le lict de la mort, & en l'escole de la Fortune. I'adiousteroy librement, & sans rougir, que quãd ie ly ces Epistres, il me semble que c'est vn nouueau Seneque: n'estoit l'aduantage qu'a cettuy-cy sur l'autre, d'auoir mieux sçeu que luy, cõformer ses mœurs à ses escrits. La vie de celuy-là, selon ce que plusieurs en rapportent, dementoit ses escrits de toutes parts. Sa mort ne fut louable que parce qu'elle dementit sa vie. Et en cela, s'il est ainsi, sa memoire doit beaucoup à l'execrable cruauté de Neron, qui luy fournit le subiect d'vne si fiere constance. Cestuy-cy au contraire, ayant apris de bien faire, aussi tost que de bien dire, n'a formé les en-*

*seignemens qu'il donne de la vertu, sur autre monde, que sur sa propre vie: & ayant soustenu & surmonté courageusement les plus durs assauts de la mort, & recogneu son visage de si pres, que tout ce qui estoit au delà, ne lui pouuoit estre ni doloureux, ni effroiable. Il a fait voir sans mourir, qu'il sçait bien mourir encores, & qu'il n'i a riẽ de plus aisé à quiconque sçait bien viure. Les escrits de celuy-là ont suruescu, non seulement à sa cendre: mais aussi à la mauuaise renommee de ses actions vicieuses. Ceux-cy viuront auec leur autheur (si mes souhaits ont quelque lieu) à longues annees: suruiuront à sa cendre sans doute, & mesurans leur duree, par l'estendue des siecles, qui retiendront tant soit peu de marque des lettres, & de la vertu, ils porteront vn fidele & venerable tesmoignage à nos nepueux de sa reputation, & du bon-heur qu'il a eu de naistre & de viure sous vn si bon, & si grand Prince, & d'auoir esté tant chery & fauorisé de V. A. qu'en faueur de ses merites, elle aura daigné prendre encor en bonne part, qu'vn si digne pre-*

*sent, luy aye esté offert par les mains du moindre de ses seruiteurs, & qui n'eut peu, ny de soy-mesme, ny du sien, offrir autre chose à V. A. qu'vn pur zele de luy rendre autant de tres-humble & perpetuel seruice, que luy en peut deuoir celuy qui est & sera perpetuellement*

Monseigneur,

*De Necy, ce 6. Auril, 1598.*

De V. A.

Tres-humble, tres-fidele, & tres-obeissant subiect & seruiteur.





ADAME,

L'AMITIE' d'Agathon durant ma priſon, m'a deſrobbé ces petits diſcours, qui vont maintenãt ſe preſenter à vous: pource que voulant donner cõmencement à leur fortune, ils croyent ne le pouuoir faire plus heureuſement. Et comme iadis le feu qui deſcendoit du Ciel ſur les ſacrifices eſtoit vn aſſeuré preſage qu'ils y deuoyent eſtre receus, ils eſtimeront que vous aurez celuy qu'ils vous offrent, pour agreable, s'ils ſe voyent eſclairez d'vn ſeul ray de vos yeux. Et ſi ces flammes, dont leur Pere a tant reſſenty d'em-

braſemens, les daignent allumer. C'eſt l'heureux augure qu'ils deſirent à leur naiſſance, & duquel ie vous ſupplie treshumblement les fauoriſer. S'ils ſont triſtes & noirs, ils n'en ſont que d'autant plus ſemblables à ma vie & à ma fortune. Que ſi encor entre leur triſteſſe & noirceur quelque reſolution, & quelque magnanimité reluit, c'eſt vne eſtincelle, qui d'autãt plus qu'elle eſclaire, plus retient elle auſſi de la Deité dont elle procede, qui eſt vous, Madame. Car ſi ma main leur a donné ces caracteres, qui leur ſeruent de corps, ils ont eu de vous la franchiſe de la parole, & la conſtance du courage, pour ame. Receuez les dõc & de leur part & de la mienne, non pour vn

don:mais pour vn deuoir qu'ils vous rendent : eux comme animez de vous : & que ie vous offre.

Madame,comme

*A Montbrison ce 24. Septembre, 1595.*

*Vostre tres-humble, & tres-fidele seruiteur.*

HONORE' D'VRFE'.

# IN EPISTOLAS NOBILISSIMI VIRI D. D'VRFE'.

## EPIGRAMMA.

*QVæ canit arma Maro, Latiúmque neglecta pericla,*
*Hæc Anchesiades arma fuere manus.*
*Summum ambo meruisse decus sæcla illa fatentur:*
*In dubium tamen est, plus quis honoris habet?*
*Sed tua tu pariter factis scriptis que notasti,*
*Et quod agunt duplices, perficit vna manus.*
*Quæ tibi, quæ laudum præconia? præmia quænam,*
*VRFE', tuis meritis Gallia digna canet?*

G. DE LA THEOLIERE.



# AV LECTEVR.



*Es discours, que ie te presente, ne te sçauroient estre si desagreables, que l'occasion de leur naissance me l'a esté. Ils sont nez d'vn fascheux loisir que m'a donné la prison où ie suis encores. Toutes-fois comme des fleurs plus ameres l'abeille tire son miel, i'ay pensé que de ce fascheux tẽps ie pourroy tirer quelque soulagement par ma plume. Or tel qu'il a esté ie te le mets deuant les yeux: non point pour en receuoir ton iugement: mais à fin que tu t'en serues, si tu en as affaire. C'est pour ta necessité, & non point pour ta dispute, que ie t'en fay part. L'experience plus que la science luy fait voir le iour. Car si ie suis Medecin de la Fortune, ie ne suis point de ceux qui se seruent de la vie des malades, pour s'asseurer en leur doctrine: mais de ceux qui presque*

*du tout fondez sur la preuue, cognoissent mieux quelles herbes sont propres au mal, qu'ils n'en sçauent la raison. Ce n'est point sur autruy que i'ay fait ces experiences: moy seul en suis & le patient, & le Medecin. Par ainsi n'en fais difficulté, puis que ie te traitte cōme moy-mesme.*

*Quelles ont esté mes playes, sans les rechercher de plus loing que depuis vn an en ça, mes amis les sçauent, à qui l'affection les a faict ressentir autant qu'à moy la fortune. Tant y a, que mes coups ordinaires ont esté la mort de mes amis, que la guerre en plusieurs sortes m'a deuorez: d'vn frere que i'auoy tousiours particulierement tant aymé, que sa memoire sera en mon ame, comme l'esperance qui en naissoit en chascun, à iamais regrettee. Et pour conclusion, de ce Prince, pour la consideration duquel i'auoy desdaigné tout autre consideration. Les moindres blesseures ont esté deux prisons, l'vne n'attendant entierement l'issuë de l'autre. Et encor que toutes deux par trahison, l'vne toutesfois par mes ennemis, & l'autre*

*par ceux que ie tenoy pour mes amis. De sorte que ie puis dire auec beaucoup de raison.*

Quelle terre, ou quell'eau me receura en fin?
Ou que reste-il plus à mon cruel destin?
Puis qu'auecques les Grecs ie n'ay point d'asseurance,
Ny auec les Troyens, qui cherchẽt pour vengeance
Mon sang comme offencez,

*Iuge donc que ie ne rougiray iamais de parler deuant la Fortune, de la fortune mesme: ny ne craindray qu'elle puisse dire de moy, ce que Hannibal de ce Phormion, qui osa parler deuant luy des choses de la guerre. Puisque s'il est permis à Fabius Maximus, & à Marcellus, l'vn l'escu, & l'autre l'espee des Romains, de parler de ces ruses: il ne me le doit estre moins à discourir de celles de la Fortune: à moy, dis-ie, qui ay si long temps amorty ses dessains, en temporisant: & qui luy ay si souuent faict quitter le champ de bataille, sans que vainqueur ny vaincu, i'ay peu demen-*

*rer en repos. Et encor que i'aye tousiours par mon sang remarqué mes combats auec elle: si est-ce que la victoire m'en est iusques icy demeuree, & les playes que i'en ay rapportees, ne me doyuent estre que marques honnorables d'vn asseuré soldat. Ce fut Cleomenes aussi, qui oyant vn Orateur traitter de la vaillance, s'en mocqua: & luy demandant pourquoy estant vn grand Prince il prenoit tels discours en ieu: Pource, luy respondit il, que si vne arondelle comme toy m'en parloit, i'en feroy tout autant: mais si c'estoit vn Aigle, ie l'escouteroy en admiration. Ce Roy me permet donc de discourir de la Fortune, puis qu'il veut que chacun parle des choses qu'il met en œuure. Toy fay moy cette mesme grace: & croy que chasque parole qu'à si bon marché ie te donne, me couste tant de peines & tant de sang, que si comme vn soigneux Caton i'auoy en cela tenu compte de ma despence, ie m'asseure que tu en aurois le don plus cher, puisque si cher il m'a esté vendu. Et aurois peut estre horreur des troubles, des trauaux, & des sueurs*

*qui comme imposts d'vn trop cruel Tyran, par cette fortune, ont esté tirez de ma vie. Car fay estat que ces paroles ne sont point escrites d'autre ancre que de mon sang: & que chasque trait de ma plume est vn trait de cette ennemie.*

*Par ainsi,*

Ie vy vrayment, mais quoy? ie vay
trainant ma vie,
Par toute chose extreme.

*Que si ces considerations ont quelque pouuoir en toy, que ce soit seulement pour donner assez d'authorité à mes paroles: à fin qu'elles soyent creuës comme les conseils de ces vieux & experimentez Capitaines. Mais que ces choses ne te persuadent, que si ie t'escry, ce soit en dessain que mon escriture suruiue mon aage. Ie sçay qu'il faut vne plume mieux coupee, & vne ancre plus heureuse que la mienne. Ie n'ay trassé ces lignes que pour tromper le temps ennuyeux. Et si ie me suis en cela deceu, mes amis qui me voyent quelques fois, en rendront tesmoignage. Cela sçay-ie bien, qu'en ces derniers ennuis, ie ne suis point allé chercher du soulagement ail-*

*leurs qu'en moy. Doncques le but, où i'ay dressé ces petits discours, estant desià attaind, il n'y a pas apparence de les plaindre s'ils n'effectuent rien d'auantage. Car c'est assez d'auoir d'vne semence vne moisson. Toutesfois ie n'ay point si peu de volonté de porter quelque bon secours à mes amis, qui peut estre poussez d'vne mesme fortune, pourroyent auoir affaire de semblables remedes, que ie ne sois tres-aise qu'ils s'en seruent. Aussi sous ceste esperance ie mets en auant ces feüilles, sur lesquelles, à l'imitation de la Sybille i'ay escrit non point les choses futures, mais celles que i'ay espreuuees. Et veux bien que le vent les emporte comme il luy plaira, assemblees, ou separees. Car en leur voyage elles n'ont point affaire l'vne de l'autre. Que si l'vne seulement profite à l'vn de mes amis, ie tiens leur fortune & leur perte de toutes pour bien employee. Car quoy qu'elles me rapportent à l'aduenir, ce sera outre le premier dessain qui leur donna naissance.*

*Mais, Lecteur, il a y trois choses*

*principalement qui empeschent les effects des plus souueraines receptes. L'vne quand elles tombent entre les mains de ces malades peu courageux, qui apres auoir d'vn extreme desir de santé demandé la medecine, despuis qu'ils l'ont seulement approchee du nez, n'ont assez de force à vaincre leur goust: & ainsi se laissent mourir de peur d'auoir du mal. L'autre quand les malades se contentent d'opiniastrer & disputer auec le Medecin: & ne veulent vser des remedes. La troisiesme beaucoup plus dangereuse (car il y va bien souuent de la vie du patient) c'est quād sans nulle eslection on se sert en tous maux de toutes medecines. Pour les premiers, leur peu de courage leur rend inutile ce qui est preparé: & ainsi pour n'offecer leur goust ils perdent la vie. Pour les secōds, ce n'est pas en opiniastrāt: mais en vsant des medecines qu'elles font leur effect: & ainsi ne font que s'alterer & enflāmer d'auantage leur mal. Et pour les derniers, selon la disposition des corps, il faut vser de differēs remedes. De sorte que si toutes personnes pensoient cour-*

re à cette boutique, & de la premiere boëtte qui leur viendroit à la main, en prendre la drogue qui s'en presenteroit, sans aucun chois, ils se procureroyent aussi tost la mort que la santé. Il faut que celuy qui en voudra vser soit trauersé des accidens, troublé de la Fortune & du malheur, combattu, voire presque abattu. Si les humeurs sont ainsi disposees, qu'il ne fasse point de difficulté de se seruir de ce que ie luy presente : ie m'asseure qu'il en receura bien tost allegement. Et quoy donc ? dira quelqu'vn, si ce n'est à vn malheureux ce liure est inutile ? Ouy certes. Aussi celuy qui est sain à quoy a-il affaire des remedes ? Mais pour cela ne le desdaigne point : Car croy moy que tu n'as pas estaché la rouë des affaires du mõde d'vne chaine d'airain si forte, qu'elle ne se puisse rompre. Et peut estre ne seras-tu si tost en ton logis de retour, que tu ne sois celuy pour qui i'auray escrit ces choses.

Il reste de satisfaire au desir, qu'à l'aduanture tu auras, de sçauoir qui est celuy dont ie plains la perfidie. Sçaches

*que c'est vne personne qui a pensé.*

Pour se mettre en honneur, de
se prendre à Ronsard:

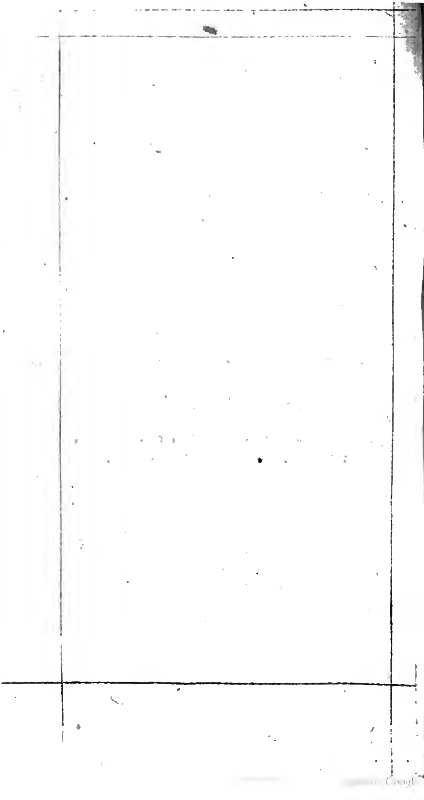
*& qui se voyant incogneu, a creu que brusler le temple de Diane le feroit renommer. Que cela te suffise, attendant que mon espee t'en rende plus claire cognoissance. Car c'est elle, & non pas cette plume, qui m'a esté donnee en partage, pour marquer mes ennemis.*

*Et à Dieu.*



# A MON LIVRE.

*VA : ie le veux, mon fils, mais ne t'adresse*
*Qu'entre les mains de mes plus chers amis,*
*Ne pouuant plus que ce qui m'est permis,*
*Je veux au moins y mettre ma richesse.*
*Va : aussi bien pour tesmoing ie te laisse,*
*Que la Fortune à mes pieds ie sousmis,*
*Lors que l'enuie arma mes ennemis,*
*Pour m'attaquer, d'assez de hardiesse.*
*Ainsi Aenee, en la nuict qu'Ilion*
*Estoit sans plus vne confusion,*
*Dans le milieu du sang & des allarmes,*
*Vainquit Abbas, puis sur le creux airain*
*De son bouclier engraua de sa main*
DES GRECS VAINQVEVRS
AENEE APPEND CES ARMES.





# LIVRE PREMIER DES EPISTRES MORALES.

*Que nous ne sçaurions auoir cognoissance asseuree de nos amis, que par la preuue que nous en faisons aux aduersitez.*

## EPISTRE PREMIERE.

IL est vray, Agathon mon amy, quelques fois les plus experts lapidaires sont trompez de la belle apparence des pierres falsifiees. La prudence est abusee de l'artifice: & quelquesfois l'or faux a plus d'esclat que le bon. A cela la preuue est le seul remede: & encores est elle bien dange-

reuſe: Car celuy ne nous manquera en vne occaſion legere, qui aura deſſein de nous tromper en choſe de plus d'importãce. Que faut il donc que nous faſſions? L'Aigle ayant eſprouué ſes petits au Soleil, les reçoit pour ſiens: Mais à quoy cognoiſtrons nous les noſtres? Aux rayons de nos aduerſitez. Ceux que nous voyõs y tenir les yeux ferme ſans ciller, diſons aſſeurément, Ceux-cy ſont des noſtres. ſi ne fault-il pas croire que tout ce qui nous faſche ſoit aduerſité: non plus que les eſgratigneures d'eſpingles ne ſe doiuent nõmer playes, encores que le ſang en ſorte. Pour auoir ce nom, & pour nous rendre cette preuue de nos amis, il faut que ce ſoit vn grand changemẽt de bonne en mauuaiſe Fortune: ou de ſi gran-

des & cuiſantes pertes, qu'elles ayent accouſtumé d'esbrãler la conſtãce d'autruy. Quoy donc? ſi nous ne ſommes mal-heureux nous ne pouuõs auoir aſſeurance de nos amis? Non certes: car ceux qui en nos bonnes fortunes, no⁹ preſſent les coſtez, ſont les mouches de Plutarque. Malheureux donc celuy qui met ſa felicité en l'amitié, puis qu'il ne peut eſtre aſſeuré qu'auec ſon propre mal-heur.

*Piaceuol figlio di Padre crudele.*

Mais qui ſera celuy qui n'aura eu pluſieurs cõmoditez de faire telle preuue? Croy, amy Agathon, que l'hõme quãd il naiſt, ne naiſt point autre qu'hõme. C'eſt à dire, qu'à ſa naiſſance il trayne cõme vn deſtin ineuita-

ble, vne longue chaine d'infortunes & de miseres. Qui est celuy, si tu l'enquiers, qui en son ame ne trouue vn exaim d'ennuis: & qui ne croye sa charge plus mal-aisee à supporter, que celle de tout autre? Et il est vray, sans mentir, que chacun en soy-mesme a les plus grands malheurs. D'autant que le desastre n'est point, s'il n'est cogneu. Et il n'y en a point qui le soit mieux, que celuy que chacun ressent. Pourquoy donc estimerõs nous celuy malheureux qui fait profession d'amy, encor que par le malheur seulemẽt il puisse estre asseuré de ce qu'il desire, puis qu'il ne peut viure sans ces pierres de touche de son affection: & que le Ciel, comme fauorisant à si belles actions, nous donne tant d'irreprochables occa-

ſions de nous aſſeurer de la fidelité de nos amis, que c'eſt faute d'entendement ſi nous ne le ſçauons faire?

Pour ne chercher des exẽples plus eſloignez, regardons quelle a eſté ceſte vingtſeptieſme annee de mon aage? Le plus cher de mes freres par ſa mort me marqua de noir le premier d'Octobre. Incontinent le mois de Feurier d'apres pour ne m'eſtre plus heureux me veid vendre à Feurs, ſous l'entrepriſe d'autruy. Depuis ie n'ay plus eſté à moy-meſme. Car apres auoir languy quelque tẽps en vne tres eſtroitte priſon: & plaint longuement la maladie du Prince que ie ſuiuois pour clorre non pas tous, mais le plus grand de mes malheurs, la nuict du quinzieſme d'Aouſt couppa toutes mes eſ-

perances du mesme coup dont le filet de ce grand Prince le fut. Ces occasiõs, que coup sur coup le Ciel m'a donnees, ne sont elles suffisantes à me faire recognoistre mes amis? Aussi aurois-je honte de m'y estre trompé. Que si tu demandes que vouloit signifier cette estroitte pratique auec cet homme. Croy que ce n'estoit point amitié, mais arres d'vn fondement, où encores les premieres pierres n'estoyent bien iettees. Car ie cherchois l'argille, à fin que sur le fort ie peusse asseurer mon edifice. Que si ie n'ay point à me plaindre de ma cognoissãce: encor moins le doi-je de luy. Car tant s'enfaut: il m'a decillé les yeux, me monstrant la rougeur de son orfaux. Et encor que i'en aye receu quelque desplaisir, si

ne laiſſe, je de l'auoir aggreable, conſiderant que les plus ſouueraines medecines ne peuuent faire leur effet, ſans laiſſer quelque amertume à la bouche. Il a preueu que la peſanteur de mõ amitié eſtoit vn trop grand fardeau pour ſes foibles eſpaules, & qu'il ne pouuoit endurer la touche dont mes aduerſitez ont accouſtumé d'eſprouuer mes amis. Et en cela, certes, il a monſtré d'auoir vne tres-grande cognoiſſance de ſoy-meſme, & de moy. Auſſi la perte de mon maiſtre, pour vn eſſay premier, eſtoit vn peu biẽ difficile. Il n'importe, c'eſt ainſi que le veut mon humeur: il faut qu'à la premiere occaſion, ie cognoiſſe ſi l'on eſt pour moy. Et ſemble que la Fortune en cela vueille ſeconder ma volonté. Car au commence-

ment de mes amitiez, elle m'offre tousiours de ces preuues, qui me rendẽt du tout asseuré, leurs difficultez estans telles qu'il faut ou qu'il soit vrayement amy, en les surmontant, ou qu'il la rompe entierement auec moy, en les refusant. De sorte que pour le moins ie suis tenu de cela à ma mauuaise Fortune, qu'elle ne me laisse longuement deceu.

Voilà, Agathon mon amy, comme ie me vay consolant: remerciant le Ciel en cette Fortune, que ce venin, qui se couuoit si dangereux contre moy, se soit esclos sans nul plus grand effet, qu'en donnant cognoissance de soy-mesme.

*Du changement de la Fortune. Et des choses qui sont en nous & hors de nous.*

EPISTRE II.

N'EN doutes plus, Agathon, c'en est fait. Ce grand Prince nous a laissé, & lassé la Fortune par la force de son courage. Mais pour Dieu ! regarde quel beau Theatre a esté sa vie aux diuers euenemens des choses du monde! Le voilà comblé de trophees, & de puissances, & à peine auons nous tourné l'œil qu'il ne luy reste plus que le ressouuenir de ces choses. Quel de ses voisins n'a desiré, & recherché son amitié? Et quel de ses ennemis n'a craint & fuy sa haine? De

quelles grandeurs le desesperoit la grandeur de sa Fortune ? Et quels desastres sembloyent estre suffisans de diuertir le cours de ses esperances ? Quelles colomnes d'Hercule ne promettoit-il d'outrepasser ? Et quelles mers se monstroyent estre assez difficiles pour interrompre la suite de ses victoires? Toutes ses grandeurs: toutes ses esperances: toutes ses forces: toutes ses victoires que sont elles deuenues? Vn seul mal-heur les a accablees, & esgalees à la terre. Aussi de la grandeur à la ruyne d'Ilion quelle separation plus grande y mirent les Destinees que d'vne seule nuict ? Si bien que le Soleil, qui se couchant se resiouyssoit d'esclairer de ses rayons vn si bel Empire, se leuant eut occasion d'en pleurer les ruynes.

*E: monstro l'ombra d'vna breue notte*
*All'hora quel ch'el longo corso él lume*
*De mille giorni non hauea monstratto.*

O folle asseurance des mortels! qui se figurẽt pouuoir trouuer fermeté pour eux, en ce qui n'en a point pour soy-mesme. Les batteries de la Fortune ne sont pas à coup de belliers: mais de canons, ou plustot de tõnerres, dõt l'esclair ne paroist plustot que le coup ne donne: & le coup ne vient si tost, que le fracas de ce qu'il rencontre ne s'en ensuyue entierement. Il est vray que ces demolitions ne demeurent pas inutiles, mais comme d'vn marrain desia tout trouué, elle en bastit le bon-heur de quelqu'autre.

En cela il n'en faut rechercher autre raison. Car la Fortune & l'Amour sont des Deitez aueugles. Sinon que cóme l'eau coule tousiours en bas, & le feu s'esleue tousiours en haut d'vn instinct naturel, poussee de mesme puissance elle refait ce que peu auparauant elle a desfait : & ne le void plustost en estre, qu'elle ne coure à le destruire. C'est ce Saturne malicieux, qui mange, & deuore ses propres enfans aussi tost qu'ils sont nais. Mais ces femmes, qui par leurs chançons, & haultbois cachoient la voix du petit Iupiter à sa naissance, ne nous ont elles appris, que pour tromper cette muable Fortune, il faut feindre de n'auoir point de Fortune? Il me semble que le Peintre, qui voulant figurer celle d'vne personne,

peindroit son ombre pres de son corps, le feroit auec beaucoup de iugement, Car veux-tu que ton ombre te suiue? fuys là; veux-tu qu'elle te fuye? poursuis-là? & la veux-tu prendre? iette toy en terre. Aussi iamais, qui poursuiura la Fortune, ne la prendra. Car elle est du naturel, en cela, du chasseur, qui desdaigne la proye prise, & ne desire que celle qui fuit. Or celuy qui poursuit cette Fortune est des-ja pris d'elle, & de ses sourciers allechements. Mais qui en est desireux, il faut qu'il la fuye: & il s'en verra talonner à tous les pas. Et plus encores la possedera-il, s'il se iette en terre: & si pour quelque faueur qu'il aye d'elle il ne s'esleue point. Et cela d'autant qu'elle est comme ces personnes foibles d'esprit,

qui recherchent ceux de qui elles sont mesprisees. Le Soleil, & la Fortune ont vne grande difference en la communicatiõ qu'ils font d'eux mesmes. Car le Soleil esclaire plus aux yeux qui sont plus capables de sa clairté : & la Fortune se donne plus à ceux qui le sont moins d'elle. De là vient qu'elle semble si volage: toutesfois au chãgement qu'elle fait de la plus-part des personnes, elle n'y est pas seulement poussee de son inconstance: ains de leur incapacité, qui ne la sçait plus longuement retenir. I'ay veu des grandes tours, & de fort somptueux bastimens, qui n'estoiẽt si tost esleuez en leurs perfections, que leurs fondemens venans à manquer, ou pour

leur foibleſſe, ou pour eſtre mal poſez, ils tomboient en vne deplorable ruyne. Et en cela le haut du baſtiment doit il eſtre accuſé, ou le fondement? Auſſi ſi vn eſprit foible ne peut plus longuement ſouſtenir le faix d'vne grande Fortune, que peut mais le fardeau ſi on le laiſſe tomber? En ce ie ne la nomme pas volage, mais imprudente, de ne ſçauoir recognoiſtre ceux qui meritent de iouyr d'elle.

Que dirons nous donc de ces beaux, & diuins eſprits? Et ſans aller plus loing, que dirons nous de ce grand Prince, de qui nous auons veu la Fortune s'eſleuer cõme le vol de l'Aigle, quaſi plꝰ haut que noſtre veuë ne pouuoit s'eſtẽdre? De ſorte que comme

vn autre Ganimedes, il sembloit que l'oiseau de Iupiter le deut porter au Ciel. Que dirons nous que tout à coup nous l'auons veu fondre comme le gibbier, qui en volant est frappé dans le cœur? En cela, Agathon, il y a vne autre consideration. De tout temps la vertu & la Fortune ont guerre declaree l'vne contre l'autre: & ont sous leurs enseignes tout ce qui est au monde. N'aduient il pas bien souuent que l'on prend ses ennemis prisonniers? Que si cela est pourquoy celuy qui est soldat de la Vertu ne pourra-il quelquesfois prendre cette Fortune? Quand cela luy arriue, il se sert d'elle comme de son esclaue, & de ses mains mesmes se fortifie contre elle. Mais qu'il se donne bien garde qu'elle n'es-

chappe. Car comme le captif fait tout ce qu'il peut pour se sauuer, elle n'oublie rien pour sortir de ses prisons: quelquesfois faussant ses defences: quelquesfois corrompant ses gardes: & d'autres fois en les ensorcellant par ses enchantemens. Lors on appelle sa fuitte volage: & toutesfois ce n'est qu'vn desir de liberté. Que si pour la perte d'vn prisonnier on ne tõbe pas en plus de honte: tant s'en faut si cela ne nous touche quasi point, au prix de l'hõneur qu'on a acquis en le prenant, le vertueux ne doit pas estre plus blasmé de la perte de sa Fortune, qu'honnoré pour l'acquisition qu'il en auoit faicte auparauãt. Epictete separe fort bien, si me semble, tout le genre des choses, sur ce sujet. Les vnes, dit-

il, ſont hors de nous: & les autres en nous. Hors de nous, ſont les grandeurs, les Empires, la richeſſe, les enfans, la ſanté, & telles autres choſes ſubiectes à la Fortune. En nous eſt la conſtance, la prudence, la force, la iuſtice la magnanimité, la vaillance, & bref tout ce qui procede de l'eſprit. Or s'il meſaduient des choſes qui ſont de nous, nous en ſommes coulpables: car elles ſont entierement en noſtre puiſſance: & n'y a perſonne qui en ait la diſpoſition que nous. Mais des autres, tant s'en faut que nous en deuions eſtre taxez, que la perte, qui en eſt ſupportee auec prudence, en eſt loüable. Parce que n'ayant nul pouuoir ſur telles choſes, la diſpoſition en eſt à ceux de qui elles dependent.

Donc si la Fortune a voulu disposer de ces biẽs qu'elle auoit donné comme en garde à ce Prince, cela ne le touche nullement. Ou bien si elle estant sa prisonniere luy a quelque tẽps seruy comme esclaue, il ne doit estre blasmé si sa bonté a esté deceuë par la malice de sa prisõniere: mesmes n'y ayant eu faute de vigilance à la bien garder: ny de prudence à s'en sçauoir seruir. A cett'heure, Agathon mon amy, sans que ie t'en fasse plus grande ouuerture, tu pourras iuger ce que tu me demandes du changement de cette Fortune: & m'asseure, si tu suis le chemin que ie t'ay frayé, que tu ne manqueras d'en trouuer la verité.

Ie conclurray cette fois par la sentence de ce grand Prince

des Medecins : La plus grande medecine eſt ne point vſer de medecine. Auſſi la plus grande Fortune , eſt ne point vſer de Fortune: mais de la Vertu ſeulement. Et à Dieu Agathon. Ayme moy touſiours, ſi tu ne veux ſortir de ma priſon ma plus grãde Fortune.

---

*Que le mal produit le bien, & le bien le mal. Et que la mort aduancee des grands perſonnages, pour plusieurs occaſions n'eſt pas touſiours regretable.*

## EPISTRE III.

CELA eſt eſtrange, Agathon, que quelque choſe engẽdre ſon cõtraire : & toutesfois nous le voyons en cette grande

Princeſſe, dont tu m'eſcris la deſolation. Le bon heur d'auoir tāt de beaux enfans : les voir tous Princes tres-eſtimez, aimez des leurs, & des eſtrangers, chargez de victoires, & de vertus, & gouuerner partie de la Chreſtienté, Agathon mon amy, c'eſtoit vn grand don du Ciel. Mais de ce bien quel mal luy eſt procedé? Sans doute le plus grand & plus inſuportable qu'vne mere peut auoir. Car lors que ces grāds Princes reuenoyent triōphans de cette incroyable victoire des Reiſtres: que la France ſembloit leur tēdre les mains, comme à des Dieux tutelaires, elle en a veu tuer deux deuant ſes yeux: a preſque ouy le petillement du feu qui les a conſommez : & n'a eu le contentement de leur dire le dernier Adieu:

d'arroſer leur tombe de ſes larmes: ny meſmes de leur rendre vn ſeul office de pitié. Et là ne s'arreſtant le deſplaiſir, que ſon plaiſir luy deuoit rapporter, apres telles pertes ayant mis toute ſon affection de telle ſorte en cettuy-cy qu'elle n'auoit rien deuant les yeux que luy, ny nul deſſain que ſa grandeur: elle l'a veu deux fois priſonnier. Et le beau cours de ſa Fortune ayant eſté rompu par ſes ennemis, il a fallu en fin qu'elle l'ait pleuré comme ſes freres, non pas meurtry par le glaiue, mais cruellement empoiſonné.

Or n'euſt-il pas mieux vallu, pour cette Princeſſe, ie veux dire pour ſon repos, qu'elle n'euſt iamais eu le contentement de ſe voir tels enfans, que d'auoir à cette heure l'occaſion de les

regretter? Ces larmes, dont à toute heure elle arrouse son lit: ces souspirs, dont elle interrompt incessamment le repos de son estomach, pouuoient-ils estre acheptez par les felicitez de ses plaisirs passez? Eh non! Agathon: car croy moy, qu'il y a bien difference des contentements que telles choses nous donnẽt, aux ennuis que leur perte nous rapporte: D'autant que ces ioyes ne sont iamais sans estre moderees, & peut estre surmontées du doubte qui nous va à toute heure poursuiuant, qu'il ne mesaduienne à ce qui nous acquiert ce contentement Et au contraire le perdant, la tristesse n'en est soulagee, non pas mesmes de l'esperance. Ceux le sçauent qui ont quelquesfois perdu ce qu'ils ont eu de cher.

Ainsi tu vois comme la Fortune vend ses biens cherement: puis que ses bon-heurs sont peu asseurez, & ses malheurs si certains, que rien ne les peut diminuer. Toutesfois puis qu'outre les autres considerations, le seruice que nous auons voüé au fils, nous commande de seruir la mere, en tant qu'il nous sera possible, presentõs luy les mouchoirs, dont elle pourra non pas tarir, mais secher les larmes de sa iuste douleur.

Qu'elle se ressouuienne, que quand elle fit voir le iour à ses enfans, elle ne leur donna plustost l'asseurance de la vie que celle de la mort. Parce que l'obligation humaine, d'vne chaine d'ayrain, cõme dit Crantor, nous lie à cette fatale destinee du trespas. Donques les choses ineui-

ineuitables leur estant aduenues elles ne doyuent effacer le contentement des biẽs dont ils ont iouy, non point par destinee, mais par leur propre vertu. Et mesmes ayant esté tels, que leur vie peut plustost estre admiree, que leurs actions imitees: ayant esté en leur vertu si esleuez que la mort des vns a esté accompagnee de tant de morts de leurs ennemis, que ie ne sçay si la vengeance de Cesar en a trainé d'auantage: & de l'autre tellement regrettee, que ses ennemis mesmes l'ont plainte.

Il me semble que quand l'on paruient à ce que l'on entreprend, que comme l'entreprise est parfaitte, nous en deuõs aussi auoir vn parfaict contentemẽt. Or cette Princesse n'auoit pas entrepris de faire des hommes

immortels: ains des Princes vertueux, ſuyuant & honorãt leurs Anceſtres. Mais ils n'ont pas veſcu tant qu'ils euſſent fait, ſi on ne leur eut aduancé leurs iours? Aquoy ſeruent ces longeurs, ſi au peu de temps qu'ils ont demeuré entre nous, ils ont par mille preuues donné cognoiſſance qu'ils eſtoient vrayement iſſus de ces grands Princes leurs ayeuls? Ils ont tellement veſcu, que pour les rendre plus honorez il ne faut pas rapporter auec leur gloire celle de ces grands Regnaults, de ces grands Bouillons, ny de ces tres-grands Beralds. Tant s'en faut, ce ſont eux, qui en leurs tombes ſe doyuent reſioüir de l'honneur de tels deſcendans. Ie ne ſçay (& cecy ſoit dit ſans flatterie) quel de tous

ces anciens a esgalé par ses faits les actes de ceux-cy.

Et c'est, me diras tu, l'extreme desplaisir qui la presse, que telles perfections ayent si peu de temps demeuré entre nous. Il faut qu'en cela elle prenne pour raison, que ce n'est pas le longuemẽt viure, mais le biẽ viure, qui est estimé: que le biẽ de la vie ne se cõte pas par ses iours, mais par les belles actions: Et que celuy a vescu assez, qui s'est tousiours mõstré vertueux. Qu'elle se ressouuienne que les tragedies les plus longues ne sont pas estimees les plus belles: ains celle qui ayant esté bien conduite en tous ses actes, particulierement se clost par quelque action fort remarquable. Et sur quel acte de leur vie l'eussét ils mieux fermé,

que de laiſſer tout le monde en admiration d'eux, & en attente de leurs faicts heroiques?

En fin qu'elle ſe mette deuant les yeux à l'eſgal de l'eternité que peuuẽt eſtre vingt cinq ou trente ans. Elle trouuera que c'eſt beaucoup moins qu'vn poinct: car encor le poinct a quelque choſe en la ligne: mais les ſiecles meſmes tous entiers ne ſont rien à comparer à cette eternité. A peine le ſera donc vne ſi petite partie d'eux. Or puis que la mort eſtoit ineuitable à ces Princes, à quoy ſe tourmenter pour ce rien? Parce dira-elle que s'ils euſſent veſcu leur aage, ils euſſent peu faire de grãdes choſes. Ie le luy aduoüe: mais auſſi elle me permettra de dire, que la Fortune les eut parauenture defauoriſez. Poſons

encores que cela n'eust pas esté: croira elle toutes-fois qu'au peu de temps qu'ils auoyent à viure ils eussẽt peu parfaire tous leurs loüables desseins? Aduoüons luy encor cela: ne sçait-elle pas qu'vn projet est attaché à l'autre: & que lors que selon leur aage ils eussent deu mourir, elle en eust eu, peut estre, plus de regret, voyant de si belles entreprises demeurer imparfaictes, par le deffaut d'vn peu de iours?

Mais or sus qu'il soit ainsi: qu'ils ayent tous les contentemens qui se peuuent desirer: qu'ils soyẽt paruenus à toutes les grandeurs des Alexandres, & des Cesars: qu'elle se figure de les voir auec toutes les couronnes de l'vniuers triompher de leurs ennemis: encores faut il qu'ils meurent, & qu'elle confesse en

ſon ame ſi ces ſceptres & ces couronnes n'augmenteroyent pas ſes pleurs, & ne feroyẽt rechauffer leurs tombeaux de plus chaudes larmes? Si le regret à cette heure de leurs deſſeins imparfaicts luy donne du deſplaiſir: en ce temps-là ce ſeroit celuy de leur voir laiſſer tant de grãdeurs acquiſes auec tant de peines, ſans auoir eu, parauenture, le loiſir de les ioüyr, ou gouſter ſeulement.

Que cette derniere conſolation luy demeure pour tres-ſoueraine en l'ame: La reputation de ces grands Princes ſes enfans, eſtoit paruenue à ſi haut degré, en l'opinion de tout le monde, que quoy qu'ils euſſent peu faire à l'aduenir, à peine euſſent-ils ſatisfait à ſon attẽte: & la mort qui auec le regret qu'elle nous

laiſſe de leurs pertes, nous fortifie en cette creãce, que s'ils euſſent veſcu, ils fuſſent paruenus plus haut encores que leur reputation, nous fait plaindre auec plus d'impatience leurs rauiſſemens precipitez.

Ie ne doute point qu'elle ne ſe plaigne de les auoir ſuruеſcus: & que le Ciel, apres tant d'accidens, l'ayt reſeruee à ces ſanglantes tragedies, & à voir la France toute rougiſſante de ſon ſang. Mais qu'elle ſe remette deuant les yeux ce que ie diſoy vn peu au parauant: Le mal cauſe le biẽ, & le biẽ le mal. Si elle n'auoit le deſplaiſir de regretter ſes enfãs, elle n'auroit pas le cõtẽtemẽt de les auoir eu, & de les ouir loüer & eſtimer de telle ſorte, que ſi la congnoiſſance Chreſtiẽne ne le

nous defendoit, ils seroyẽt pour estre adorez comme Dieux, n'ayant en leur vie donné marque d'estre hommes, sinon par leur mort. Et quant à ce que le Ciel l'a destinee à les plaindre au cercueil, comme autres fois à les cherir en leurs triomphes, ce n'est sans quelque grand mystere de Dieu, qui tousiours dispose toutes choses pour le mieux. Et qui scait si ce n'est point pour la conseruation, & pour la conduite encores de ces valeureux Princes ses enfans, qui luy restẽt? les vertus, les actions, & les esperances desquels ne sont moindres que celles de ceux qu'elle regrette?

Voilà, Agathon, quelques petits soulagemens aux grandes douleurs de ceste Princesse. Car pour luy donner des remedes,

ie croy qu'il n'y a Medecin qui l'entreprenne. Que si quelque chose le peut, c'est le temps : & encores m'asseure-ie que la cicatrice en sera tousiours tant profonde & endolue, que pour peu qu'on y retouche, elle aura des grands ressentimens de douleurs.

*Le mesme fer d'Achille autres fois fut la cure*
*De sa mesme blessure.*

Aussi faut-il attendre l'entiere guerison de cette blessure, non pas de nostre secours, ou de celuy du temps: mais de cette puissante & celeste main, dont toutes les affaires du mõde sont conduittes.

Il est temps de finir. Pour conclusion, ie te conseille, puis que des grands biens viennent les grands regrets & desolations:

& que les aduersitez semblent estre cõceües des grandes felicitez: qu'à l'imitation de ce grand Philippe, pere d'Alexandre, ayãt eu quelques contentemens, tu fasse prieres au Ciel de te moderer ses faueurs par quelque legere Fortune. Que si ce temps dure, ie n'auray guieres d'occasion de luy faire cette requeste, pouuant dire qu'il ne m'est resté cõtentement, sinon celuy que me donne ma plume, & ton amitié. Et pourueu que celuy qui me vient de toy me demeure tousiours, ie ne me diray point encores trop mal traitté de la Fortune. Et à Dieu.

*Qu'il ne faut temerairement se figurer de pouuoir resister aux coups de la Fortune. De quelles choses on se doit prouuoir contre elle, & contre la crainte.*

EPISTRE IIII.

GArde, amy Agathon, qu'il ne t'aduiēne cōme à ces Mariniers peu expers, qui dans le port se vantent de pouuoir & sçauoir resister à tout ce qui est des hasards de la mer: mais cōmençant à perdre terre, ils commencent aussi à perdre le courage: & restent tellement hors d'eux mesmes, qu'ils oublient & commēt il faut guider le tymon, & tendre les voiles. Cependant que

la Fortune ne te donne point occasion d'exercer ton sçauoir, ne te figures temerairement de luy pouuoir resister: à fin qu'estant en pleine mer, cette quantité d'eau inacoustumee ne te rende esperdu. Combien que cette Fortune ne soit qu'vne chose pleine de vaines illusions: si est-ce q̃ la puissance que nostre imagination luy donne, est en effect si grande que la seule opinion de son pouuoir estonne la plus part de ceux qui n'ont accoustumé ses esbloüissemens.

As tu point pris garde aux fables de nos Romans, quand ils parlent d'vne Vrgande, Alquife, Zirphee, ou quelque autre comme cela, ne vois tu que toute la plus grande puissance qu'ils leur donnent, n'est que de faire paroistre les choses autre-

ment à nos yeux qu'elles ne sont en effect: & toutesfois il y en a tant qui flechissent sous leur artifice. Ce ne sont aussi qu'apparances fausses celles qui viennent de la Fortune : Mais ne crois pour cela que ce ne soit vn grand ennemy. Auec quelle peine surmonta iamais Hercules les diuers changemens d'Achelois? Et Bellerophon fut le seul qui peut vaincre, auec le secours encores de Pallas, ce monstre imaginé de la Chimere. Par ainsi preparons nous de bonnes armes. Et ne nous fions tant sur sa vanité, que nous n'empruntions tous les iustes artifices que nous croirons pouuoir resister aux vaines, mais vehementes Idoles de cette Vrgande.

Il y en a qui contre ces imaginations s'armēt d'autres ima-

ginations, ſe contentant quand ils reçoiuent vn coup de Fortune, de ſe figurer que c'eſt vne faueur à l'imitation de ceux qui donnent remede à leur bruſleure en l'approchant, & preſque rebruſlant au meſme feu. Mais ces garants ſont trop foibles: & c'eſt peu de conduite, & de prudence de fier ſes moyens, ſa vie, & ſon honneur ſous vne ſi legere deffence. Il faut touſiours auoir pluſtoſt barres ſur l'ennemy, s'il eſt poſſible, que de luy eſtre ſeulement eſgal: l'eſgalité ayant cela, qu'elle ne nous aſſeure point d'auantage de la victoire que de noſtre perte. Et puis qu'il faut que nous attendions les coups de l'ennemy: & que c'eſt à luy de frapper, & à nous d'eſtre frappez, l'aduantage en eſt ſi grande, que ſi

nos armes ne sont beaucoup plus fortes que les siennes nous deuons plustost craindre nostre ruine, que seulement esperer nostre conseruation.

Laissons donc ces imaginations pour ceux qui ne peuuent auoir d'autres deffences: & recourons de bonne heure à ces Numes inuincibles, l'experience des choses, la constance, & l'honneur. L'experience nous dira, que nul malheur, pour grand qu'il soit, ne peut nous accompagner longuemẽt la constance par la magnanimité de son naturel nous preparera à resister à toutes sortes d'accidens: & l'honneur par sa beauté nous maintiẽdra tousiours en nostre deuoir. Ce sont là les armes que tu te dois preparer: & estre bien songneux

qu'il n'y manque pas vne seule piece. Mais d'autant que l'occasion n'est pas tousiours de se seruir de ces armes, il peut arriuer qu'elles s'enrouïllent : & cela leur osteroit beaucoup de leur bonté. Et pource tu les dois visiter bien souuent: & auec l'estude & la prudence, les tenir en estat que tu n'ayes à les nettoyer quand l'occasion requerra que tu t'en serues. Car comme la Mandragore, dit Plutarque, qui croit pres des vignes, donne au vin, qui en naist vne certaine force & douceur qui endort facilement ceux qui en boiuent: Aussi la prudence donne à toutes les choses, où elle est meslee, vne certaine force & douceur, qui raporte vn tres grand repos à ceux qui en vsent. De là vient que les ennemis auec tant d'ar-

tel

ifice taschent de nous surprendre: & mesmes des costez que nous n'auons preueus. Demande au guerrier quelle difference il y a de rompre vn camp vigilant & preparé à tous accidens: à vn autre qui aura remis d'y prouuoir à l'extreme occasion? Demande au Marinier quelle difference il y a de resister à vne tempeste preueüe, ou qui le surprend? L'vn & l'autre sans doute te dira qu'il y en a autant que d'vne chose facile à vne qui est presque impossible. Il faut donc se preparer.

Mais en cela ne fais pas comme ces temeraires, qui tousiours croyent leurs forces & celles de l'ennemy plus grandes & plus petites qu'elles ne sont. Tu ne peux sçauoir encor quel tu es, puisque iamais tu n'as eu la For-

tune en teste armee, ny preste seulement à t'attaquer. Que sçais tu quels sont ses coups, cõbien ils blessent, ou combien ils pezent: ny quelles sont tes forces, puisque la necessité ne t'a iamais fait essayer ce qu'elle peut, & ce que tu peux? Croys que l'œil qui voit choses qu'il n'a accoustumez, est cause bien souuent que le cœur se dispose à des effects qu'il n'a iamais pensez. Tu n'oserois dire que ton cheual ne craigne point les harquebusades, s'il n'en a iamais ouy le bruit. Et tu oseras asseurer que tõ cœur ne s'esperdra point aux infortunes, encor que iamais tu n'en ayes tiré preuue? Tu diras peut estre que la raison retiendra ton cœur à son deuoir? Mais ties pour certain, Agathõ, qu'où la peur se loge, la raison ne sçau-

roit habiter. Cette craintiue passion ne laissant en l'ame vne seule retraite qu'elle ne recherche pour se cacher. Et comme la nege n'est pas seulement froide: mais donne aussi froid à tout ce qui est autour d'elle, cette froideur de l'esprit n'est pas seulement telle en soy-mesme : mais glace encor tout ce qu'elle touche, & par tout où elle passe. Et les raisons gelees deuiennent comme vne main surprise d'vn froid extreme, du tout inutiles & sans actions.

Or veux tu bien y remedier: car de penser fermer la porte à cette passion, c'est vne chose vaine: elle entreroit mesmes par les trous de la serrure, ou par les fantes des aix. Fay de longue main, par la preuoiance, vn grãd amas de ces belles & valeureuses resolutions, qui sont les

vraies nourrices d'vn cœur genereux : & en remply de sorte toute ton ame, qu'il n'en reste vn seul poinct de vuide, à fin que la peur s'y voulant loger n'y puisse treuuer place, ny s'y arrester, à cause de l'antipathie que le chaud & le froid ont ensemble. Car ces resolutiõs sont des vrais feux. Mais en cecy il ne faut attendre le dãger. Alors quelquesfois la crainte masquee s'escoule facillement en nous sous aparence de raison. Aussi les personnes preuoyantes n'attendent iamais la necessité à se prouuoir: mais en l'attendant se pouruoyent.

Sophocles cette fois finira ma lettre,

*Celuy qui donne vn bon commencement,*
*Mauuaise fin guieres ne le démet.*

Cela s'entend ainsi : La difficulté en toutes choses n'est qu'au commencement. Si nous faisons bien ce qui est plus difficile; nous deuons par raison faire aussi bien ce qui est plus aisé. Doncques celuy qui la premiere fois qu'il prend les armes surmonte son ennemy, ne donne il presque cognoissance certaine, qu'y estant plus accoustumé, il le vaincra encor plus facilemẽt. Et si le ieune enfant, la premiere fois qu'il prend le pinceau à la main, tire vn trait bien net & asseuré, qui fera doute, qu'il ne reüscisse auec le temps vn tres-grand paintre? Ainsi du commẽcement on preuoit la fin. Resouuiens t'en Agathon, à fin que tu resiste de sorte à la Fortune, la premiere fois qu'elle t'assaudra, qu'elle perde le courage de

te pouuoir vaincre : & nous l'opinion que tu puisses estre vaincu. Et à Dieu.

*D'où procedent les enuies. En quoy se deçoiuent ceux qui aspirent aux grandeurs d'autruy. Et la difference des richesses aux charges & offices.*

## EPISTRE V.

LA nature prudēte apprend au Castor de se priuer soy mesme de ce qu'il doit auoir en son corps de plus cher pour euiter la poursuitte du Veneur. Aussi celuy qui ne veut estre enuié, se doit rendre incapable de l'enuie. Mais quiconque vit entre les hommes, n'en peut fuyr les

effects, s'il en a la cause. Or sça-ches, Agathon mon amy, que nous sommes composez d'esprit & de corps: dont ce dernier est tout terrestre, & le premier tout diuin. S'il aduient que par la foiblesse de l'esprit, le corps s'en vsurpe la domination, c'est vn valet qui cõmande à son maistre, & le despoüille de ses propres volontez, pour le vestir de ses conditions honteuses & seruiles. De là vient que ces esprits, lesquels à cause de leurs actions nous nommons terrestres, sont serfs & esclaues de toutes ces passions, ausquelles les corps sont soubsmis. Toutesfois encor que l'esprit soit abruty dans les voluptez, si ne laisse il d'auoir cet instinct de nature d'aspirer tousiours à son contentement, qui est la supreme felicité.

Mais n'esleuant point plus haut le vol de ses pensees ny de ses desirs, que iusques où les corps peuuent attaindre, il va beant apres ses vanitez d'enfant, desquelles par plusieurs essais estant deceu, il recognoist qu'il faut acquerir encor d'autres choses beaucoup plus grandes. Car l'esprit qui est eternel ne peut estre satisfait en ses desirs, que par les choses eternelles. Et encor qu'il en ait perdu la cognoissance, la volonté ne luy en est ostee: mais comme le feu sans sçauoir pourquoy, eschauffe & s'esleue tousiours en haut: l'eau moüille & coule tousiours en bas: ou plustost comme le chien sans autre dessein que de l'instinct de nature va cherchant à manger. Aussi cet esprit sans auoir la cognoissance pourquoy il desire ne laisse tou-

tesfois de deſirer cette felicité: Mais en cela il eſt plus miſerable que les bruttes, leſquelles ne mangent pas les pierres au lieu du pain: & luy ſans eſlection de ce qui peut luy rapporter ce biẽ qu'il deſire, ſe iette ſur le premier obiect qu'il rencontre, eſtimant qu'il conſiſte en la iouïſſance de tout ce qu'il n'a point eſpreuué. Ainſi l'ours bleſſé met ſa vengeãce ſur le premier qu'il treuue, penſant qu'il ſoit la cauſe de ſon mal.

De là les enuies prennent leur ſource, dont les effets ſont ſi cõtagieux & mortels, que les Royaumes, les Empires, & les Monarchies s'en voyent rẽuerſees. Car l'enuieux voyant le ſage conduire diſcrettement ſa Fortune, & s'en ſeruir comme d'vn batteau pour paſſer ce large Occean des

affaires du monde, il le iuge estre paruenu à ceste felicité où il aspire ! & se persuade que s'il pouuoit la luy soustraire, il n'auroit rien plus à desirer, pour estre heureux. Soudain que ceste opinion est nee en luy, qui est serf de toutes ses passions, que laisse il d'intenté pour y paruenir? Ne faut il que mantir? il luy est aisé. Ne faut-il que trahir vne amitié? (liens toutesfois les plus forts qui soient entre les hommes.) il s'en moque. Ne faut-il que tuer? le sang luy plait. Ne faut il que mãquer aux Dieux? il se feint de n'en estre pas veu. Bref l'homme qui est reduit à cette extremité, de son sang propre, s'il en estoit necessaire, se feroit le cyment pour esleuer son edifice. Apeine donc espar-

gnera il quelqu'autre chose.

Ce fut vn vray effet de cette passion, que la mort de ce grand Iule Cesar, qui par les siens mesmes circonuenu dãs vn conseil, fut contraint de ceder à la force. Et Dieu sçait si Brutus mesme, que l'õ croyoit estre son fils, eust faute de couuerture à sa cõiuratiõ. O miserable sort que celuy de l'homme! puis qu'il ne se peut deffendre d'estre enuieux, ou enuié, l'archer, ou la butte! Et bien souuent, si ce n'est vne particuliere faueur des Dieux, comme la fieure donne & froid & chaud, le tremblement & la sueur, & de l'vn fait entrer en l'autre: aussi l'vn de ses malheurs traine l'autre apres soy. D'autant que paruenu en la place de celuy qui estoit en pro-

ſperité, ſon deſir n'eſt pas ſatis-
fait pour cela: Car encor que le
ſage mõſtrat de s'en contenter,
luy qui n'a pas l'eſprit de ſe con-
duire de meſme façon, n'en fait
peu, ou rien, pour ſon contente-
ment. De meſme l'ignorant à
l'eſcrime, encor qu'il prenne l'eſ
pee des mains du Maiſtre, ne s'ẽ
deffendra pas toutesfois & n'of-
fencera pas comme luy. Car les
dons de la Fortune ſont choſes
d'elles meſmes indifferentes, el-
les peuuent eſtre & bonnes &
mauuaiſes, ſelon qu'elles ſont
employees. Ainſi void on que la
meſme choſe dont la Grenouil-
le ſe nourrit & fait ſa chair, le Cra
paut en engendre ſon venin.
Auſſi ce que le ſage tenoit pour
aſſouuiſſement de ſes affections
& neceſſitez, l'enuieux le change
ge en aiguillon pour inciter d'a-

uantage ſes paſſions & ſon ambition. Car comme plus nous nous eſleuons en haut, & plus noſtre veuë s'eſtend au loing: Auſſi plus il eſt hauſſé par ſes grandeurs nouuellement acquiſes, plus il luy ſemble de voir par deſſus luy d'autres plus grands biens, que ceux qu'il poſſede: & vray chien d'Eſope, en l'ambition de les acquerir, perd, & deſdaigne la iouïſſance de ceux qui ſont en ſes mains. Et ainſi il court, ſans nul autre profit plus grand, la meſme Fortune que le malheureux oyſeau de proye, qui cherchant ſa vie, & rencontrant quelque autre oyſeau paiſible, & ſans deffence, le prend & s'en repaiſt au meſme lieu où il l'a pris. Et cependant le chaſſeur, qui eſt au pied de l'arbre, & qui deſia auoit viſé contre ſa

miſerable priſe, deſlache le trait contre luy, afin qu'en le tuant il ait auſſi ſa proye: Car ceux qui ſont moindres de Fortune que luy, leuent les yeux en haut ſouſpirent & aſpirent à luy, & bien ſouuent le Ciel fauoriſe leur entrepriſe, afin qu'il ne laiſſe point de malefice impuny.

*Car tres-iuſte eſt la loy, qui fait punition*
*Des inuenteurs des morts, par leur inuention.*

Iuges par là, Agathon, d'où eſt venue la chaſſe que mon ennemy m'a faite. Ie n'ay pas toutesfois eſté pris à force, comme ce Caſtor eſt pourſuiuy d'ordinaire: mais ſurpris à l'eſpere. Autrement i'auroy honte de ma priſe: au lieu que ie n'ai que regret de ſa perfidie.

*----Ben che trafitto*
*Io piango il feritor, non le ferite*
*Che l'error suo piu ch' el mio mal*
*mi pesa.*

Mais combien l'esperance des hommes est fautiue! Il se figuroit de se preualoir de ma charge, si ie demeuroi les mains liees: & il lui est aduenu, non autrement qu'à l'enfant peu aduisé, qui voiant la flamme de la chandelle, espris de sa beauté, y porte la main sansiugement, pour la prendre: & pẽsant se l'estraindre entre les doigts, treuue que tuãt la beauté de cette flamme, il ne lui en reste autre chose qu'vne bruslure, qui lui en cuit par apres longuement. Les thresors & les charges sont bien richesses differentes: les thresors seruent non à ceux à qui ils sont par raison, mais à qui les a, de quelle

façon qu'il s'en ſoit donné la iouyſſance: Au cõtraire les charges ſont des peſants faix à ceux qui les vſurpent: & quoy que diſtraittes de ceux auſquels elles ſont deuës, ne laiſſent de rapporter preſque autant à leur gloire, que s'ils les auoient encores. Et la diſſipation qui s'ẽ fait, eſt plus à leur aduantage, que ſi elles eſtoient conſeruees en leur entier. Quel fardeau fut celuy de l'Empire de Babylonne à ces Mages, qui l'auoient vſurpé? Et Coriolanus ne fut iamais plus eſtimé, que quand démis de ſa charge par les Romains, il fut contraint ſe retirer aux Volſques, deſquels eſtant fait chef, il fit venir ſes ennemis aux plus humbles & indignes requeſtes, dont iamais Rome ait abbaiſſé la grandeur de ſon courage. I'eſ-

pere auſſi que ma gloire, par la ruine que ceſtuy-cy m'y procure, s'eſleuera auec plus d'effort, à l'imitation de la poudre, plus elle ſera preſſee. Si le Marinier entre les lieux de la Mer les plus dangereux,& contre la plus forte tempeſte,a bien ſçeu maintenir ſa nauire, deſia auparauant tellement froiſſee qu'il ne luy reſtoit pour la ſauuer que le timon: Celuy qui le luy oſte des mains n'eſt il coulpable de ſa perte ſi elle s'abyſme par apres? Cela, diras-tu; n'empeche le Marinier de ſe noyer. Et bien i'aduoüe que cela n'empeſchera pas que ie ne me perde: mais puis qu'il faut que par le changement des choſes humaines tout d'vn mouuement eternel ſe hauſſe & baiſſe, ne me doit-ce eſtre vne grande ſatisfaction que

chacun voye qu'en volát i'ai vsé de mes aisles : & qu'en me baissant i'ai esté tiré des enuies de mon ennemi, comme par des contrepoix trop violans. C'est pourquoi en toute cette derniere Fortune, dont peut estre tout autre qui n'eust point eu cette consideration, se fut laissé abbattre,

*Perpetuo gozo alegra y accompaña*
*Mi vida que penando esta en sossiego,*
*Y siente en los dolores gloria estraña,*
*La pena me es deleyte, el llanto iuego,*
*Descanso el sospirar, gloria la muerte*
*Las llagas sanidad, reposo el fuego.*

Car puisque l'occasion de ma gloire procede de ce qui est en moi, ne dois-ie me resiouïr q̃ mõ ennemi le fasse recognoistre pour moi? Auec tels discours en moi-mesme ie me contente. Ie prie toutesfois les Dieux, Aga-

thion mon ami, de ne te donner tels contentemens. Car ces viandes de dure digestion nuisent quelquefois beaucoup aux estomachs, qui n'y sont pas accoustumez.

Ie t'enuoye autant de bons iours, que tu m'en desires : & ie m'asseure, si mon souhait t'aduient, qu'à iamais tu passeras tes iours heureusement. Ainsi le vueillent les Dieux, afin de rendre mes infortunes moins insupportables, par la douceur de tes bonheurs.

---

*Que les malheurs, comme toute autre chose, se peuuent accoustumer. Que les aduersitez viennent pour nostre gloire, aussi bien que pour nostre punition. Que nous ressentons mieux les playes de nos amis, que les nostres mesmes.*

## EPISTRE VI.

MAis que te sert-il de me plaindre? Penses-tu le Ciel tant iniuste, qu'il voulut m'affliger plus que mes forces ne pourroient supporter? Ou moy si lache, que ie ne resiste à tout ce que l'on peut resister? Vy auec cette creance que la Fortune a tant accoustumé de m'attaquer, que ie m'y suis endurcy: & passé de sorte cette coustume en nature, que le mal m'est à cette heure comme le boire, le manger, le dormir, ou telle autre chose naturelle.

Tu m'escris que d'autant que les malheurs sont diuers, tu ne peux croire qu'ils puissent estre accoustumez. Chasse ie te prie,

cet erreur de tõ ame. Car encor q̃ les couleurs ſoyét differentes elles ne laiſſent toutesfois d'eſtre touſiours couleurs. Les malheurs auſſi en eux meſmes, encores que diuers, ne peuuent eſtre autre choſe que malheurs. De ſorte que, comme diſoit ce grand Capitaine Romain, c'eſt touſiours vne meſme viande: mais par les ſaulces vn peu deſguiſee. Et croy tu qu'il y ait rien plus mortel que le poiſon? Toutesfois Mytridates s'y accouſtuma, de ſorte que quand il voulut s'empoiſonner, il ne le ſceut faire: tant s'en faut, il changea en nourriture ce qui la luy deuoit oſter.

La plainte que tu fais de moy, m'offenſeroit beaucoup, ſi ie ne cognoiſſoy de quelle affection elle procede. Car il ſemble, ou

que tu me croyes bien foible, ou que tu me veuilles oster la gloire de cette prochaine victoire. Laisses dõc, Agathon mon amy, ces regrets & vœux pitoyables pour quelque autre qui craigne les coups, & auec moy,

*Laborieux Athlette, & poudreux d'exercice,*
*Qui ne trembla iamais pour vn petit nouice,*

reiouys toy que le Ciel ne me veuille laisser longuement croupir en oysiueté, sans me donner occasion nouuelle de faire paroistre ce que i'ay appris à mes aduersitez passees. Ne sçais tu que le parfun ne donne iamais plus de senteur que quand il est agité? Et quand aussi est-ce que la vertu donne plus de cognoissance de soymesme, que lors que les occasions se presentent

le donner preuue de ce qu'el-
e est? C'estoit à ce propos que
Platon disoit, que les aduersi-
ez venoient aux hommes pour
eux occasions: pour leur pu-
ition, ou pour leur gloire.
Pour leur punition elles s'ap-
ellent iustices : & pour leur
gloire, essays, ou tesmoignages:
Car comme le ballon s'esleue
plus haut, plus il est violemmẽt
abbatu: aussi la vertu plus elle est
oppressee, & plus elle donne tes-
moignage de sa force. Si i'eusse
deu estre accablé par les mal-
heurs, il y a long temps que ie ne
seroy plus. Car outre ceux qui
apparoissent à chacun, les plus
violens sont ceux que ie retien
en mon ame cachez, & desquels
ie ne fay part qu'à moy-mesmes,
qui, tout ainsi que les maux in-
terieurs du corps, sont & plus

doloreux & plus dangereux. Il eſt bien vray que ſi tu n'eſtois eſlongné, ie ne te les cacherois point: car vn amy qui eſt vn autre nous meſmes, & qui fait reſolution de viure de noſtre meſme vie,& reſpirer, pour dire ainſi, vn meſme air, doit bien ſçauoir tous nos deſſains,&n'y doit auoir nul reply en noſtre ame qui ne luy ſoit entieremẽt eſtendu, & eſclairé. Mais ie ſuis contraint,Agathon,en cette Fortune de les contraindre en mon ame,&

*Quoy que le feu couuert ait plus de*
*violence,*

i'eſli pluſtoſt de ſouffrir ſon extreme embraſement, que d'en faire part à mes ennemis, par la cognoiſſance que ie leur en dõroy ſi ie fiois ces ſecrets à mes lettres. Par là conſidere que les

machines dōt la fortune a voulu demolir les fondemēs de ma constance, m'ostant ce soulagement de pouuoir libremēt parler à Agathon, i'en ay fait des soustiens tres-asseurez, & des resolutions immuables. Si c'estoit la premiere attaque de tels ennemis, il y auroit quelque apparence de deuoir douter : Mais puisque desia par tant de fois ces mesmes armes m'ont seruy de trophees, pourquoy mettre en doute, ce que la preuue ne laissa iamais douteux?

Veux-tu que ie te die quelle est l'offence qui m'a le plus viuement atteint? C'est le desplaisir que mes amis ont ressenty de mon accident : & tout ainsi que les esguilles passent à trauers des mailles, où les espees, pour fortes & tranchātes qu'elles soyēt,

ſont arreſtees : auſſi ceſte conſideration de mes amis a trouué place de m'attaindre, iuſques au vif, quoy que mes armes ayent aſſez heureuſement reſiſté aux grands coups de la Fortune. Ie ſçay que mon mal-heur, leur a donné iuſques au cœur: & peut-eſtre plus viuement qu'à moy. D'autant que l'aprehenſion eſt touſiours beaucoup plus grande que le mal meſme. Et comme quand le Soleil ſe commence à coucher, les ombres ſont beaucoup plus grandes que les corps : Auſſi quand la fortune ſe retire de nous, les apparẽces des deſaſtres, & le bruit qui en court, ſont touſiours beaucoup plus grands, que l'effect, meſme que nous en reſſentons. Ceſte conſideration née, nõ pas de la douleur ; mais de la pitié, m'a plus

offencé que ie n'eusse pas creu. Car tout ainsi que deux Luths, l'vn contre l'autre opposez, & accordez à mesme ton, rendent tous deux vn mesme son, encores qu'il n'y en ait qu'vn qui soit pincé: aussi nos ames, accordees de mesmes volontés, ne peuuẽt qu'elles ne reçoiuent les biens, & les malheurs qui viennent à l'vne seulemẽt. C'est pourquoy ie te prie, & si nostre amitié me donne quelque plus grand pouuoir que la priere enuers toy, par tout ce que ie puis, ie te coniure, que tu les conseilles tous de veiller autãt à leur guerison, qu'à ma liberté. Car ma prison me sera tres-aggreable quand ie les sçauray bien gueris. Et ma deliurance me seroit tres-ennuyeuse, si elle n'estoit accompagnee de leur santé. Toy soy le

premier à faire paroistre ta guerison, à fin que comme au plus grand mal, nous donnions commencement à ma cure, par l'accident le plus fascheux.

Pour cet effect ie te conseille d'vser des mesmes remedes dõt ie me suis seruy. Car il y a apparence, que nos maux venans d'vne mesme cause, puissent d'vne mesme herbe estre tous deux gueris. Que si tu le trouues vn peu difficile,

*Souuent i'ay beu, encor qu'à contre cœur,*
*Quand i'auoy mal, de tres-amers breuuages.*

Ce n'est pas toy, Agathon, qui dois te masquer les remedes amers auec les douceurs. Laisse cet artifice pour les enfans: à l'imitation de ce grand Capitaine Grec, sortãt le dard de ton flãc,

tues-en ton ennemy. Quelle marque plus honnorable peut rapporter vn soldat, d'auoir biẽ fait son deuoir, que quand ses playes, ses prisonniers, & l'adueu mesme de l'ennemy, sert de tesmoignage à ses actions? De quelles blessures, bien que grandes, peut il sentir l'incommodité, ayant vn si bon Chirurgien? Les plus profondes sont alors celles, si ie ne me trompe, qui luy donnent plus de contentement, cõme plus certaines apparences de sa vertu & de son courage.

Mais, me diras tu, nous ne voyons point ny cette bataille gagnee, ny ces ennemis vaincus: & si faisons bien tes blessures: Aye patience, Agathon; il faut que toutes choses aillent par ordre. N'est ce pas l'ordinaire que les coups se reçoyuẽt, & se don-

nent auant que la bataille soit gaignee? Si i'auoy vaincu, il n'y auroit plus personne qui me blessat en ce rencontre. Il faut donc, selon la suitte des choses, courre le hasard du combat, auant que d'obtenir le triumphe. S'il te semble qu'il y ait long temps que cette bataille dure, & que desormais la victoire deuroit estre ou à l'vn ou à l'autre: Tu iuges de ces choses par ce que tu en vois aux combats ordinaires: mais il y a bien difference du combat des corps à celuy des esprits. Les corps sont incontinent ou blessez, ou tuez: & où la perte est apparente, la plus part s'enfuyent. Mais les esprits qui sont immortels ne peuuent par leur mort finir cette bataille, ny par leur fuitte. Car en quel lieu du monde où ils puissent se

acher la Fortune les treuue. De
orte qu'ils ne peuuent estre
aincus, que par leur volonté,
ui ennuyee de tant de troubles
c de trauerses, ayme mieux fle-
hir que de continuer, en cette
eine. Miserable! qui ne co-
noist pas que la seruitude est
lus indigne à l'esprit de l'hom-
ne que des liens de fer, voire de
eu ne peuuent estre doloreux
u corps. Mais aussi la considera-
ion de cette captiuité hõteuse,
& seruile, fait plustost resoudre
es beaux & grãds esprits à tous
es ennuis, voire à toutes les
roix, q̃ de flechir à leur ennemy.
C'est pourquoy nos cõbats sont
i longs. Car la patience, ou l'im-
patiẽce, le plus souuẽt sont cau-
es du gain, ou de la perte. Ne
t'en estonne donc plus, & atten
dant que la fortune ennuyee

quitte le camp, resiouy toy auec moy, cognoissant l'occasiõ que le ciel me presente de nouuelle gloire, comme le soldat, quand il est aux mains auec l'ennemy, sous l'esperance qu'il a de faire paroistre sa valeur. Pour cette heure ie ne te veux donner autre asseurance de ma victoire, que celle de ce Docte Pybrac,

*La verité d'vn Cube droit se forme,*
*Cube contraire au leger mouuement,*
*Son plan carré iamais ne se dement,*
*Et en tous sens a tousiours mesme forme.*

Iuge, puisque c'est le chef qui me conduit, quels sont les ennemis que i'ay à combattre.

Com-

*Combien la cognoiſſance des eſprits eſt peu aſſeuree. Quel empeſchement l'œil nous y donne : & quel remede il y a.*

## EPISTRE VII.

O La rude main que tu as pour vne bleſſeure doloreuſe ! Ta ſonde eſt ſi poinctue, qu'au lieu de taſter la playe, tu en fais vne nouuelle. Te ſemble il point que ie ſois aſſez rudement traitté de ſa perfidie, ſi tu ne m'en reiettes vne partie de la faute deſſus. Et encores il ſemble que tu te veuilles armer de mes armes meſmes, pour me bleſſer. Tu as fait, me dis tu, la meſme faute que l'Architecte, qui ſur des mauuais fondemens eſleue vne tres-grande & haute

our. Tu te trompes, Agathon, ie n'ay point fait le bastiment: mais auãtque de mettre la main à l'œuure, i'ay bien fait des preparatifs pour cet effect, & auant que de commencer i'ay voulu recognoistre si ces fondemens, que tu me reproches, estoient bons & sains: Il ne faut point que ie cache la faueur que la Fortune m'a faite en cela. Car sans elle ie m'y fusse trompé. D'autant qu'ils sembloient par dessus estre assez bien cimentez. Pour le fond ie ne le pouuoi recognoistre: car la terre de ses flatteries & dissimulations, qui s'esleuoit haute des deux costez, m'en ostoit la veuë: de sorte que i'estoi du tout porté à l'erreur de l'imprudent masson. Mais tout à coup ne voilà pas de grãds tremblemens de terre, desquels

ils furent esbranlez? Les vents despuis suiuis de quantité de pluye les descouurirent, & destremperent, de sorte qu'au premier coup que ie leur donnai, la premiere escorce s'en deffit. Et alors ie cogneu qu'à la verité il y auoit des pierres: mais tres-glissantes, & liees ensemble, auec vn peu de terre seulement. Or si au premier orage qui suruint par apres tout tomba de soy-mesme en ruyne, doi-ie estre coulpable du peu de valleur de ce fondement? Non certes, Agathon: car ce n'estoit pas moy qui l'auoit commencé: c'estoit la dissimulation. Et faut-il s'estonner si ces faintes n'ont peu soustenir le choc des grandes trauerses de la Fortune, puisque quelquesfois les pures & sinceres affections en sont esbranlees?

Permets moy donc de luy dire ſi ie plains quelque choſe ce n'eſt pas mon amitié:

*Porque tanto en bien quererte*
*No pretiendo hauer errado*
*Como en hauer me tardado*
*Tanto tiempo à conoſcerte.*

La cognoiſſance des eſprits eſt bien differẽte de celle des corps: Car il y a plus de cachettes en l'ame, que de muſcles, de tendons, de nerfs, d'artaires, ny de veines au corps. Que ſi la cognoiſſãce de cettui cy, que nous touchons, eſt ſi difficile, encores qu'il n'y ait qu'vne legere peau, qui nous en empeſche la veuë, combiẽ à plus forte raiſon nous le ſera celle de l'eſprit, qui en premier lieu eſt caché de toute cette maſſe du corps: & qui outre cela eſt inuiſible, & ne paroiſt que cõme il luy plait? Si le Chi-

rurgien ne peut ſçauoir quels ſont les nerfs meſmes les plus groſſiers, ny les autres choſes quaſi plus apparentes du corps humain, ſans auoir veu les Anatomies, qui ſera celuy qui ſe vãtera de ſçauoir les parties interieures de l'eſprit, puis qu'il eſt impoſſible d'en deſcouurir, nõ pas les petites parties & plus cachees ſeulemẽt: mais ny meſme le tout enſemble, ſi ce n'eſt par ſa volonté? Que l'on ſe contente donc d'en auoir quelque legere coniecture, par la longue experience, cõme des euenements des ſonges. Mais pour vne verité aſſeuree, qu'il n'y ait perſonne qui ſoit si outrecuidé que de s'églorifier. Car l'eſprit de l'hõme eſt vn Cameleon, qui prend la couleur de toutes les choſes ſur leſquelles il paſſe. Et croy

pour certain, qu'encores que le souhait de ce grand personnage eut esté par la nature mis en effet: ie veux dire, que nous eussions eu vne fenestre au droit du cœur, afin que l'œil fut iuge de ses esmotions, il eust esté neantmoins impossible de recognoistre la volonté. Car puisque nous commandons à nos yeux, qui sont les miroirs de l'ame, de la representer faussement: puis que nous ordonnons à nostre langue, qui est l'interprete de la volonté, de mentir ses desseins: & puis que nous cõtraignõs nos actions, qui sont les tesmoings plus asseurez de nostre pensee, de disposer faussement leurs effects, pour trahir ceux qui les croiront, n'eussions nous pas biẽ commandé au cœur d'allantir ou haster d'auantage ses mouuemens pour le temps que l'on

euſt eu l'œil à ſa feneſtre? Cognoi toy-meſme, diſoit ce grãd Oracle: comme s'il nous euſt voulu dire, Profonder le ſecrets des cœurs appartient à moy: & à toy les tiens ſeulement. Que ſi c'eſt vne particuliere ſcience de Dieu, celuy qui la veut auſſi auoir, n'eſt-ce ce temeraire qui veut deſrobber l'Ambroſie aux Dieux? N'eſt-ce vn nouueau Tyran, qui veut eſcheller le ciel? N'eſt-ce vn nouueau Promethee, qui veut en voler le feu? Non non Agathon, que l'hõme, qui a peine ſçait ce qu'il penſe luy meſme, ne ſe vante de ſonder les penſees d'autruy. Pour moy il ne faut point que i'en mente, ie recognoi fort bien mõ incapacité en toute autre choſe: & principalement en cela. Car il n'eſt pas en ma puiſſãce de

me n'adiouster vn peu de foy, & peut-estre toute entiere, aux paroles: & mesmes si ie croy la personne qui me parle, ou estre hõme de bien, ou principalement mon amy. Mais puisque ceux qui restent moins de temps deçeus de ces fausses apparences, sont en cela les plus fauorisez du Ciel,

*------Diche lagnarmi,*
*Meco non o che più lo deuol parmi*
*Vaneggiar breue, oue il pentir s'honori.*

Marquons donc de blanc ce iour, comme celuy qui tres-heureux m'a fait descouurir ses Idoles mensongeres, & ces larmes faintes de la Circe de son ame. Circe pour certain en soy-mesme, mais bien differente de l'autre, car sa science n'est pas de transformer autruy, mais ses di-

ſcours, ſon viſage, & ſes actions, en diuerſes metamorphoſes. Ie ne doy donc pas eſtre taxé de mon eſlection: ains loüé du bien que i'ay eu de recognoiſtre ſi promptemēt ſa fiction. Car c'eſt vn grād, & indiſſoluble laberinthe que celuy de la perfidie.

Et me ſemble que celuy ne rencontreroit point mal, qui diroit la partie en l'homme, qui empeſche d'auantage la bonne veüe, eſtre l'œil: d'autāt que par la fidelle repreſentation, qu'il fait à noſtre entendement, de l'obiet ſur lequel il arreſte ſes raions, il l'empeſche de ſonder entieremēt la verité, produiſant en luy des conceptions, & des opinions, qui creües par apres retiennent les forces de l'eſprit comme auec des chaines liees à ces vaines Idees. En cela l'œil

eſt vn fidele miroir. Il ne cache point à noſtre iugement vne ſeule tache qu'il recognoiſſe en l'obiect oppoſé. Mais auſſi il n'eſt pas en ſa puiſſance de ne le repreſenter. De là vient qu'il repaiſt noſtre eſprit auſſi toſt de vanitez que de veritez. Car pourueu que le viſage ſoit bien diſſimulé, en ſon plaiſir & en ſa triſteſſe, il ne recherche pas la verité: mais ſe contente de l'apparence. Repreſentation certes treſ-dangereuſe: d'autãt que l'entendemẽt, qui l'a pris pour ſon guide, le ſuit, & ne ſe prend garde que

*Il ſent qu'il eſt tombé entre les ennemis.*

Mais, me diras tu, quel remede pour euiter ce mal? non autre, Agathon, ſinon croire que nos yeux ne nous veulent pas trom-

per? & que plusieurs les veulent bien tromper eux: & auec cette creance ne se laisser guiere esmouuoir à leur tesmoignage. Tu t'en peux seruir tout ainsi que de ces Vedettes, que nous mettons au haut des clochers. Ils marquent d'vn coup de cloche tous les cheuaux qui viennent en la ville, autant les amis que les ennemis: Mais c'est puis à ceux qui sont ordonnés à la garde de recognoistre quels ils sont: Aussi tous ceux qui t'accosteront, il faut que tes yeux t'en aduertissent: mais c'est par apres à ton iugement de discerner tes amis, ou tes ennemis. Et pource il ne faut pas qu'il escoute seulement les raports des yeux, ains se remette de tout à ce tres certain bransle du temps qui ne laisse rien de caché, tournant

toutes choſes de tous coſtez. Car la diſſimulation, eſt comme le fard, qui dure pour vn iour: mais par apres ſon grand luſtre s'en va, & laiſſe le taint ſi terni, & cendré, qu'il n'y a celuy qui ne le recognoiſſe. Auſſi ces ames doubles, qui taſchent d'eſleuer leurs trophees, des tromperies qu'ils font à autruy, ſi on les laiſſe quelque temps ſans faire ſemblant de recognoiſtre leurs recherches, elles s'allantiſſent, & ſe fachent de trauailler plus long temps inutilement. Ainſi.

*Le paon loüé auſſi toſt fait la roüe,*
*Et la recache alors qu'on ne le loüe.*

Il n'y a que ce ſeul vainqueur à cet ennemy: & tout autre qui l'attaquera, courra Fortune de remarquer ſa temerité par ſa perte.

*Qu'il faut de longue main se resoudre aux aduersitez. Comment on s'y doit preparer. Et que toutes les infortunes ne viennent pas pour nous accabler.*

## EPISTRE VIII.

IE te l'aduoue, Agathõ, qu'à l'instant que la Fortune nous a frappez nous sommes vn peu esperdus du coup. Car nos sens, que l'estourdissement a assoupis, ne peuuent si promptement reuenir à leurs offices. Si ne t'accorderay-ie pas, que pour cela nous deuions, comme les enfans, remettre aux larmes, & aux cris la guerison de nos blessures: au conrraire il faut aussi tost que le tintouin nous est pas-

ſé, comme perſonnes courageuſes, ou nous reſoudre à la vengeance : ou s'il ſe faut mettre ſur la deffenſiue n'oublier pour la douleur, rien de ce que doit vne perſonne prudente. Et s'il faut que la mort nous aye, que nous l'allions trouuer, accompagnez de l'hõneur & de la vertu : & non pas attendre qu'elle vienne à nous. Car ce dilayemẽt, aux choſes qui ne peuuent s'euiter, ne peut que donner teſmoignage de peu de cœur.

*Vn beau mourir, c'eſt mourir dans ſes armes.*

Si ne faut-il ſe tromper en ces choſes. Car la difficulté eſt tres-grande de leur reſiſter, ſi cõme le prudẽt Marinier nous ne preuoyons en temps calme à tout ce qui eſt neceſſaire pour ſouſtenir la tempeſte. Le Gouuer-

neur d'vne forterefſe ne ſera blaſmé, encores que ſon ennemy le viēne aſſieger. Car ce n'eſt pas choſe qui depende de luy. Mais ſi ſera bien, ſi ayant la commodité, il n'a donné ordre à ce qui luy failloit, pour ſouſtenir tel effort. Par ainſi il faut preuenir le mal, & en paix ſonger aux euenemēs de la guerre. C'eſt en eſté que les bons meſnagers font amas de bois pour l'hyuer. Alexandre le iour de la grande bataille contre Darius caſſa vn ſoldat de ſes ordonnances, parce qu'il le veid lors qu'il rāgeoit ſes troupes, accommoder encor la corde de ſon Iauelot: D'autant, dit-il, qu'il falloit que cela fut deſia fait. Commençons donc de bonne heure, ô Agathō mon amy, à nous preparer à cette grande bataille, afin que noſtre

general n'ait vne ſemblable occaſion de nous caſſer. les Vignerons nous monſtrent en leur art ce que nous deuons faire en noſtre profeſſion. Ils cultiuent le terrain comme nous deuõs cultiuer noſtre eſprit. Ils eſſermentent les ſeps, comme nous deuons auſſi couper toutes les ſuperfluitez de noſtre ame: auſquelles ſi nous ne les oſtons, elle dõne quelquefois plus de nourriture qu'aux bons fruits qu'elle doit porter. Et en fin ces prudẽs Laboureurs appuyent de paiſſeaux les vignes, craignant que les pluies, & les vents ne les iettent en terre, & que le raiſin ne ſe pourriſſe: Auſſi appuions nous de ces vertus, qui peuuent reſiſter aux aduerſitez, à fin que quand elles viendront nous aſſaillir, nous ne nous laiſſions ab-

›atre, & perdre tous ces fruicts, ]ue l'esperance qu'on auoit de ıous auoit promis.

Plutarque souloit dire, que ›our rendre vne personne par-faictement vertueuse, trois cho-ses y doyuent estre vnies, la Na-ture, la Raison, & l'Vsage. Il faut ]ue la Nature nous incline, que a Raison nous force, & que l'V-age nous retienne. La Nature ıous est vn don du Ciel, la Rai-on s'acquiert, & l'Vsage se fait. La nature c'est le commence-ment, la Raison l'accroissement, & l'Vsage l'accomplissement. Mais les trois ensemble la perfe-ction, La nature sans la Raison, & l'Vsage, c'est vn bon champ ]ui demeure en friche pour n'e-stre ny semé, ny labouré. La Rai-son sans la Nature & l'vsage, c'est vne semẽce qui ne germe point,

pour n'estre point mise en terre. Et l'vsage sans la Nature & la Raison, c'est vn Laboureur qui chaume, pour n'auoir ny semẽce ny terre. Trois choses qui separces sont du tout inutiles, & iointes ensemble toute l'vtilité de la vie humaine. Que iamais donc ce bon Laboureur ne cesse, ô Agathon, de laborer, & semer tes terres, à fin que tu n'ayes occasion de regretter quelque fois la perte du temps. Encor que ie t'aye dit que la Nature soit vn don du Ciel, toutesfois elle ne laisse pas par l'artifice à se rendre meilleure, comme ou en fumãt, ou en arrousant, ou bien en labourant les terres on peut les engresser, & les rendre plus capables du grain. Et en cela ressouuiens toy des chiens de Lycurgus.

Mais n'as-tu iamais pris garde, pourquoy il y a des cheuaux qui ne veulent tourner à vne main: & d'autres sont aussi prompts presque que nostre volonté, à tout ce qu'il nous plaist ? Cela viét, que l'vn n'a point esté dressé, & l'autre a passé par les mains d'vn bon escuyer. Par ainsi, il ne faut pas desdaigner par la raison acquise de s'acquerir vne meilleure nature : & faire comme le bon mesnager, qui ayant herité de beaucoup de biens, non seulement ne les laisse pas perdre, mais tache honnestement de les aggrandir par sa vigilance. Ayant donc semé ta terre des plus beaux preceptes de ces grands & illustres personnages, considere leur vie, & tasche par l'vsage à te rendre tel qu'ils ont esté. Car il est certain que les

bonnes conditions, & les bonnes mœurs, sont qualitez qui s'impriment par longs traits de temps: & qui s'acquierent par habitude. Ne crains point en cela de ressembler à l'auaricieux: ie veux dire, imiter en ta vertu la diligence, & la prudence dont il vse en son vice. Assemble le plus que tu pourras de ces thresors en ton ame: & comme l'hydropique, qui ne peut, quoy qu'il boyue, estancher sa soif, n'estanche aussi iamais la tiẽne des vertus: mais demande tousiours à tes yeux nouueaux exemples, à ton entendemẽt nouuelles raisons, & à tes mains nouuelles actions.

Quand tu te seras de longue main de cette sorte preparé, attends seulemẽt ton ennemy en bonne deuotion: & asseures toy

que s'il t'attaque tu luy feras plus de mal qu'il n'y aura pour toy apparence de peur. Quelquefois l'estre presque accablé des forces de nos aduersitez nous a rapporté vne gloire & vn contentement extreme : & les grands coups ont esté souuent la felicité, de ceux que l'on a pẽsé d'accabler. Car de resister, est plus honorable, que d'attaquer. Parce qu'estant inferieur en puissance, on se rend par la prudence esgal. Qui eut iugé voyãt George Castriot, qui despuis par la grandeur de ses faits fut nommé des Turcs Scanderbeg, comme s'ils eussent voulu dire, Alexandre le grand : Qui eut iugé, dis-ie, voyant ce grand Amurates paisible possesseur de tout son pays d'Albanie, luy & ses freres entre ses mains, pour hosta-

ges en apparence, mais en effet esclaues: que tout seul apres auoir veu meurtrir cruellement tous ses freres, il peut enleuer & maintenir ce mesme Royaume des mains d'Amurates, qui peu auparauant l'auoit vsurpé sur Iean Castriot son pere? Ne faut-il pas croire, voyant tel changement, que son abaissement soit venu expres, pour faire mieux paroistre son accroissement? Si bien qu'il semble que la fortune, comme on dit, l'eust reculle pour le faire mieux sauter.

Mais, à fin que tu ne te trompes, toutes les trauerses q̃ nous auons, ne viennent pas de la Fortune: Quelquefois la vertu pour nous esprouuer nous donne ces allarmes, pour voir nostre resolution, & nos volontez. Ne te souuiens tu point d'auoir leu,

ue Cyrus enuoya demander
out l'or & l'argent de ses amis,
our essayer leur affectiõ? D'au-
resfois ce n'est pas pour essay:
nais pour exercice qu'elle nous
rauaille, à fin que l'oisiueté ne
ous rouille. Ainsi Scanderbeg,
uquel ie te parloy peu aupara-
ant, de deux en deux iours des-
laçoit son camp, tant à fin d'ac-
coustumer au trauail sa gendar-
merie, que pour luy apprẽdre la
façõ de camper. Mais n'as tu pris
garde que le meilleur champ s'il
n'est labouré ne iette que ron-
ces & chardons: & que le plus
maigre auec vne songneuse cu-
re se rend bon & fertille? C'est
pourquoy si ce n'est la Fortune,
c'est la vertu qui nous fait sentir
le soc de tãt en tant, afin que no-
stre vertu oyseuse ne s'aneantis-
se: mais comme bõne nourrice,

apres auoir laiſſé quelques tẽps le deſir du tetin à ſon enfant, librement par apres le luy abandonne. Et d'autant qu'il eſt difficile de recognoiſtre qui eſt celuy qui nous frappe quãd nous auons le dos torné, preparons nous à toutes occaſions, comme ſi nous eſtions deſia aux mains auec nos plus grands ennemis. Et ainſi nous ne rẽdrons iamais vne deffence douteuſe: mais, comme dit Chryſippus, quand nous mettrons la main à l'eſpee, ce ſera vne aſſeurance infallible de noſtre victoire.

*Que la compassion plus que tout autre accident touche viuement vne ame genereuse : & que c'est la mort qui rend tesmoignage de la vie.*

## EPISTRE IX.

TV le veux donc en fin, Agathon, que ie te die de quel costé les Deſtins m'ont laiſſé la peau plus tendre : car tu as opinion, que comme Achille, i'ay quelque endroit qui peut eſtre percé. Et tu as raiſon. Et pour ne māquer ta volōté ie te la veux deſcouurir, & encor que ie la deuroy celer, pour ne donner opinion de peu de courage, ſi eſtimeroy-ie l'offence de ne te plaire beaucoup plus grande, que la faute que ie pourroy faire en cela.

Mais que te pourroy-ie cacher? non pas mesmes si i'auoy le tison de ma vie, tant s'en faut ie ne le voudroy point en plus seure garde que la tienne. C'est peu souuent que les lieux foibles des forteresses sont publiez par leurs mesmes Gouuerneurs: Aussi est ce peu souuent que l'on rencontre des Agathons. Bref i'ayme mieux courre le hasard qui m'en peut venir, que de te desdire de chose que tu vueilles de moy.

Reçoy donc l'ouuerture que ie te fay, non pas pour obligatiõ, mais pour gage de mõ amitié: & le tout soit remis à ta discretiõ.

As-tu iamais oüy dire aux Orfeures q̃ le Diamãt ne peut estre coupé ny rompu à force de trãchans, ny de coups: mais que quand on le trempe dans le sang

debouc, il s'amolit de ſorte que
l'on luy donne par apres, plus ai-
ſement qu'à toute autre pierre,
a forme que l'on veut? Fai eſtat
que ma durté eſt de meſme, qu'
n'y a coup de Fortune, pour
ſpre qu'il ſoit, qui puiſſe m'en-
amer Mais me veux-tu couper,
omme tout autre, & peut eſtre
ncor plus facilement ? Appro-
he la pitié de mon ame: trampe
toute dans ce ſang là : & ne l'ē
ors point que tu ne l'ayes re-
uite en l'eſtat que tu veux. Tu
ouueras qu'il n'y a rien de ſi
ol, que moi, ni qui faſſe moins
e reſiſtence. Cette paſſion ayāt
meſme puiſſance ſur ma dur-
, que le Soleil ſur la glace.
ar auſſi toſt qu'elle ſe preſen-
à mes yeux, s'ils ne luy empeſ-
ent d'eſclairer iuſques en
on ame, elle la fond & diſſoult

toute par sa chaleur. Et à fin que ie t'en die vne preuue tres-remarquable, pour l'accident qui m'arriua, escoute moy ie te prie: & si tu n'as plus de force contre cette passion que moy, prepare toy de bonne heure au mouchoir.

Au sortir de ma premiere prison, i'allay en Sauoye vers ce grand Prince, que nous auons suiuy qui peu auparauãt y estoit venu de Vienne, comme si les Destins le guidoyent, à fin qu'il vint fermer les yeux dans la Prouince, où desia tant d'autres Princes de son sang auoyent & regné & fini leurs iours. Il auoit desia souffert vn tres-grand assaut de son mal, & fut à tel terme que plusieurs l'auoyent tenu pour mort. Il sembloit que le Ciel nous le voulut conseruer

encores, luy redonnant asses de force pour monter à cheual & pour reioindre ses troupes. Mais apres auoir suporté plus auec le desir qu'il auoit de ne no' point abandonner, sentant l'ennemy si pres, que par force qui luy fut restee de sa derniere maladie, il fut en fin contraint de se retirer à Annecy, où auec quelques particuliers il faisoit dessain de se guerir en repos. Mais helas! celuy qui dispose de nous ne voulant nous le laisser plus long temps, l'appella, apres vne tres longue & inaccoustumee maladie. Tres-longue, car il eust quatre mois la fieure cõtinue: inaccoustumee, d'autant que iamais les Medecins ne sceurent recognoistre au vray quelle elle etoit.

Mais pour reuenir à cette pi-

tiédont ie fus vaincu : au commencement croyant son mal proceder de tristesse, ie me figuroy qu'il estoit plustost long que dangereux. De sorte qu'attendant sa guerison ie me retiray pres de là, auec mõ frere de Bussi, employant le temps tantost à la lecture, tantost aux promenoirs: & tantost à visiter ces grãds Rochers & agreables precipices des Ruisseaux. Mais lors que i'attendoy quelque nouuelle de sa santé, ne voilà pas vn de mes amis, qui m'aduertit qu'on ne luy esperoit vie. Quel tressaut fut le mien! & quel le desplaisir qui m'en demeura! Iuge-le, Agathon, si iamais ce que tu as aimé a esté en telle extremité. Ie monte à cheual, & ne prens repos que ie ne sois pres de luy. Ie le treuuay tellement abattu

de la perte du sang, qu'on ne pouuoit luy estancher, qu'il n'auoit presque la force de leuer les bras. Aussi est-il allé traçant ses derniers iours de son sang: & la derniere goutte a esté le dernier moment de sa vie.

O quelle veüe me fut celle-là

*Eh quel m'apparut-il! & de combien changé*
*D'Hector, quand il tournoit des despouilles chargé*
*D'Achille, & de lancer le feu dãs les nauires*
*Des Grecs?---*

Il auoit les yeux haues & enfoncez, les os des ioües esleuez: de sorte que la machoire au dessous, couuerte seulement d'vn peu de peau, sembloit s'estre retiree & abattue: car ses mouuemens en estoient si apparens qu'il sẽbloit qu'elle ne tint plus

qu'à quelques nerfs: la barbe herissee, le taint iaune, ses regards lents, ses soufles abattus, monstroyent bien à quel poinct son mal l'auoit reduit. Mais sa main, qui autresfois auoit emporté le prix sur les plus belles, n'estoit du tout point cognoissable: car sa iauneur, sa maigreur, ses rides, ses os esleuez & grossis, ses doigts qu'à peine pouuoit-il ioindre, & ioints tenir droits, la rendoyent si dissemblable de ce qu'elle souloit estre, qu'il n'y auoit personne qui ne s'estonna de tel changement. Ses bras decharnez, dont les tandons paroissoyent comme en vne Anatomie: & ses cuisses, qui estoyent de la grosseur dont deuoyent estre ses bras, ne pouuoyent que faire esbahir ceux qui les voyoiët, qu'vne personne sans mou-

rir fut reduite à cette extremi-
té. Sans mentir, Agathon, quand
e vis ce Schelette, les larmes aux
eux donnerent tesmoignage
le mon peu de force. Est-ce la le
'rince, disoy-ie, qui n'agueres
e son nom emplissoit tout le
nonde? & de qui la belle ambi-
ion ne pounoit estre remplie
e l'vniuers? Sont-ce là ces bras,
ue tant de milliers d'ennemis
nt si fort redoutez, & q ne pou-
oyent redouter personne? Et
ette voix, que i'oy plaindre, est-
e celle là qui donnoit tāt d'es-
ouuentement aux ennemis, &
ant d'asseurance aux siens? Et
ar ceq̃ sa foiblesse estoit si grā-
e, qu'il falloit le tourner quād
s'ennuyoit d'vn costé. Est-ce
eluy là disoy-ie, que ie voy
ourner dans ce linceul, de qui
courage promettoit de tour-

ner toute la France? Et lors cõme rauy de ce que ie consideroy en luy, ie demandoy au Ciel:

*Quel le Nume offencé, ou dequoy despitee*
*Iunon poussa cet homme en vertu signalee,*
*Si grand, & pitoyable, à soufrir tant de maux*
*Rouler tant de hasards?---*

Il ne faut point que i'en mente, i'auoy desia fort effacé les desplaisirs de ma premiere prison. Que s'il y en restoit encor quelque tache: croy-moy que la consideration de ce grand Prince l'osta bien entierement.

Comme i'estoy sur ce penser, ne voilà pas ce Demon, qui tousiours m'accompagne, qui vint à l'oreille me respondre: Ce Prince, dit-il, que tu vois, ces bras,

cette voix, & cette force que tu consideres dans ce lict, ne sont point ces choses que toute la France craignoit, ou aimoit si fort. Mais c'est l'esprit qui est couuert de ce corps: & duquel la grandeur se peut iuger nõ point par l'exterieur de ces membres, que la foiblesse du mal tient impuissans: mais par l'interieur de ses belles resolutions, dont ses paroles prennent leurs lumieres si claires, que dãs la nuict mesme de ses plus cruels trauaux, elles reluysent & r'allument vn beau iour. Considere quelle constance est la sienne à essuyer les larmes de ses seruiteurs, les exhortant à la resolution de sa mort. Et encor que ses discours soient comme mettre feu à feu, larmes à larmes, & morts à morts dans le cœur de

ceux qui le voyēt: si est-ce qu'ils donnent tesmoignage que cet esprit inuaincu durant sa vie, ne peut estre esbrãlé de ses desseins par la plus prochaine horreur de la mort.

Ce fut donc le desir de l'oüir qui me portoit d'ordinaire pres de luy. De la bouche duquel il ne sortoit desia plus des paroles humaines, mais des Oracles. Et à fin que tu iuges combiẽ en vn corps si malade il auoit l'esprit sain: Oy ie te prie ce qu'il me dit aussi tost que ie fus de retour.

Il est vray, disoit-il au commencement de mon mal, ie me suis moy-mesme esmeu à pitié. Il me faschoit qu'au plus beau de mon aage il me fallut fermer les yeux, & laisser mes chers amis. I'auoy veu, continuoit-il, le Duc de Nemours plein de tout ce

qui pouuoit plaire au monde, estimé, hõnoré & redouté: & cõsiderãt qu'il luy falloit si prõptement laisser toutes ces choses: ans mentir i'auoy quelque pitié e tant de chaleurs souffertes, & e tãt d'hyuers desdaignez pour ette gloire. Mais despuis reconoissant qu'en toute façon il ut partir: & que personne ne eut s'en exempter, ô que ie l'ay timé estre fauorisé du Ciel: uis qu'il luy est permis de s'en ler, non point à la desrobee, ou l'imporueue; mais tellement sposé à son voyage, que si la ortune luy estoit redeuable de elque chose, par cette faueur, e sort entierement de ses deb-. Laissons donc, disoit-il, en ce desir de mourir en vne balle pour nous signaler: Car ce- qui meurt comme il doit,

ne ſe peut ſignaler d'auantage. Que s'il eſt honteux de ne nous vanger de l'iniure que l'on nous fait : il eſt bien plus honnorable d'eſtre tué de la fieure que d'vn ſoldat : puis que l'on ne peut en eſtre taxé, ne s'eſtãt encor troué perſonne qui luy ayt peu reſiſter. Et mourir de la main d'vn ſoldat, c'eſt touſiours eſtre inferieur en quelque ſorte à vn hõme. Contentons-nous donc d'auoir veſcu iuſques icy : & de n'auoir pas touſiours veſcu en vain. Et remercions Dieu de l'eſlection qu'il a faite de cette mort pour moy. Ie te iure, Agathon, que voilà les meſmes termes : & beaucoup des meſmes paroles dont il vſa. Mais ie te prie eſcoute le reſte.

Deſlors qu'il ſe recogneut en danger, il ſe fit promettre aux

Medecins, que quãd ils le iugeroyẽt pres de sa derniere heure, ils l'en aduertiroyẽt Se sentãt reduit à l'extremité, & recognoissant à peu pres la grandeur de son mal, il leur demanda luymesme, sans s'estonner, si sa fin estoit proche. Et ayãt sceu qu'il estoit en tresgrand danger si la veine se r'ouuroit: Or sus, dit-il, *il* ne faut pas attendre l'extremité: il vaut mieux auoir beaucoup de temps de reste, que s'il nous en manquoit vn moment. Et lors, apres auoir fait ce que nous deuons tous comme Chrestiens, il ioint les mains: & les yeux tendus au Ciel:

I'ay, dit-il, autresfois esté aussi pres de la mort que ie le sçauroy estre à cett'heure: & la mesme priere que ie te fis, ie la fais encores. C'est (ô mon Dieu) que ta

volonté soit faitte. Apres il fit appeller son frere, & tous ses Gentils-hommes, qui estoyent pour lors pres de luy: & les nommāt tous par leurs noms, & leur disant le dernier Adieu, les toucha tous en la main. A l'vn luy recommandant vne chose: & à l'autre le faisant ressouuenir de sa particuliere affection. En fin d'vne voix de tant en tant de la foiblesse interrompue: Il leur prla à tous ainsi.

DIEV me soit tesmoing, mes Amis, s'il y a rien, que ie laisse auec tant de regret que vous. Ie sçay que vous auez desdaigné tout ce qui vous deuoit estre de plus cher pour moy: & toutesfois ie suis contraint de vous abandõner. Mais pour mon contentemẽt, viuez auec cette creāce que de n'auoir encores peu

ſatisfaire à vos merites eſt mon plus grand deſplaiſir. Toutesfois ie vous laiſſe vn autre moy-meſme, qui comme de toute autre choſe, heritera particulierement de ma bonne volonté enuers vous tous. Ie vous ſupplie de remettre en luy, à ma conſideration, toute l'amitié dont vous m'auez obligé : & ie m'aſſeure que la fortune que auec vous i'auoy commencee, luy permettra de recognoiſtre vos ſeruices, & vos affections. Lors reprenant vn peu d'haleine, il tourna les yeux languiſſans ſur ſon frere: & apres l'auoir quelque temps cõſideré : Et vous, mon frere, luy dit-il, ſi vous auez quelquesfois creu que ie vous aye aymé, receuez, ie vous ſupplie, à ce coup ces paroles, non ſeulement cõme venant d'vn frere, mais d'vn

frere& amy. Entre les plus chers thresors que ie vo⁹ laisse, ie vous donne mes amis, à qui ie viẽs de dire A Dieu, & plusieurs autres, que ie sçay qui ne vous mãqueront. Aymez les, & les cherissez: & pour leurs merites, & pour mon amitié, faictes qu'ils ressentent de vous les fruicts de l'esperance qu'ils ont eu de moy: & desquels non moy, mais ma fin precipitee les a deceus. Vo⁹ pouuez auec eux vous bastir vne tres belle & tres-honnorable Fortune, qui le seroit desia, si l'enuie me l'eust permis. Mais ie partiroy trop content, si ie vous eusse laissé vos affaires asseurez. Toutesfois ie ne pẽse y auoir peu aduancé en l'acquisition que ie vous ay faitte de tãt d'hõnestes hommes. Puis qu'ils se sont donnez à moy, comme de

chose miēne, ie vous en fay mon heritier. Mais auec cette condition, que toute autre chose que vous aurez de moy, ne vous sera rien à l'esgal de celle cy.

Voilà la premiere requeste, que ie vous fay. La seconde, ie l'accompagneray de cette authorité que l'aage m'auoit donné sur vous: par laquelle ie vous adiure de ne vous eslongner iamais de l'Eglise Catholique. Et en cette derniere occasion qui vous a mis les armes à la main, ne vous separez iamais de nostre sainct Pere. Quād il n'y aura plus de l'interest de la Religion, ie remets à vostre discretion de poursuiure vos affaires, comme le temps le portera. Mais sur tout ayez en toutes vos actions Dieu tousiours deuant les yeux : & recherchez de luy toutes vos

Fortunes. N'oſtez iamais de voſtre memoire le lieu dont vous eſtes yſſu : & quels exemples de Vertu vos Anceſtres vous ont laiſſez à fin qu'à leur imitation, vous ne faſſiez choſe indigne d'eux. Et viuez touſiours auec ce deſſain, de laiſſer à ceux qui viẽdrõt de vous pluſtoſt de la gloire de voſtre memoire, que de grands biens de voſtre heritage.

En ce lieu la voix luy defaillit. Et s'eſtant vn peu renforcé il continua:

Que ſi vous auez à obſeruer quelque priere que ie vous aye faitte, apres celle de Dieu, ayez cette-cy en memoire. Vous ſçauez, mon frere, que nous auons vne Mere, à laquelle, outre l'obligation generale, nous ſommes particulierement tant redeuables, que ce ſeroit double

ngratitude si nous ne le recognoissions. Ie vous supplie, puis que ie ne puis auoir ce dernier contentement de luy baiser, la main, & receuoir sa benediction: à la premiere veue que vous en aurez, de la receuoir en mõ lieu. Et luy faire entendre, combien le desplaisir m'est grand, de n'auoir peu luy rẽdre le seruice que ie luy deuoy. Et que ie la supplie que l'affection qu'elle m'a fait paroistre reuiue en vous: à fin que de vous elle reçoyue les seruices, à quoy mon deuoir m'obligeoit. Honnorez là, & la seruez: & si vous ne voulez que Dieu vous en punisse, ne sortez iamais de ses commandemens. Et pour le dernier bien que i'espere receuoir des hommes, promettez moy, mõ frere, que mes prieres me sont accordees de

vous lors à toute peine il luy tẽdit la main. Son frere, qui fondoit en larmes plus par ses sanglots que par les paroles ( car ils la luy interrompoient) luy donna asseurance de ne point sortir de ses commandemens. Lors

*Tendant contre le Ciel les yeux ardants en vain,*
*Les yeux : car les liens luy retenoyent la main.*

Liens helas ! de sa foiblesse, il dit : O mon Dieu que ie meurs content, ayant les trois biẽs que i'ay tousiours le plus requis: Dire Adieu à mes amis : voir mon frere : & mourir aduisé. Et se tournant à l'Euesque il luy demãda sa benediction, tant pour mourir en l'obeyssance de l'Eglise, que pour luy tenir lieu de celle de sa mere.

Dis moy, Agathon, qui eust

ı tenir les larmes en telles oc-
ions, n'euſt il pas eſté inſenſi-
pluſtoſt que cõſtant? Quant
oy s'il n'y en eut point eu
ıtres que mon ſang, ie croy
: le cœur me l'euſt enuoyé
: yeux Mais cõſidere la con-
ıce dont il pourſuiuit:
ı peine qu'il auoit eu à parler
fit venir vne foible ſueur par
: le corps. Il ſe tourne froide-
ıt aux Medecins: La ſueur de
ort, dit-il, eſt elle chaude? Et
eſtant reſpondu, que non:
ıs auons donc, adiouſta il,
ıres quelque temps à com-
ɛ. Sur cela la veine ſe vint à
ırir. Voila le ſang qui luy
ɛn ſi grãde abondance, qu'il
ɛut meſmes des gouttes qui
a ſſerẽt par les yeux. Le bon
Eſprit, qui eſtoit pres de
ne pouuoit quaſi cacher

ſes larmes. Se cognoiſſant alors & pour ſes forces affoiblies, & pour ce que les Medecins luy en auoyent dit, qu'il eſtoit au dernier moment de ſa vie, il fit apporter le Crucifix. Et apres l'auoir baiſé, comme il ſaignoit inceſſamment: Mon pere, dit il, à ce ſainct Religieux, Noſtre Seigneur ne mourut-il pas auſſi en ſaignant? Et luy ayant reſpondu qu'ouy: Or prions le donc, continua-il, puis qu'il honnore la fin de mes iours de quelque reſſemblance de la ſienne, que comme il reſpandit ſon ſang pour lauer la faute d'autruy, que celuy que ie reſpands puiſſe tellement lauer les miennes propres, qu'elles en ſoyent effacees en ſa preſence. Lors comme rauy en cette cõſideratiõ, il arreſta de ſorte les yeux ſur les playes qu'il voyoit

au Crucifix, que quelque abondance de ſang qu'il perdit, quels remedes qu'on luy fit, on ne veit iamais qu'il les en retira.

Mais vne choſe des plus loüables de ſa maladie, c'eſt que durant cette grande ſaignee, il ne voulut onques ſouffrir recepte de parole: parce que tels moyẽs de guerir ſont defendus de l'Egliſe. Et comme quelqu'vn de ſes ſeruiteurs l'en importuna fort, luy repreſentant le danger qu'il y auoit pour ſa vie. Et quoy? reſpondit-il, s'il n'y auoit point de ſourciers, le Duc de Nemours ne viuroit donc point? Quelques autres luy vouloient faire venir vn Medecin huguenot: Les huguenots, dit-il, ſont ennemis du Dieu que ie ſers. Recourre à eux pour luy ſauuer vn ſeruiteur, n'eſt-ce pas offencer

ſa puiſſance?

Ie te iure, Agathon, que le reſſouuenir de ces choſes m'efforce encores de telle ſorte, que ie ne puis m'y arreſter, ſans fleſchir encores vn coup à la pitié. Permets moy donc de couper icy mon diſcours: puiſque la pourſuitte m'en couſte autant de larmes que de lettres à l'eſcrire. Qu'il te ſuffiſe, que ie t'aye mõſtré le lieu foible de ma forteresse, ſans me commander encores que i'y faſſe la breſche. Et pour clorre ce faſcheux reſſouuenir, ſeruons nous à ce coup de Seneque: La Mort, dit-il, eſt la ſeule qui prononce l'Arreſt diffinitif de ce que nous auons eſté, ou non. Par elle donc iuge quelle a eſté la Religion, la vertu, & la grandeur du courage de ce grand Prince. Et preparõs nous

de donner, à l'imitation de la chandelle, qui rend ſur ſa fin plus de clarté, tel luſtre à nos actions paſſees, par noſtre mort, que rien n'en demeure douteux. Ainſi nous nous ferons paroiſtre vrais imitateurs & dignes ſeruiteurs d'vn tel Prince. Et à Dieu.

---

*Que le conſeil eſt creu dont le Conſeiller meſme ſe ſert. Que le bien acquis auec peine eſt le plus honnorable. Que les faueurs de la Fortune ſont teſmoignages de nos deffauts. Et que c'eſt ſigne de vertu que d'eſtre ſouuent attaqué du malheur.*

## EPISTRE X.



EVX-tu que ie croye ton conſeil eſtre bon? fay toy meſme ce que tu me cõſeilles. n'imite

point la trompette qui se contente d'animer & d'eschaufer les guerriers au combat. Auant que d'entreprendre ma cure, Medecin, gueris toy-mesme. Puisque du coup qui me blessa tu as senty la douleur du cõtre-coup qui est dangereux d'vn sac. Fay paroistre qu'en la guerison de ta blessure, tu te sers des mesmes ferremens, & de mesmes onguents que tu me proposes. Ce qui authorise d'auãtage les conseils, c'est quand le conseiller mesme s'en sert. Car fais estat que pour les raisons, les menteries sont quelquefois si biẽ masquees, qu'il est impossible du premier coup de les discerner. Qui est celuy s'il veut persuader quelque chose, qui ne s'arme, & ses cõceptions aussi, de quelque valable apparence? A peine que

iecroye tes remedes estre bons pour moy, tant que ie te les verray inutiles. Toutesfois à fin que i'imite en quelque partie ce grand Alexandre, tout ainsi qu'il ne fit difficulté de prendre le breuuage que son Medecin luy offroit, quoy qu'au mesme tẽps il receut aduis qu'il le vouloit empoisonner: Aussi encor que ie ne voye point la preuue de tes remedes, asseuré toutesfois sur ton amitié ie ne laisse de m'en seruir comme s'ils estoient tres-experimentez.

Or tu me dis, que i'aye bõ courage: & que ie me ressouuienne qu'il n'appartient qu'aux grãds esprits d'estre butte aux grands coups de la Fortune. Il me semble, mon amy, que si depuis le temps que ie suis en son eschole, ie n'auoy appris quelque cho-

ſe d'elle, elle auroit bien occaſion de plaindre les inſtructions qu'elle m'a donnees & moy le temps que i'ay employé à eſtudier. Fay ton compte, & par là tu cognoiſtras combien i'y ſuis acouſtumé: que toutes les lunes qui ſe paſſent ſans me donner quelque nouuelle leçon de ce maiſtre, ie reſte beant comme le cheual à l'auoine, quand il cognoit approcher l'heure de ſon ordinaire. Et pour te parler ouuertement de ma vanité, puis qu'elle ne peut eſtre aux bõnes, ie la mets aux mauuaiſes Fortunes. De ſorte que quand à l'imitation du Paon ie veux faire la roüe de mes gloires: ie mets au premier lieu, les deſplaiſirs, les trauerſes, les pertes, & les malheurs que i'ay ſupportez: & les plus grands ſont les yeux de mes

plumes que ie iuge les plus esclattans.

Mais aussi parlons auec raison. Quelle gloire est-ce à vn Prince de se voir Seigneur d'vn peuple qui se dõne à luy, sans qu'il mette la main à l'espee: ou qu'il y face paroistre l'artifice d'esprit ou du corps: au prix de celle qu'il acquiert, quand apres auoir sous vn Mars douteux gagné plusieurs batailles, forcé vne à vne toutes les villes, en fin il fait son entrée dans la principale: & que la bresche de ses canons luy ouure la porte & à toute son armee: De laquelle alors les estendars rompus, les harnois decloüez, & yures du sang des ennemis, & du leur mesme, sont augmentation & de gloire & de contentement? N'est-ce pas cela s'acquerir par sa vertu, ce

qu'autrement il ſemble que l'on reçoiue en don, & ſans nulle autre apparence de ſon merite que la ſeule faueur du Ciel ? Les pleurs d'Alexãdre, quãd il oyoit les conqueſtes de ſon pere, ne procedoient que de cette ſeule conſideration. Qui ſera celuy qui ne ſçaura ſuiure la Fortune, quand, comme Æneeſon petit Iulus, elle le cõduira par la main? Mais qui ſera celuy qui vaincra ſes coups, qui deſdaignera ſes playes, & qui du ſang propre qu'elle tirera de ſon corps, ſans flechir à ſa cruauté, aura le courage de l'eſtouffer? Se vante dõc de ſes bonnes Fortunes qui voudra. Quant à moy i'eſtime mille fois plus mes mal-heurs. Car ils ſont eſclaues de leurs Fortunes: & ſont contraints de leur obeïr, cõme ſes payes, & mercenaires:

mais i'appelle mes mal-heurs miens, d'autant que ie les ay furmontez, & que comme ſerfs ie les tien ſous moy. Lors qu'ils cōtent, pour teſmoignage de leur gloire, les biens que cette Fortune leur a faits, ils reſſemblent à ceux qui pour ſe dire riches, racontent les banquiers auſquels ils ſont redeuables de tres grāds emprunts. Si les choſes que la Fortune preſté, ne ſe deuoient iamais rendre, il y auroit certes quelque apparēce de ſe reſiouir de ſes faueurs. Mais l'vſuriere qu'elle eſt, ou elle retire incontinēt ſon principal, auec vne tres-grande perte de celuy qui l'a eu: ou ſi elle le laiſſe pour quelque temps, c'eſt auec de ſi grands intereſts, qu'ils trainent auec eux la ruine entiere du debteur. Dōc nous loüer des faueurs de la For-

tune, c'eſt proprement eſtaler nos neceſſitez.

Et ſi ie te diray vne choſe, que de long temps i'ay remarquee: & dont ie veux que tu te reſſouuienne. Il y a deux ſortes de Fortune, plus couſtumieres: l'vne vehemente: & l'autre lente. Alexandre & Cyrus furent fauoriſez de la premiere en leurs conqueſtes. Et non ſeulement ceux là, mais tous les autres grands Capitaines, qui ont par des grands changemens donné cognoiſſance de leur proſperité, comme Ceſar, Octaue: & meſmes encor de moindres que ceux-cy, comme Annibal, Pompee: & bref tous ceux dont les armes ont eſté recogneües. De l'autre ont eſté fauoriſez tous ceux de qui le repos ſeulement a eſté la Fortune. Or la plus part de ces

derniers, à qui l'on croit qu'elle rie, ne reçoiuent point d'autres faueurs d'elle, sinon qu'elle ne les defauorise point: Car leur laissant ainsi trainer la vie doucement, il semble qu'ils soient heureux.

Mais pourquoy pense-tu qu'il y ait tant de petites riuieres qui n'ont point de pont: & que nous ne voyons point de grands fleuues, comme le Rhosne, Seine, Loyre, Garonne, qui n'en ayent en diuers lieux? Il semble que ces grands fleuues soiēt plus suiects que les petits ruisseaux, puis que par l'industrie des ponts ils sont quasi comme coupez, & contraincts de receuoir la terre sur eux, qu'ils ont accoustumée dessous, sans que leur fureur nous puisse retarder de leur passer dessus

en toute aſſeurance. Cela, Agathon mon amy, ne vient d'ailleurs, que pource que nous deſdaignõs ces petites riuieres, deſquelles le cours ny la profondeur ne peuuent retarder ny interrompre nos voyages. Ce que feroient bien ces grands fleuues, ſi par l'artifice des ponts, nous ne r'attachions vne terre auec l'autre. Auſſi la fortune ne fait point de mal à ces perſonnes de peu: parce qu'eux meſmes n'en peuuent faire à perſonne. Cette Chymere, (car ainſi il me plait d'appeller la Fortune) a cette couſtume, de ne dreſſer iamais ſes traits en lieu, où la peine qu'elle y prend, ne puiſſe eſtre eſgallee par l'effet qui en reuſſit. C'eſt pourquoy

*Si come il folgore non cade*
*In baſſo pian, ma ſu l'eccelſe cime,*

elle les fait defcēdre fur les grāds Empires feulemēt. Que fi quelquefois elle pointe plus bas: c'eft pour peu à peu r'apporter ces changemens à de plus hauts deffeins. Car comme pour renuerfer vne muraille il faut commēcer d'en ofter vne pierre, qui au prix de la maffe entiere femble n'eftre riē: auffi ces coups qu'elle donne aux perfonnes particulieres, ne fortent iamais de fa main, que pour cōmencer quelque plus haute ruine. Or fe vantent donc à cette heure ces perfonnes, à qui la Fortune ne daigne feulemēt tourner les yeux, & ils cognoiftrōt que c'eft pour eftre trop inutiles à fes deffeins. Quand les Romains domptoiēt ces peuples de la Grece, ou les autres leurs ennemis, & que leur victoire meritoit le triomphe,

qui eſt-ce, à ton aduis, Agathon, qui accompagnoit le chariot du vainqueur ? Les Rois, les fils de Rois, les grands Capitaines, ou telles autres perſonnes remarquees, & deſquelles la vertu vaincue pouuoit eſtre augmentation à leur gloire. Mais que penſe-tu qu'ils fiſſent de la tourbe du menu peuple ? Ils la laiſſoyent en leurs maiſons, ſans autre plus grand mal, que d'eſtre tributaire du Senat : d'autāt que la Fortune iugeoit cette populace indigne de reſſentir ce grand coup.

Or conſidere, mon amy, ſi ces remedes, ioints auec ceux que tu m'as enuoyez ne ſont capables de cōſolider vne plus grande playe que la mienne ? Auſſi tāt s'ē faut que ie me plaigne du ſang que i'ay reſpandu eſtant

blessé : ny de la douleur que i'ay ressenty auãt que d'estre pensé, que ie m'en loüe : & la remercie du iugemẽt qu'elle fait de mon merite, me croyant digne de ses coups, & si souuent redoublez. Car deux vanitez tout à coup me naissent de cette considera-tion. L'vne, que puis que ie me fay voir à elle, il faut que ce soit quelque chose que de moy : & l'autre que puis que nullement soustenu de ses faueurs, il faut qu'elle perde tant de coups l'vn sur l'autre eslancez, pour me pouuoir abattre, que ma force ne soit pas petite.

Il me souuient sur ce propos d'vn discours, que fait vn cer-tain Philosophe, que ie te diray pour la conclusion de cette let-tre : La fortune, qui ne veut les actions des mortels estre con-

duittes que par sa seule puissance, s'offence infiniment quand elle voit le sage s'appuier sur sa seule vertu. C'est pourquoy à ceux là plus qu'aux autres elle fait ressentir sa force. Fay donc estat, quand tu vois que par diuerses fois elle attaque vne mesme personne, que c'est sa vertu, & non pas luy qu'elle combat. Car les autres du premier coup elle les accable, sãs qu'il luy faille recourre aux secondes armes. Bon soir, Agathon, & te console par cette sentence des diuers assauts que la Fortune nous donne, comme tres-asseuré tesmoignage que ce n'est pas nous qu'elle combat, ains ce qui est en nous.

*Que le bon-heur le plus ſouuent eſt de n'auoir tous les maux que noſtre imprudence & le deſaſtre nous ont preparez. Que la Vertu eſt la butte de la Fortune. Que toutesfois il eſt plus honnorable de ſouffrir pour la ſuyure, que d'auoir du bien autrement.*

## EPISTRE XI.



FA y ainſi: s'il y a apparence que quelque mal te doyue arriuer, prepare toy à ce qui eſt plus inſuportable: & te perſuade qu'il ne ſe peut euiter. Par ce moyen s'il t'aduiēt, tu le ſupporteras d'autant plus aiſement, que les coups preueus nuiſent moins. S'il ne t'aduient pas, tu t'en reſiouyras, non cōme ayant euité vn mal, mais comme ayant acquis vne bonne Fortune.

C'eſt ainſi que la plus part de ceux que nous eſtimõs tãt heureux en vſent, ſans y penſer. Si vn priſõnier ſe ſauue, ne dit-on pas qu'il eſt heureux ? Si le pied gliſſe à quelqu'vn, & qu'il tombe du haut d'vne tour ſans s'offencer, n'eſt il pas heureux ? S'il a eu quelque grande playe, & qui ait eſté crue mortelle, s'il en guerit, ne dit on pas qu'il a de l'heur? Si cela eſt eſtre heureux, l'on ne l'eſt donc, que d'autant que l'on a eſté mal-heureux ? Ie trouue bien, quant à moy, que celuy l'eſt d'auantage, qui n'a point l'heur de ſe ſauuer, d'autant qu'il n'eſt point priſonnier : Qui n'a point la fortune de tomber de ſi haut, ſans ſe bleſſer, d'autant que le pied ne luy eſt pas gliſſé : & qui n'a point la faueur de guerir d'vne playe mortelle, pource

qu'il n'a point esté blessé. Et toutesfois d'autant qu'il n'aura eu ce premier mal-heur, il ne sera pas estimé heureux. Et cela parce qu'estãt prisonnier, que tombant, & que se sentãt si fort blessé, & luy, & ceux qui le voyoiẽt, s'estoient imaginez qu'il deust auoir le plus grand mal qui peut aduenir de ces desastres: & s'estoient tellement figuré impossible que ces choses se peussent euiter, que venant hors de toute esperance de leur salut, ils ne le prennent pas comme eslongnement du mal: mais comme vn bon-heur particulier. Et sans mentir celuy là se peut dire heureux. Mais i'eusse creu qu'il l'eust esté d'auantage si la fortune ne luy eut donné iuste occasion d'apprehender ce mal. Vy donc auec cette creance d'ores

en auant, que la Fortune en plusieurs n'est que de n'auoir pas tous les maux que leur imprudence ou le desastre leur a preparez. De cette façon en toutes mes infortunes ie me suis tousiours trouué heureux : pource qu'il me pouuoit tousiours aduenir pis. Et me semble que le creancier, qui se contente de la moitié du payement, pouuant par ses mains propres se payer du tout, vse d'vne tres-grande courtoisie.

Mais tu me dis par ta lettre, que la Fortune en cela fait enuers moy, comme le tyrã enuers ses subiets. Car encores qu'il ne les ayme, où qu'il n'en aye point de pitié: toutesfois il ne les ruine point du tout, de peur que par apres il n'en puisse plus tirer de seruice: Qu'elle aussi ne m'ac-

cable entierement, pour auoir tousiours vne butte à ses traits. O q̃ tu me fais de faueur de me dire cela! Et pleust à Dieu que ce fut l'occasiõ de mes trauerses, & de mõ viuotter! Il faudroit bien que mon mal fut grãd, s'il estoit esgal à mon plaisir. Car si la Fortune auoit ce dessein, croy moy, que comme Hannibal, ie ne cederoy le second, ny le premier rang à personne de mon siecle.

C'est la seule vertu qui est la butte de la Fortune. Et où tu vois plus de ses traits decochez, c'est où la vertu a plus de force. A ces vieilles & foibles murailles, il ne faut que deux ou trois vollees de canon, à les mettre en poudre: mais aux rempars qui sont faits auec l'artifice necessaire, ô qu'il faut rapointer de

coups! O qu'l faut r'affrechir de fois, auant que d'auoir seulemẽt rompu l'ordre des gazons! Toutesfois ie te veux dire quelle opinion i'ay de moy, à fin que tu ne me croyes si rẽply de vanité, que par tes paroles ie me laisse emporter hors de la cognoissance de moy-mesme. Entre les personnes d'honneur ie ne doute point que ie ne sois en quelque consideration: & peut estre plus grãde que ie ne merite. Mais en cela, les ennuis de la fortune m'ont plus aidez, que chose qui soit en moy, exceptee l'eslection que dés mõ enfance i'ay fait[te] du chef, que ie n'ay iamais eslõgné.

Et me sçaurois tu dire pourquoy on estime si fort les soldats des vieilles bandes, encores que bien souuent ceux qui sont ainsi estimez, en tout le temps qu'ils

auront porté les armes, n'auront pas ensanglanté deux fois leurs espees: & selõ que le hasard l'aura voulu peut-estre auront ils passé les plus grands dangers dãs le millieu de douze ou quinze milles hommes. Si bien que quand ils eussent voulu fuir, ils ne l'eussent peu faire, pour estre de tous costez encernez de leurs compagnons. Et toutesfois ils sont bien souuent plus estimez que plusieurs autres, qui en diuers rencontres se seront valeureusemẽt signalez? Cela ne leur viẽt point d'ailleurs, que d'auoir esté soldats dans les troupes qui ont acquis tant de reputation. Dõcques leur eslection les honnore plus, q̃ les propres vertus. Non autrement, si pour auoir esté en tant de rencontres cõtre la fortune, i'ay merité quelque

gloire, c'est seulement à mon eslection, & non point à mon merite à qui elle est deüe. Car ie me suis tousiours proposé pour chef ce grand Capitaine de la Vertu : & ay tant accoustumé de me ranger aux occasions qui se presentent sous l'estendart qu'elle porte de l'honneur, que ie ne croy pas que la Fortune espere plus de m'en pouuoir diuertir.

Or ie ne veux pas t'inuiter à suiure mon exemple. Car ie sçay que tu desirerois plustost de l'euiter, pour ne receuoir les payes que ie tire de mon seruice. Mais si te veux-ie prier de te ressouuenir, que tous les soldats qui vn iour de bataille tiennent mesme rang, ne rancontrent pas tous vne mesme Fortune : car les vns par leur sang, & par leur mort,

acquierent la victoire, dont les autres iouyssent: De mesmes encor que tu tiennes ton bouclier ioint au mien, pour cela tu n'auras pas ma mesme auanture. Et que cette crainte ne te fasse eslongner de ton deuoir: non plus que le soldat ne fuit pas de sa place, pour voir son compagnon mort à ses pieds. Si tu manquois pour la consideration de mon mal à suiure ce que tu dois, tu tomberois en vn beaucoup plus grand mal-heur, que celuy que tu penserois d'euiter. Car il est plus honteux de se conseruer en la suitte des vitieux, qu'il n'est dommageable de mourir auec les personnes d'honneur.

*Il est beau de mourir enterré dans ses armes.*

Vne vie honteuse, est plus ennuyeuse que la mort: et vne bel-

le mort plus agreable, que la vie douteuse en son honneur.

Prens donc cette belle Amazonne pour guide, de qui le seul tiltre d'estre soldat, raporte plus de contentemẽt, que ne peuuẽt donner de peine les difficultez, que la Fortune nous y oppose. Toutesfois s'il aduient que tes rencõtres sympathisẽt en quelque sorte auec les miens, sers toy de mes armes, & te fie à ton amy, qu'elles sont fort à preuue. Or ie te les enuoye de bonne heure, à fin que quãd l'occasion s'en presentera tu t'ẽ puisses seruir. Car il n'est pas temps de les chercher quãd l'ennemy est aux mains auec nous.

Dernieremẽt lisant Gil Polo, il me donna vn tel conseil,

*Mas pues que la Fortuna en el biẽ, y en el mal, tiene por tan natural*

*la inconſtancia: lo que toca al hōbre prudente, es no biuir confiado en la poſſeſion de los bienes: ny deſeſperado en el ſuffrimiento de los males: antes biuir con tanta prudentia que ſepaſſen los deleytes, como coſa que no ha de durar, y los tormentos como coſa que puede ſer feneſcida.*

Mais moy ie te conſeille que ſi tu as du bien, tu en iouiſſes, auec aſſeurance que tu en peux auoir encor dauantage: & ſi tu as du mal que tu le ſupportes le plus doucemẽt que tu pourras. Car la patience ſuffit pour nous rendre ſuperieurs de toutes les plus facheuſes infortunes. Et lors tu t'acquerras cette vertu plus facilement, ſi tu l'acompagnes de l'opinion du bien. Et encor que ſe trouuant vaine elle raporte quelque deſplaiſir: ſi n'eſt il point ſi grand, que de

viure parmy les plaisirs en continuelle alarme. Car auoir du biẽ, & craindre de le perdre, c'est desia l'auoir presque perdu. Attendons donques de nous en priuer, quand il s'en ira, ou quand la fortune le rapellera : sans aduancer & precipiter son despart par nos doubtes.

Qui pourra iouir du bien d'vne amitié, auec opinion de la deuoir perdre quelque fois? Ie ne me ressouuiens d'auoir iamais leu vne plus indigne sentence d'vn homme de bien, que celle de ce Philosophe, qui disoit, qu'il falloit viure de sorte auec nostre amy, que nous nous ressouuinssions qu'il pouuoit estre nostre ennemy. Car dés l'heure que ce soubçon est nay, l'amitié meurt. C'est la vipere qui en naissant tue sa mere. Tant s'en faut, c'est

la lãpe qui meurt à faute d'huyle! Parce que le soupçon n'est que faute d'amitié: Puis que l'amitié engendre la cõfiance: qui est le contraire de ce vice. Mais quãd elle ne mourroit pas, pourquoy est-elle aymable, que pour le don qu'elle nous fait d'vn autre nous mesmes? Que si l'on oste l'asseurãce d'entre les amis, c'est comme ce puissant homme, rompre le pillier principal du temple: & auec sa ruine s'y enseuellir. Ie veux donc iouir de la tiẽne, non auec cette crainte: mais auec asseurance que comme.

*Ce grand Arbre ombrageux ne*
*fut qu'vne houssine:*

Qu'aussi puisque l'extremité des choses humaines ne peut mettre borne aux affections des hommes: elle ira tousiours aug-

mentant, & nous comblant de noüuelles ioyes, & de nouuelles felicitez.

*Comment on doit vser du bien & du mal. Quelle sorte de guerre la Fortune & la Vertu ont ensemble. Et d'où vient qu'il y en a quelque fois qui n'ont point de mal-heurs.*

## EPISTRE XII.

REgarde en cela quelle est mon humeur. Ie suis plus aise que tu ayes reprins mon conseil, que si tu t'en estois contenté. Car ie ne reçoy pas tant de contentement, de voir mes opinions suyuies comme loix, que de cognoistre le progrez que tu fais en la vertu. Si tu n'eusses recognu le deffaut qui estoit en la conclusion de ma lettre d'hier,

i'euſſe creu que ton eſprit n'eſtoit capable de plus haute volee. Que ſi tu me demãdes pourquoy ie t'eſcry de cette ſorte, ie te reſpondray, que

*Coſsi a l'egro fanciul porgiamo aſperſi*
*Di ſoaue licor gli orli del vaſo*
*Succhi amari ingannato in tanto ei beue,*
*Et da l'inganno ſuo vita riceue.*

Il s'eſt trouué quelquesfois des perſonnes ſi rudes en leurs preceptes, que leur parole eſtoit plus mal aiſee à ſuporter que leurs commandemens. Ce qui bien ſouuent en a plus eſlongné de la vertu que les difficultez meſme qu'il y à à la ſuiure. Car trouuant à l'entree de ce Temple ces aſpres Druides, que pouuoyent ils croire qu'il y euſt dedãs, que des ſupplices inſuporta-

bles? Ne voulant donc tomber en cette erreur, quand il m'a fallu respõdre à Gil polo: car ie sçauoy que tu en auois le liure entre les mains, ie n'ay voulu t'esleuer du bas de la terre incontinent iusques sur le Ciel: mais m'a semblé de choisir vn milieu, d'où, apres t'y auoir vn peu laissé reprendre haleine, mon dessein estoit de te hausser au second coup iusques à la perfection. Mais puisque sans te reposer tu sens ton aisle asses forte pour me suiure, tiens ce mors de Pallas, auec lequel tu guideras d'ores en là ce cheual-volant de ton esprit, contre les vents de tes affections. Gil polo a failly en ce qu'il a osté la douceur des contentemens, y ioignant cette crainte asseuree de les deuoir perdre: & moy en la

trop grande esperãce de deuoir tousiours augmẽter en ces biẽs: mais c'estoit comme l'eslisant pour moindre mal, duquel par le commandement des plus sçauans nous deuons tousiours faire eslection.

Or à cette heure, auec Epictete, ie t'instruiray brieuement, mais veritablement, comme il en faut vser. Figure toy que dés l'heure que nous naissons, les Dieux nous conuient à vn banquet, duquel nous ne partõs que quand nostre ame nous abandonne. Les bons viures sont les bonheurs: & les mauuais sont les infortunes. Or pour estre dits bien ciuilisez, il faut qu'en ce grand banquet nous obseruiõs ce qu'ordinairement on void en tels lieux s'obseruer, entre les honnestes personnes. Quand on

vient porter la viande, il ne faut pas golument la deuorer des yeux des l'heure que l'on l'a posee au haut bout : mais attendre modestemẽt que l'on l'aye portee iusques à toy. Et alors il ne t'en faut pas oultrer, ains repaistre. Ie veux dire, que tu t'en serues tant que tu en auras necessité, & non point pour saouler ta volupté. Que s'il aduient que le maistre d'hostel te la leue trop promptement de deuant, pour la pousser plus bas, il ne faut pas la retenir par force, ny la suyure de l'œil, comme l'enuiant à ceux qui l'ont apres toy. Et si l'on sert quelque viande qui te desplaise, il ne faut quãd tu la voys aprocher, tourner la teste d'autre costé, comme si tu en auois mal au cœur : ny moins la reietter, ou s'en plaindre, si le maistre du bã-

quet t'en ſert : mais la receuoir doucemẽt,& n'en faire point de ſemblant : à fin q̃ l'on ne te tienne ou pour trop delicat, ou pour trop friant. Tu attendras donc, que ſelon le cours du ſeruice celuy l'oſte de deuant toy qui l'y auoit miſe. Vſe ainſi du bien, & du mal, Agathon : & tu ſeras paruenu à cette victoire de la fortune : & cette perfection de la vie qui eſt biẽ de pluſieurs deſiree, mais attainte de fort peu de perſonnes. Fay comme cela : ne deſire ny ne crains point le bien ou le mal qui te doit arriuer : ains vſe de l'vn & de l'autre, comme venans tous deux d'vne meſme main de Dieu. Si le bien t'eſt oſté promptement, ne t'en monſtre point inſatiable, ny enuieux que quelque autre apres toy le poſſede. Mais au con-

traire trescõtent d'ẽ auoir iouy pour le temps qui t'aura esté permis. De mesme ne reiette point les mal-heurs auec trop de delicatesse. Mais supporte leur incommodité, en sorte que ceux qui s'en aperceuront, contemplent plustost ta magnanimité, que ton mal.

Viuant ainsi, dy moy, Agathõ, où est le regne & la puissance de cette fortune: C'est cecy sans doute qu'entendoient ces Anciens, qui disoient, que les Sages domineroient les Astres : c'est à dire, vaincroyent toutes les infortunes, & toutes les mauuaises influãces, que les Astres peuuent verser sur eux. C'est à peu de personnes à qui cette perfection de vie est permise. Et c'est pourquoy ie fay difficulté de te l'escrire. Car encor q̃ la pruden-

ce, & la Magnanimité soyent en la bouche de plusieurs : si est-ce qu'il y en a peu qui les ayent dãs le cœur, sans nulle condition. Si faut-il croire que ceux qui ne les ont sõt en possessiõ de la fortune, non autrement qu'entre les pattes de son ennemy nous voyons la miserable souris, de laquelle apres s'estre ioué quelque temps, en fin il se repaist. Car il n'est pas en nous d'estre neutres. Entre ces deux grands ennemis la neutralité ne peut auoir lieu.

Il faut donc du tout suyure ces braues Amazonnes, ou du tout estre à leur contraire. Il est vray quelquesfois que le peu de merite d'vne personne faict faillir cette regle : & cela pour la raison que ie te diray. La guerre que ces vertus font cõtre la fortune, a esté establie de cette sor-

te,que la Fortune attaque touſ-iours:& les vertus ſouſtiennent. Auſſi ſi celle q attaque n'éporte la victoire, elle ne peut pas ſe retirer du combat:mais faut qu'elle y demeure vaincue. De ſorte que les armes offenciues de la Prudence & de la Magnanimité ne ſõt que de ſe deffẽdre. Mais c'eſt vne choſe eſtrãge que tous les traits que la Fortune leur lache, ſi leurs eſcus ſont aſſez forts pour reſiſter aux coups, ils reuiennent plus violens contre celle qui les a pouſſez,& luy font la meſme bleſſeure qu'elle auoit intentiõ de faire en ſes ennemis. Car iamais les coups lancez de ſa main ne peuuent tõber vuides. Eſtrange ſorte de guerre! Mais toutesfois tres dangereuſes, à cauſe des grandes puiſſances de celle qui aſſaut. Les principau-

tez, les Royaumes, les Empires, les Monarchies, & bref toute la terre, sont les artifices dont elle emplume, & apointe les traits de l'ambition. Les pertes de ces choses luy seruent pour assaillir la Constance. Les repos oyseux, les delices, & la volupté, pour la Temperance. Les autels, les sacrifices, & les faux honneurs s'addressent contre la Magnanimité. Et les finesses, les tromperies, les flatteries, & les trahisons contre la prudence. Puissances certes si grandes, qu'il faut de bõs rampars pour soustenir leur baterie.

C'est pourquoy ces grãdes & vaillãtes Amazõnes, ayãs souuẽt esprouué ces forces, sçauent fort biẽ ce qui leur peut, ou ne leur peut pas resister. Et parce q̃ iusques icy elles ont tousiours esté

inuaincues, elles n'ont garde de s'engager en vne place, qui n'ait apparence de pouuoir soustenir les efforts ennemis, pour ne perdre tout à vn coup, estant prises, la gloire que par tãt de victoires elles se sont acquises.

De là vient, qu'aussi tost que nous naissons, elles viennent visiter nostre cœur. Si elles le trouuent deffensable, elles le marquent pour vne de leurs retraittes. Si elles recognoissent qu'il soit commandé par trop de vices : ou qu'il ne soit capable d'estre bien munitionné des vertus necessaires, ou tel autre grand deffaut, elles l'abandonnent à l'ennemy : & n'y r'entrent plus, si nous ne venons à vaincre par aprés auec l'artifice la mauuaitié de la place. Voilà pourquoy, comme ie te disoy, il y a si peu de

cœurs qui ayẽt ces deux vertus.

Mais veux-tu sçauoir ce qui est du tien? fay que ta memoire te rende conte des accidens qui te sont arriuez, & considere quels ont esté les assauts de la fortune: & quelle la guerre, qu'elle t'a faitte. Si du premier coup elle t'a emporté: croy que iamais tu n'as eu ces Deesses pour ta deffence. Si souuent elle est venue brusler ton pays: si elle t'a diuerses fois attaqué: & si tes cicatrices donnent tesmoignage de son inimitié, dy asseurement que tu es marqué pour vne de leurs retraittes. Mais si tu n'as iamais veu son fer dans tes entrailles: si oncques sa main n'a fumé de ton sang: & bref si elle ne t'a iamais visité: fais estat que ces vertus t'ont abandonné à l'ennemy: & que c'est si peu de

chose de toy, qu'il ne veut seulement te sommer. Car les premiers malheurs sont les herauts dont d'ordinaire la Fortune somme les places, auant que de les assieger. Et c'est ainsi que ie t'ay dit, que le peu de merite de quelques vns, les mettoit en neutralité. Mais non autrement que nous voyons ces villages, encor que les ennemis entrent en nostre prouince, demeurer sans garnison de nostre costé, & de celuy de l'ẽnemy: aussi: parce que ceux qui y demeureroient ne seroyent pas asseurez. Donques tout ainsi que la fertilité de l'Italie fut autresfois cause que les Gots y descendirẽt, & la mirent presque toute à feu: & comme l'infertilité du pays des Suysses est leur plus grande deffence. Aussi la vertu de quelques

vns, & leur merite eſt bien ſouuent cauſe de la deſcente de la Fortune en eux: Et aux autres leur repos naiſt de leur peu de merite. Et à fin de ne viure plus ainſi, regarde quels vices a ta place, & y remedie.

Mais peut eſtre tu me reſpondras, que puis que tu es en repos de cette ſorte, tu aimes mieux demeurer foible touſiour, qu'en te fortifiant t'attirer ſur le dos vne guerre continuelle. O cœur abattu, & trop indigne d'eſtre ioint auec la raiſon! Pourquoy penſes-tu que tu ſois nay homme? Si c'eſtoit ſeulement pour viure, pourquoy t'auroit on fait differēt des autres animaux? Eſt il poſſible que ce rayon de la diuinité, qui a eſté mis en toy, ſoit tellemēt eſtoufé ſous la cendre de tes ordures, qu'il ne luy reſte

encores quelque peu de chaleur pour t'esmouuoir aux actions du vray homme? Saouler son corps de viandes, du repos, & de telle autre volupté, n'est pas la fin de l'homme. Comme la plus petite piece de la Calamite se laisse tirer à la plus grande, par vn certain instinct q̃ toute partie a de se reioindre à son tout: De mesme il faut que cette estincelle de la Diuinité, qui est en nostre ame, reuole tousiours à cette grande flãme, dõt elle est partie, pour se reünir auec son tout, qui doit & peut estre seulement son repos. C'est donc la fin de l'homme de chercher auec la raison son principe, & nõ pas croire que ce bourbier du corps soit la plus belle eau de l'Vniuers. En cela n'imitant pas le Crapaut, qui n'ayãt

iamais eſté qu'en quelque mare verdiſſante de ſaleté, ne penſe point qu'il y ait d'autre plus belle ſource. Mais pluſtoſt ce poiſſon qui va touſiours cherchant la ſource des riuieres, où elle eſt pour iouir d'vne eau plus nette & plus viue.

Or c'eſt par ces vertus que nous deuons mõter à la noſtre: mais il ne faut pas douter que les vices, & la fortune, de l'onde de leur volupté, ne taſche de nous en empeſcher le cours. Toutesfois puis qu'à ce deſſein nous ſommes creez par cette eternelle bonté, qui ſera la lache & indigne creature qui en voudra dementir la volonté?

*Que la mescognoissance du lieu où nous sommes, & du bien que nous iouissons, nous en rend la perte plus ennuyeuse. Que les pleurs sont inutiles aux aduersitez : & qu'il ne faut auoir autre dessain que d'estre vertueux.*

## EPISTRE XIII.

ENtre les preceptes de ce grand Pythagoras, nous lisons, *Ne mange pas ton cœur.* C'est à dire, ô Agathon, qu'il ne nous faut consommer l'ame, & l'esprit par trop d'ennuis, & de solicitudes. Si tu obseruois ce commandement, ie n'auroy que faire de mettre si souuent la main à la plume, pour desliurer ton ame des maux qu'elle se prepare elle mesme. Et tout ainsi qu'en vne

dangereuſe playe, on n'a pluſtoſt proueu à vn mal, qu'vn autre ſe met en auant : ſi bien qu'il faut touſiours auoir les remedes, & le fer entre les mains. Il ſemble auſſi que l'on ame vlceree, n'attende preſque la gueriſon d'vne de ſes paſſions qu'elle n'en faſſe renaiſtre incontinent quelque nouuelle. De ſorte qu'auec toy il ne faut iamais laiſſer chomer les raiſons : & la plume. Il ſeroit toutesfois deſormais temps que de ton coſté tu t'y aydaſſes, ſans attendre ton ſalut de moy entierement. Auſſi-toſt, diras-tu, que i'vſe de tes remedes, ie gueris bien : mais ſi quelque nouueau mal me ſuruient, ne faut il pas que ie recourre au Medecin pour auoir vne nouuelle ordonnãce? Ah ſi tu auois bien mis en

memoire,& en effet mes receptes, pour certain, Agathon, qu'elles te seruiroyent à plus que d'vn mal:Mais bien i'auray tousiours bonne esperance de toy,tant que le desir de ton salut te demeurera. Commençons dõc de mettre la main à ta cure.

Tu regrettes, dis tu,la mort de ce grand Prince,de sorte que,tu voudrois ne l'auoir iamais cogneu. Que tu le regrettes, tu fais ton deuoir, pourueu que ce soit modestement,& que tu ne donnes cognoissance,ny d'estre foible ny d'estre flatteur. Car ton regret trop dissolu te pourroit acquerir l'vn de ces deux tiltres. Mais ie ne puis trouuer bon que tu desires de ne l'auoir iamais cogneu. Epicure disoit, que de souhaitter que ce qui a esté n'ait point esté c'est desirer plus que

Dieu

Dieu mesme ne peut faire. Voila ton premier erreur.

Mais sur quoy fonde tu cette volõté? Sur le regret de n'auoir plus ce que tu as eu autre fois. Et ne voudrois tu auoir vn contentement s'il n'estoit eternel? Si cela est, c'est en vain que tu en attends en ce monde. Or regarde d'où ton desplaisir est procedé à ce coup: c'est de la mescognoissance: & du lieu où tu es & du bien que tu as eu.

Tant que tu as seruy ce maistre tu n'as iamais dit en toymesme, ce grand Prince est vn homme: & moy ie suis au monde. Car si tu t'en fusses ressouuenu, cette memoire t'eut incontinent dit, il est donc mortel: & le bien que ie iouis ne peut estre de duree, puis que le mõde dresse ses actions, & ses mouuemens à la regle de l'inconstãce. L'hô-

me ne va viuant que comme allant à la mort : & ne viura plus lors qu'il n'aura plus à mourir. Car à tous ceux à qui le Ciel donne la vie, c'est auec cette irreuocable condition. Il suffit donc de dire homme, pour entendre asseuré butin de la mort. C'est vne sentẽce pronõcee par toutes les Destinees ensemble, dés le commencement de la vie des choses: Et ne s'est iusques icy trouué persõne qui n'y ait obey Car cette loy n'est pas comme celles des hommes, que l'on dit ressembler aux toilles d'Araignes. Tous Princes & Roys, aussi bien que les simples Laboreurs y sont subiets : les Philosophes aussi bien que les ignorans : les riches comme les pauures.

*La mort n'a point d'esgard à la grandeur royale.*

*Au sceptre le plus grand la houlette ell' egale.*

C'est donc vne vraye punition du Ciel, que la peine que tu ressens pour auoir mescogneu vne chose si cognoissable.

A cette heure q̃ nous sçauõs la nature & le principe de ton mal apportõs y les remedes. Di moy, ie te prie, as tu opinion que tes regrets puissent rapeller ton maistre, ou te r'apporter quelque allegement? Depuis que l'vne des Parques a coupé le fillet de la vie, les autres deux ensemble ne le sçauroyent rénoüer.

*La descente aux Enfers est facile & aysee:*
*Mais r'appeller ses pas, & en haut remonter,*
*C'est là l'œuure & la peine. A peu que Iupiter ---*

*A Aimez & cheris : ou que leurs vertus mesmes*
*Ont esleuez au ciel, enfans des Dieux supremes,*
*Il a esté permis.*

Quand tu auras pleuré vne Mer de larmes ; crois-tu effacer le moindre desplaisir que tu ressens? Si cela estoit, ie te conseilleroy de ne te cõtẽter des tiẽnes: mais d'ẽ achetter quoy qu'elles fussent cheres de tous ceux qui en voudroient vendre: comme anciennement quelques peuples faisoiẽt en la mort de leurs plus chers amis : Mais c'est esperer en vain, que penser sortir de ce dedale des desplaisirs, qu'auec le fillet de la raison.

Quand tu desires de n'auoir point veu ce Prince : il faut aussi souhaitter qu'il n'eust point esté. Car quel regret plus grand,

que de n'auoir point ſeruy celuy qui meritoit le mieux de l'eſtr:. Ceſeroit eſtre au mõde, & n'auoir point veu le Soleil. Ie m'aſſeure que tu ne le voudrois pas. Et n'es tu pas bien miſerable de vouloir que le monde fut priué de ce que tu dois croire eſtre ſon plus bel ornemẽt? Non non, Agathon, aymons-en autãt la memoire que nous en auons aymé la veuë: & cheriſſons nos yeux d'auoir autresfois eſté eſclairez de ſi belle lumiere, & noſtre eſprit, pour eſtre à cette heure plain de ſi belle Idee. Et nourriſſons en noſtre ame ceſte opinion: Que comme perſonne n'a iamais eſté plus heureux que nous, en l'eſlection que nous auions fait de le ſeruir, que perſonne auſſi ne le ſera iamais d'auantage qu'il a eſté au rencon-

tre qu'il a eu de tels ſeruiteurs que nous. Cette vanité pourra en quelque ſorte nous aider, contre ce regret que tu oppoſes d'auoir perdu de ſi lõgs ſeruices par ſa mort.

Mais ie te ſupplie ne parle plus de ceſte ſorte. Car ie cognoy bien que le deſplaiſir de ſa mort te trouble le iugement. Telles paroles ſont indignes du courage d'Agathon, & de celuy qui eſt nourry dans le ſein de Pythagoras, de Platon, de Seneques: de Plutarque de & tant d'autres grands perſonnages. Croy-tu que Pythagoras ne ſe fache de t'auoir dit ſi ſouuent, que la vertu ſe forme d'vn cube droit: & que de quel coſté qu'il ſoit tourné il eſt touſiours de meſme forme. Puiſque tu dis que la mort a emporté tes ſeruices? Que ſi c'eſt

pour la vertu que tu as seruy, la mort renuerse en toy ce cube. Que si ce n'a point esté pour la vertu, ah tu n'es point Agathon. Penses tu que Platon ne soit marry de t'auoir enseigné que la vertu est son mesme loyer: Puis qu'il void que d'vn desir seruil tu cherches recompense ailleurs? Et ce grand Stoique auec quel soucy te respondra-il; puis que tant de fois il t'a dit, q̃ desseigner d'estre vertueux, pour autre dessain que pour estre vertueux, c'est prophaner les choses saintes & celestes: & mesler les sacrees, auec les souillees: Puisque tu monstres de regreter la recõpence de ta vertu. Mais cõment oserois-tu approcher de ce grãd Plutarque, puis q̃ par moy mille fois il t'a dit, que toutes les choses estoient subiettes à la For-

tune, ſinon la vertu. Et toutesfois tu plains le coup qu'elle t'a dõné, comme ſi ta vertu y eſtoit offencée? Eh non, Agathon, croys moy, il te ſera plus honnorable auec Stilpon, de dire à Demetrius, qu'au ſac de la ville de Megare tu n'as riẽ perdu: d'autant que la vertu ne craint point telles armes, que nõ pas en cette perte generale plaindre celle de ton ſeruice. Puis que toute perſonne comme toy, doit croire que nulle recompenſe ne peut eſtre digne de luy. Ce qui ſe peut achetter eſt choſe mercenaire: & le ſoldat meſme qui ſert pour la paye, n'eſt pas perſonne d'hõneur. Cela ſeulement eſt digne de l'homme libre, qui ne ſe peut achetter que par la vertu, & c'eſt l'honneur. Les Dieux ne receuroient meſmes nos ſacrifices, ſi

ce n'estoit pour tesmoignage des vertus admirables que nous croyons en eux, & pour lesquelles nous les adorons. Mets donc icy fin à tes larmes. Et t'asseure que si elles continuent, elles t'offenceront d'auantage, que l'occasiõ mesmes qui te les fait naistre. Ie t'enuoye pour conclusion cette sentence tant remarquee d'Euripide.

*Pour t'asseurer il faut chercher ton fondement.*
*Hors de la terre, où rien ne ~~demeu-~~ dure asseurement.*

Basty donc dorenauãt sur le Rocher de l'ame, & non pas sur le grauier du corps : & des prosperitez de la Fortune. Excuse si ma plume est vn peu trop rude : car il est necessaire vser de fer quand on voit que la gangrenne commence à monter.

*Qu'vn homme peut en tout temps bastir sa Fortune. Pourquoy les ieunes semblent plus heureux que les vieux. Et que ceux qui commencent plus tard, continuent plus longuement en leurs prosperitez.*

## EPISTRE XIIII.

TIen pour certain, Agathõ, que la fortune est comme la fieure, qui vient en tout tẽps, en tous lieux, & à toute sorte de personnes. Et ne sois plus en l'erreur, où ie te vois, qu'vn vieux ne la puisse rẽcontrer aussi bien qu'vn ieune homme. Car encor qu'il y en ait plus qui adorent le Soleil leuant que le couchant: si est-ce que ny l'vn ny l'autre ne demeure sans ses sacrifices & ses autels. Il est

vray que la Fortune de l'humeur en cela des femmes: semble fauoriser d'auantage les ieunes. Mais comme de fruict trop verd, elle s'en agace incontinent les dents : & trouue bien meilleurs par apres ceux qui sont meurs: & s'y arreste plus long temps. Si est-il bien vray toutesfois que ces personnes qui sont desia bien fort aduancees en leur vieillesse, n'en iouissent si aysement que ces ieunes hommes, à qui le menton d'vn peu de poil ne commence qu'à cottonner.

Et de cela l'ambition en est vne cause, de laquelle ils sont beaucoup plus attaints que les ieunes. Car encor que ce soit vn mal chaut: toutesfois le sens de l'homme vieux, en est plus capable que le sang du ieune:

d'autant que l'ambition quelquesfois procede de la cognoissance du propre merite: & lors elle se peut aussi appeler Magnanimité: ou bien des occasions, qui se, presentent de paruenir aux grandeurs: & lors comme la commodité fait le larron, il se rend vrayement ambitieux. Car propremẽt l'ambitieux c'est celuy qui aspire plus haut qu'il ne merite, par quelle voye que ce soit. Or le ieune homme ne peut auoir encor la cognoissance de son merite. Car il n'a eu le loisir de faire les choses qui la peuuent donner: d'autant que celuy qui ne fait que commencer n'a encor rien de finy: ny ne peut auoir les occasions & commoditez, parce qu'il ne fait qu'entrer au chemin de les trouuer. Mais l'homme vieux a peu tirer cette

cognoiſſance par ces actions paſſees: & par les choſes qui luy ſont tombees és mains, il peut auoir veu ces occaſiõs, les vrayes nourrices & les vrays eſlancemens de ce braſier. C'eſt pourquoy il en eſt auſſi plus ſouuent tourmenté. Or c'eſt vn mal ſi ardant que touſiours il laiſſe alteré celuy qui en eſt attaind. Et parce que, comme en toute autre eſpece de mal, le prudent Medecin, taſche touſiours d'oſter la fieure, auant que l'alteration: En ceſtuy-cy auſſi ce grand Medecin veut auant que d'eſtancher la ſoif de ces ambitieux, qu'ils ſoyent gueris de leur fieure. De là vient qu'à eux il ne leur dõne à boire qu'en tant qu'il leur en faut pour les maintenir: mais aux autres qui ſont ſains, leur laiſſe le breuuage à leur volonté.

Ie ne nie pas qu'il ne s'en treuue plusieurs, qui encores que nullement attains de ce vice: ne laissent d'estre infiniment contrariez de la fortune:& s'ils veulẽt aller sur mer,il faut que sans attendre nul secours de leurs voiles,ils se preparent aux rames entierement. A cela il y a vne autre consideration. Ne sçais-tu point pourquoy ces enfans qui cõmencent d'auoir les iambes asseurees pour marcher,tombẽt plus souuent, que ceux qui du tout trop foibles ne peuuent presque se soustenir? C'est d'autant que la songneuse mere va tenant par les cordons, & asseurant les pas chancellans des plus ieunes. Car autrement elle sçait bien qu'ils tõberoyent. Mais les autres elle les laisse sur la garde

d'eux mesmes: sçachãt bien que pourueu qu'ils prennent garde à leurs pas, ils ne tomberont point. Et ceux-cy au moindre rencontre qui les fait chopper, ils vont par terre: & les autres retenus par les bras de la mere quand ils choppent tant s'en faut qu'ils tombent, qu'elle les soustient en l'air: & bien souuent les met entre ses bras. Doncques la force nuit & la prudence humaine aux sages: & la foiblesse, & l'inexperience proffite aux ieunes hommes. Car cet eternel Estre des Estres, nous aimant tous esgallement, où le deffaut propre nous empesche de nous sçauoir conduire, il nous conduit, & remet à nous mesmes, quand il nous iuge asses forts. Mais nõ toutesfois (à l'imitatiõ de la

bonne mere(ſans auoir touſiours l'œil ſur nous. Que s'il eſt vray, comme tu dis, que veritablement la Fortune ayme d'auantage les ieunes : c'eſt qu'elle ayme ceux qui ſont entieremẽt à elle. Tout ainſi que le Prince ayme & fauoriſe d'auãtage celuy d'entre ſes ſeruiteurs qu'il cognoit ne deſpendre que de luy ſeul: & en luy ſeul auoir toutes ſes eſperances. Car ces ieunes hommes, ſans nulle autre conſideration, ny reſource, ſe iettent entre ſes bras : & les ſages ont touſiours vn refuge, qui eſt leur propre vertu.

Nous pouuons ioindre à cette conſideration celle de Virgile,

*La Fortune ayde à vn homme qui oſe.*

Ce ſang chaut de la ieuneſſe

qui peu à peu s'amortit, & se consomme en l'homme aagé comme l'huyle en la lampe, qui va touiours bruslant, peut bien sãs mentir rapporter beaucoup & à entreprendre & à executer. Et pour moy ie tiens, que si la prudẽce ne supplee à ce deffaut, il pourra estre cause d'eslongner l'hõme vieux entierement de ce but : mais aussi si la hardiesse seule est au ieune elle ne l'y fera pas asseurement paruenir. Tout ainsi quil ne suffit pas que l'arc soit bien fort pour donner dans le blanc : mais faut encores qu'il soit iuste. C'est pourquoy ny le ieune sans prudence, ny le veillard sans courage ne doiuẽt iamais esperer de grandes choses. Car l'vn ne les frappera pas: & l'autre il luy en aduiendra comme à Priam : estant affoibly

de ſon vieux aage ſe voulant touteſfois defendre.

*Son dard,, ſans faire coup, il eſlança en vain:*
*Car l'airain enroué le repouſſa ſoudain,*
*Si bien qu'il ne pendiſt ſeulement à la boſſe*
*Du bouclier tant ſoit peu.*

Voilà, ce me ſemble, pourquoy on dit que les vieux ſont moins heureux: mais ſi ſainement on y veut regarder, on les verra plus ſouuent iouir des grandeurs de la Fortune que les ieunes. Et cela dautant que la prudence, eſt comme gardienne & conſeruatrice de toutes les choſes qui ſont bonnes: de laquelle les ieunes eſtans priuez pour la plus part, ne peuuẽt arreſter le cours fuytif de ces choſes vollages. Ne

croy donc plus que ma Fortune ſoit perdue: voyant celle que i'auoy baſtie iuſques icy deſmolie, de ſorte qu'il y a peu d'apparẽcé qu'elle ſe puiſſe releuer. Ie ſuis encor de mon age au trois fois neuf: ce n'eſt qu'à cette heure que ie la deuroy commencer. Auſſi tout ce que i'ay fait iuſques icy, ie veux que ce ne ſoit que comme auant que le Muſicien iouë ſur ſon Luth: on luy void tirer quelques fredons deſſus, tant pour voir s'il eſt bien d'accord, que pour cognoiſtre s'il a la main en bõne diſpoſition: Et encor que ie fuſſe beaucoup plus vieux, ie ne perdroy toutesfois l'opinion de pouuoir attaindre vn iour à quelque concluſion heureuſe de mes deſirs. A cela me donnant courage, l'exemple

d'Epaminondas, qui iusques au quarantiesme an de son aage, demeura incogneu aux Thebains: & despuis paruint à telle Fortune, qu'il se pouuoit dire luy seul auoir coupé les liens de la seruitude des Grecs: rendu Thebes leur chef: & auoir sinon vaincue, pour le moins bien fort abaissee la ville indõtee de Sparte. Iulles Cesar estoit desia bien vieux quãd il prit cette Fortune prisonniere: aussi la gardast il longuement. Mais Alexandre, à qui elle se donna comme amoureuse de luy des le berceau, en son plus bel aage, en fut abãdonné. I'ay beaucoup remarqué les euenemens du monde, il ne me souuient d'auoir iamais leu, qu'vne mesme Fortune ait tousiours d'vn mesme visage accompagné les dessains d'vne person-

ne. Et le plus souuent les beaux commencemens sont couronnez de quelque estrange ruine. Esperons donc quelque chose de bon : puis que nostre commencement est si difficile & trauersé. Il n'en est que plus ressemblant à la vertu, qui au commẽcemẽt, comme dit Virgile, offre aux regardans si difficile son visage. Mais sçais-tu, que nous seruira cet auant-ieu : car ainsi puis ie nõmer ces dix ans que i'ay desia courus? A m'auoir apris les chemins par lesquels il me faudra conduire à l'aduenir. Les plaies que i'ay receu en mes dessains, me seront comme cicatrices honnorables, les asseurez tesmoings d'vn hazardeux soldat: les victoires gagnees par les efforts, soustenus de la fortune, donneront cognoissance, que si

par les troubles qu'elle m'a faits elle n'eust arresté mon cours, ie me fusse peut-estre acquis plus d'enuie : mais plus aussi sans doubte de moyens de luy resister. Bref, mon Agathon, nous n'auons point vescu en tenebres. Nos actions ont tousiours esté au plus clair rayō du soleil. Et me contente aucunement de cette vanité, que pour me rendre cogneu des personnes d'hōneur, il ne me faut point brusler le temple de Diane. Et quelle fortune plus grande dois-ie desirer, que celle-cy? Quoy des Richesses? Ah loyer trop honteux, pour payer le salaire de mes seruices! Des grandeurs? Et n'en ay-ie pas eu ce que i'en ay deu desirer? Des faueurs des Princes? ressouuien-toy de celuy que nous auons suiuy. Des amis? Et

ne m'ayme tu pas ? Bref r'assemble en ton esprit le cours de ma vie : & tu verras que le Ciel ne m'a iamais defauorisé. Que s'il me deffaut quelque chose, c'est la constance de la fortune : mais qui iamais a peu fixer ce Mercure ? Qui est celuy qui a mis le pied sur la roue : & n'a faict le tour auec elle? Ne sçais tu qu'elle est.

*Inconstante, & fragile, & perfide, & glissante?*

Ne veuillons donc point nous facher contre le Ciel si le feu est chaud: si l'eau mouille: & si ce qui est pesant descend en bas: c'est vne loy eternellement establie, que ces choses auroient ce naturel , & non point d'auantage ny plus propre en eux que l'inconstance en cette chymere.

Et auec cette consideration laisse les regrets de mes trauaux perdus: car ie les tiens pour bien employez puis qu'ils m'õt donné cognoissance de ce que ie suis. Que si c'est en me renuersant mes dessains entierement, il n'importe: car vn grand ordre ne se peut mettre qu'auec vn grand desordre, à ce que dient les politiques. Disons donc auec ce grand Capitaine Grec, *Que nous estions perdus si nous n'eussions esté perdus.*

*Combien*

*Combien sont dangereuses les felicitez. Que la fortune nous les enuoye quelquesfois pour nous abuser. Et que le bien est nostre ennemy caché, & le mal le declare.*

EPISTRE XV.

ET ie le croy pour certain, Agathon, que nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus. Les faueurs de fortune ayant vne certaine demangeaison, qui contraint de gratter, iusques au sang, & ne s'en distraire plustost que la cuyseur ne nous ait fait recognoistre, que nous nous y sommes trop abusez.

C'est vn escallier fort gracieux pour descendre à la mesco-

gnoissance de soy-mesme: C'est la voix des Sereines, qui endort la prudẽce des plus aduisez: c'est le breuuage de Cyrcé qui transforme la raison en volupté : & bref c'est la trompeuse musique de Mercure, contre laquelle les cent yeux d'Argus ne peuuent resister: & n'estions nous perdus si nous n'eussions esté perdus? Si le Ciel, qui en cela monstre d'auoir quelque soing particulier de moy, ne m'auoit osté les occasions de cette demangeaison: rompu les degrez de ce trompeux escaillier, rendu ces Sereines enroüees: cassé les vases de ces mortels breuuages : & chassé de nous ce Mercure flatteur, comment n'eussions nous esté perdus ? Il le faut aduouer. y a de la peine à supporter la perte des biens de fortune. Mais

croy, Agathon, que ſes defaueurs ſont comme ces Medecines ſalutaires, dont l'amertume demeure bien quelque tẽps en la bouche: mais l'effet ſalutaire beaucoup plus longuement au cœur. Et ſes faueurs au rebours ſont comme les grandes ondes, deſquelles ſi le nageur ſe laiſſe ſurprendre, il ſe void quaſi en vn inſtant en haute mer. Quand Iupiter ſe transforma en taureau : & qu'ainſi changé & chargé d'Europe, il la voulut rauir:

*Au petit pas il la porte au riuage:*
*Puis tout à coup il ſe iette à la nage.*

La fortune feind quelques fois toute flatteuſe, de n'eſtre que pour nous, & qu'à noſtre deſſain ſeulement elle veuille tourner ſa roüe: mais ce n'eſt que pour no⁹ faire fier en elle: & nous

donner l'asseurance de luy mettre le pied dessus. Car quand elle nous tient tout à elle, & qu'elle est chargee de la proye qu'elle veut: elle se iette alors à nage: & ne craint plus de nous effrayer, n'estant plus en nous de ressauter au riuage. La veue seule nous en est permise: & faut, si nous ne voulons nous abysmer dans ses flots, la suiure où il plait à son inconstance de nous porter. Mais veux-tu vaincre ce Iupiter dissimulé? Veux-tu abuser les ruses de cette fortune? Si elle te regarde d'vn œil attirant, ne fais pas semblant de la voir. Si elle te promet, ne fais pas semblant de l'ouir: & si elle se donne à toy, ne te donne pas en eschange à elle. Car elle ne seroit dessors plus à toy. Mais des plus fortes chaisnes que tu pourras lie-la, & la re-

mets captiue sous la garde de la vertu. Il ne faut point que i'en mente, qu'elle vienne contre moy à guerre ouuerte tãt qu'elle voudra: qu'elle desploye toutes ses forces pour m'attaquer, ie ne crain point ses coups. Ces armes là ne me peuuent offencer: mais ie redoute ses douceurs, son amitié plus que sa haine, & sa paix plus que sa guerre. Car à sa haine i'oppose mes armes & à ses efforts mes deffences, & ie me laisse endormir à ses amitiez & à sa paix. C'est pourquoy ie veux tellemẽt rõpre toute sorte d'accord entre elle & moy, que l'esperance mesme n'ose s'entremettre à les renouer. Par ainsi ie ne seray pl⁹ pris au despourueu: & ne mettray iamais mon general en soupçon de la fidelité que ie luy ay iuree.

Dy donques auec moy, Agathon, que la perte que nous auons faite de ses biens nous a sauuez. Les dons de l'ennemy sont tousiours soupçonneux. Et ne faut point penser qu'il ne les donne pour son profit. C'estoit donc pour me corrompre, que cette ennemie auoit hazardé ceux-cy : mais cognoissant que ma fidelité ne pouuoit estre esbranslee, voy-tu comme tout à coup elle à fait paroistre sa mauuaise volonté. Et les Dieux me soyent tesmoings, si ie n'en suis bien aise. Car il me faschoit que l'on creut la fortune, & non pas la vertu, estre l'aisle de laquelle ie m'esleuois. Et encor que nous trouuiós les tenebres pl9 obscures, venans d'vne grande clarté: si est-ce que la perte de ses biens ne m'estonne point d'auan-

tage, que si ie n'en auoy point eu. Tant s'en faut, il me semble estre sorty d'vn grand trouble d'esprit, & venu en vn tresgrand repos Aussi y suis ie tousiours esclairé de cet lumiere de Xenocrates Quand il disoit : *Prepare toy de telle sorte qu'en toutes les choses qui te pourront aduenir ta pensee ne soit point decene.*

Il est honteux Agathon, de dire ie ne le pensoy pas: mais encor plus difficile à rompre ces coups de Fortune, qui contraignent d'vser de ces mots. Dés l'heure que elle commença non pas à me rire: ( car iamais cela ne luy aduint : ) mais seulement à me regarder d'vn œil moins noir, ie iugeay qu'elle auoit dessain de me tromper. Et mon iugement ne fut point faux. Ie trouue que celuy ne rencontra

point mal, qui apres auoir eu & du bien & du mal, dit, Que le mal estoit l'ennemy declaré: & le bien le couuert: & que ce dernier estoit plus dangereux. D'autant que si le mal nous donne du mal, nous n'en auons esperé du bien: & si nous auons du iugement, nous y auons deu remedier. Car il vient l'éseigne desployee, & le tambour battant nous assaillir: Mais le bien, comme ennemy dissimulé, il se coule parmy no9: & tout ainsi q̃ le perfide masqué du visage d'amy, s'il entre en nos conseils, ses cõseils serõt faux & abuseurs: s'il pratique nos soldats, il les corrõpra: s'il est nostre guide il nous perdra. De mesme le biẽ, si nous l'escoutõs, & si nous ne le reietõs comme la plus dangereuse chose qui puisse ioindre vn esprit.

Car comme les maux sont les plus dangereux qui s'approchent le plus des parties nobles : cettuy-cy pour se ioindre entierement en nostre ame, pour ataquer tousiours la raison & s'approcher, voire quelquefois se mesler en nostre raison & tousiours en nos desirs, est plus à craindre, que tout autre. Aussi est-ce vn argent vif qui se coule dans la moindre ouuerture qu'il trouue en nostre ame: & si penetrant qu'il faut que le puis soit bien cimenté, s'il ne trouue passage pour se perdre, & perdre l'eau.

Remercions donc les Dieux, Agathon, qu'ils nous ayent fait perdre cet ennemy dissimulé, pour nous empescher d'estre perdus. Car depuis qu'vne personne a perdu la possessió de soy-

mesme, quel gain peut-il faire d'ailleurs?

*Ohi me come poßio*
*Altri trouar, se me trouar non posso?*
*Se perduto hò me stesso, quale acquisto*
*Faro mai che mi piacia?*

Disoit le pauure Aminte. Mais qui est plus perdu que celuy qui se donne à la fortune? car elle (de l'humeur en cela de la plus part des personnes) fait cas de ce qu'elle ne peut auoir: & desdaigne ce qui luy est acquis: Et à fin que nous iouyssions long temps de cette faueur, prions les Dieux de nous oster du tout des mains de fortune: ou d'oster du tout la fortune de nos mains.

*Que les prosperitez amolissent l'esprit Que la fortune nous les enuoye, pour nous corrõpre. Quel contẽtement a l'homme vertueux : & quel regret le vitieux en ses actions.*

## EPISTRE XVI.



'Est l'ordinaire, Agathon, que les couleurs teignent les choses sur lesquelles elles sont posees du mesme lustre qu'elles ont. Iamais l'incarnat ne teint en vert: ny le vert en incarnat. Car puisque l'effect ne peut estre differẽt de sa cause: & que nul ne peut donner que ce qu'il a, à peine qu'vne teinture, qui procede d'vne couleur, luy soit differente.

Et pourquoy douterons nous que les choses douces, & molles,

n'adoucisset & n'amolissent & q̃ celles qui sont fermes & dures, n'affermissent & n'endurcissent? Cyrus, ce grand dompteur de Babylonne, l'entendit fort bien, quand il ne voulut laisser changer de Region aux Perses: & au lieu de la leur aspre & bossue, en prẽdre vne autre douce & plaine. Car, disoit-il, les semẽces des plantes, & les mœurs des hommes deuiennent en fin semblables aux lieux où ils demeurent. Et y-a-il vne plus delicieuse contree, que celle du bon-heur? ny qui soit plus molle, & vaine? Il n'est point plus naturel au feu d'eschauffer, ny à l'eau de mouiller: qu'aux delices, & mollesses de la fortune de dissoudre les forces de l'esprit. On dit bien que la Salemandre ne brusle point au feu: & que la loutre ne

ſe mouille point dans l'eau: mais auſſi entre tant d'animaux qui ſont au monde, il y en a que fort peu qui ayent ces priuileges. Aduouõs auſſi qu'il y a bien des eſprits ſi parfaits, que le feu de l'ambition ne les peut bruſler, encores qu'ils ſoyent dans ſon braſier, & que les douceurs des voluptez ne peuuent mouiller encores qu'ils ſoyent dans leur plus haute mer. Mais, Agathon, que c'eſt à peu à qui Iupiter a my cette grace preſque! Entre toute cette ſi grãde, & infinie quantité de Grecs, & de Latins, deſquels la memoire eſt venue iuſques à nous à peine que nous en trouuions trois ou quatre, qui ne ſe laiſſent ou bruſler au feu, ou emporter à l'onde des bonnes fortunes, ou des delices.

C'eſt pourquoy ceux qui ſont

aymez des dieux, ou ils les reti rent de ces grands dangers auant presque de les leur approcher: ou entierement ils les rauissent & attirent hors du monde aussi tost qu'ils y sont entrez. Peut-estre pour cette raison ce grand S. Louys n'a pas esté de nos Roys le plus heureux : mais plustot autant contrarié que tout autre. Et peut estre aussi à cette consideration le Ciel ne nous a voulu plus long temps laisser le prince que nous suiuions : les brefches que les canons ennemis font à nos murailles ne sont point si dãgereuses ny espouuentables, que les mines qui par dessous nos fondemens tout en vn coup enleuent nos bastions entiers. De mesmes les plus dangereuses attaques de l'ennemy sont celles qui sur-

montent l'eſprit auant que le corps. Philippe pere d'Alexandre quand il voulut conquerir la Grece, ſe ſceut ſi à propos ſeruir de cette ruſe, que ſes orateurs luy vainquirent plus de villes que ſon eſpee. C'eſtoit luy auſſi qui ne croyoit point de place imprenable, pourueu qu'ũ aſne chargé d'or y peut entrer. Auſſi ya il peu d'eſprits qui puiſſent reſiſter aux douceurs, & preſens de la fortune: car elle les coule bien plus finement dans nos ames que les Princes ne font pas leur preſent. Il faut touſiours que celuy qui reçoitd'eux, ſçache que c'eſt deux que cela vient. Et quelquefois la honte l'en retire autant que toute autre choſe: mais elle esblouit de ſorte ceux qu'elle fauoriſe qu'il n'y en a guieres qui croyent

tels biens venir d'elle : mais de leur vertu & merite. Ainsi abusez ils se vendent, & leur liberté aussi.

De cette sorte on veid autresfois Athenes & Thebes marchandes de la liberté des Grecs, qui estoient en Asie: Car cependant que ce grand Agesilaus y combattoit pour les sortir de seruitude, suscitees par l'or des Perses, elles esmeurent la guerre contre la ville de Sparte, qui contraint les Ephores de le r'appeller. Aussi en retournãt, plein de regret, de voir vne si belle entreprise interrompue, il souloit dire que le Roy de Perse le chassoit de l'Asie auec trente mille Archers.

Car autant de Dariques d'or, où estoit empreinte la figure d'vn archer, auoient esté portez

en ces deux villes, & diſtribuez aux Orateurs, & Gouuerneurs, pour vaincre leur eſprit auant que leur corps. Ils ne cognoiſſoient pas de faire vne ſi honteuſe marchandiſe : mais ſi fit bien Epaminondas, quand Diomedes de la part du meſme Roy luy vint offrir grande quantité d'or : *Comment*, luy dit-il, *as tu bien entrepris vne ſi longue nauigation, pour cuyder corrompre Epaminondas?* O que ce grand perſonnage comprenoit bien le deſſein de ce Roy : Auſſi ces preſens que la fortune nous fait, ſont ſeulement pour corrompre la fidelité que nous auons promiſe à la vertu. Eliſons donc auec ce grand Epaminondas, d'emprunter pluſtoſt cinquante dragmes d'argẽt de nos amis, que de receuoir en don plu-

ſieurs talents de nos ennemis. Ne mandions point pour nous maintenir au ſeruice d'vn Prince la bourſe de ſon ennemy: Car non ſeulement cela nous rend ſes obligez : mais encor ſoupçonnez enuers noſtre prince.

Et puis que tu ſers la vertu: veux-tu paruenir à quelque grãdeur? Recours à la vertu. Veux-tu ſortir de quelques affaires? Que ce ſoit par les voyes de la vertu. Te veux-tu maintenir en l'eſtat où tu es? Fay tes ſouſtiens de la vertu. Et ſi tu ne paruiens à ton deſir, ou que tu te voyes encor plus enfoncé en tes affaires, ou deſcheu du repos où tu eſtois : pour le moins tu dois auoir ce contentement que ce mal t'eſt venu en ſeruant ton maiſtre : &

la peine t'en ſera par ainſi plus honnorable que les grandeurs, où tu aſpirois: plus deſirable, que le ſoulagement de ſortir de tes affaires: & plus gratieuſe que le repos où tu eſtois. A ce propos ce grand Platon diſoit que le vertueux en ſes actions ne pouuoit eſtre ſans vn treſgrand loyer: ny le meſchant ſans vn treſgrand ſuplice. Car ſi le deſſein du vertueux reuſcit, il à ce plaiſir que chacun eſpreuue quand il obtient ce qu'il deſire: Et s'il ne l'obtient pas, il a cette ſatisfaction en ſon ame, de ſçauoir qu'il n'a point manqué à ſon deuoir. Au contraire le vitieux s'il ne paracheue ce qu'il deſſaigne, il a le deſplaiſir d'auoir manqué & à la raiſon, & à ſon deſſein: & s'il le paracheue il a cette eternelle ſinderefe d'a-

uoir manqué aux Dieux, pour ne manquer à sa volupté.

Mais pour reuenir à nostre propos, fuy, Agathõ, ces mollesses qui allantissent les nerfs de nostre entendement: & sans cercher les delices, accoustume toy à courre par ce chemin difficile de la Vertu. N'aye peur de ces hauts Rochers & montagnes escarpees: car il vaut mieux auec les penibles Perses dompter ces voluptueux Babiloniẽs, que auec ces lascifs vaincus fleschir sous la domination des Perses. Mais diront quelques courages perdus: Le trauail de contrarier à la Fortune est si grand, qu'il vaut mieux, puis que nous sommes au courant de l'eau, nous laisser emporter, que non pas le pensant rompre, nous rompre nous mesmes, & nous tuer de

ces difficultez. Eſt-il poſſible que la crainte du trauail vous oſte la volonté de voſtre ſalut? Et bien i'y conſens, mourez, de peur d'auoir du mal, & de la peine. Puis que la mort vous eſt plus douce que la douleur des playes: enſeueliſſez vous. Et puis que la ſeruitude vous ſemble plus belle que le combat ſoyez eſclaues. Ce n'eſt pour telle eſpece de perſonnes que i'eſcry: mais pour ceux ſeulement qui ont perdu la cognoiſſance: & non pas la volonté de la vertu. Ou pour ces malades, qui ont à la verité le gouſt: mais non pas la volonté du gouſt deprauee: qui ont perdu la force, mais non la volonté de ſe guerir: la veue, mais non le deſir de la lumiere. Pour ceux-là ſans plus i'eſcris ces remedes & à ceux la ſeulemēt

ie te prie d'en faire part. Car des autres, il en faut faire comme les Medecins, qui aux malades, dont ils n'ont point d'esperance, ne daignent rien ordonner: tant s'en faut, ils leurs permettent tout ce qu'ils veulent.
Et à Dieu.

---

*Que d'auoir souuent des aduersitez nous rend plus forts à les supporter. Que la resolution est celle qui y peut le plus : & pourquoy quelques vns ayans commencé de suyure la vertu s'en retirent & l'abandonnent.*

## EPISTRE XVII.

ET il est vray, que i'ay des desastres, & que la fortune m'a beaucoup poursuiuy. Mais veux-tu cognoistre qu'elle ne m'a peu vaincre encores? Elle continue

ſa batterie : elle rechauffe ſes aſſauts : & pour m'offencer ne ſe donne nulle treſue. On luy pourroit peut eſtre bien reprocher cela meſme qu'Antalcidas dit à Ageſilaus, quand il fut en vne bataille bleſſé, par les Thebains. (*Voilà*, dit-il, *le iuſte payement de ton apprentiſſage.*) Car les continuelles attaques qu'elle m'a donnees, m'ont rendu par force tant aguerry, que ie recognoy deſormais la plus part de ſes embuſches & de ſes ruſes : & m'a tellemẽt endurci à ſes coups qu'à peine quand elle teind la terre de mon ſang, me ſemble-il qu'elle m'ait touché.

L'Athlette qui mille fois abbatu, s'eſt plus ardant releué : qui tout meurtry de coups s'eſt veu le corps deſchiré en cent endroits : auec qu'elle

asseurance descend-il sur l'areine? Et auec quel visage va-il attaquer l'ennemy? Toutes choses inaccoustumees sont facilement espouuentables: & les plus espouuentables par la coustume se desdaignẽt. Quel estõnemẽt nous donneroit le Tonnerre, si nous ne l'auions iamais ouy grõder, ou veu esclairer dans la nue? On nous rapporte qu'en ces terres nouuellemẽt descouuertes, quand ces pauures hommes oyoient nos canons, ils en estoient tellement espouuantez, qu'vn seul coup estoit suffisant d'en faire fuir cent ou deux cẽts mille. Car ils croyoient les nostres estre des Dieux, qui eslançassent leurs foudres sur ceux qu'ils vouloient: & les balles qui tumboient par hazard, ils pensoient qu'elles fussent con-

duittes ſur ceux qu'elles frappoient à deſſain : Mais les ayant accouſtumez ils ne les ont point redoutez d'auantage que nous. Il eſt bien tantoſt temps, que ie ne craigne plus les forces de la fortune : ayant tant de fois rebouché ſes armes cõtre mes os, que ie ne croy pas qu'elle en aye vne ſeule, qui ne ſoit ou teinte de mon ſang, ou portant les marques de ma dureté. Ce ſera donc ſans raiſon, ſi l'on me reproche, quand ie parle de ſes effets, ce que Eudamonidas le Laconien, frere d'Agis, dit à vn Philoſophe, qui diſcouroit de la guerre deuant luy: *Mais pourquoy t'en croira-on, puis qu'ẽ vn camp tu n'ouis iamais la trompette?* Car i'ay mille fois ouy ſa trompette : i'ay mille fois veu ſes bataillons: i'ay mille fois ſouſtenu ſes coups: & autant

de fois ie les ay veus vains & ſans effet. Doncques ſi ie me dis Medecin de la fortune, ce n'eſt point par vanité que ie me donne ce nom: puis qu'en ſon eſcolle meſme i'ay fait mon cours: & d'elle meſme ie tiens mes preceptes.

Mais ſçais tu comment? Non autrement qu'Hannibal apprit aux Romains ſes ruſes, & la façõ d'y remedier. C'eſt à coups de fouets, que cette ſcience ſe donne: & non point par inſtructiõs. En toutes les ſortes de maladies dangereuſes, quand les Medecins en ſont attains, ils n'oſent ſe penſer eux meſmes. Mais en cellecy ſi le patient ne ſe ſert de Medecin, à peine que iamais vn autre luy recouure ſa ſanté. Nous pouuons bien de l'experience des autres tirer diuers re-

medes : mais il faut que nous mesmes par apres nous les appliquions sur nostre mal: D'autant que le vray Dyctame de telles blesseures est la resolution. Les semences nous en peuuent bien naistre d'ailleurs : mais il faut qu'elles soyent semees en nostre ame : & que nous ne craignons de nous offencer du soc, quand nous la labourerõs. Et bref pour dire à vn mot : les conseils nous peuuent venir des sages: mais les resolutions de nous seuls & des deux les executions : Desquelles ou nous soustenons, ou nous rebastissons nos fortunes chancellantes ou abattues.

Vois-tu comme Stilpon se sceut bien à propos seruir des conseils de la Sciẽce? Quand on luy vint dire la mort de son fils,

il respondit froidement, *Ie l'auoy engendré mortel.* Et vois-tu comme ces Spartiates se seruirent bien des remedes de Lycurgus, qui respondirent à ceux qui les menaçoiẽt de lavenue d'vne tres grande armee ennemie: *Que nous peut elle apporter de mal, puis que nous ne hayssons point la mort?* C'est ainsi qu'il faut aussi que nous nous seruions de celuy que les grãds personnages nous donnent. Et quand nous oyons qu'Æneedit.

*Par diuers accidens: & par tant de*
*dangers,*
*Nous cerchions l'Italie, où les Destins*
*nous monstrent*
*Nos sieges reposez,*

Pourquoy ne croyõs nous qu'il le die à nous aussi bien qu'à ces Troyens? Et si nous le croyons, pourquoy ne nous resoluons

nous à vaincre les difficultez qui s'offrent en noſtre nauigation? C'eſt choſe toute certaine que le tẽple, & le ſiege des vertueux eſt au haut de cette montagne. Et d'autant que noſtre ame liee auec ce corps ne s'y peut eſleuer ſeule, elle a vne tresgrande difficulté, d'y porter ce peſant fardeau. C'eſt pourquoy ſi l'aymãt, dont elle eſt touchee de la Vertu, n'a aſſez de force pour vaincre la peſanteur des voluptez, apres, s'eſtre vn peu eſleuee en ce loüable chemin, elle retombe, cõme tiree d'vn poix trop fort. Et ainſi il aduiẽt que ſon deſſein rompu-

*Les feux qu'il a ſacrez de ſon ſang il prophane.*

Mais au cõtraire ceux qui d'vne vraye vertu ſont attirez, nous les voyons inuincibles au tra-

uail, desdaignans toutes commoditez, & incommoditez qui les en peuuent eslongner, n'auoir autre repos que de paruenir à cette heureuse Italie. Et quoy? Agathon, serons nous donc de ceux qui lauez retourneront à leurs ordures? Serons nous de ces folles Phrigiennes, qui croirons à la voix de nos flatteuses voluptez: & qui pour no⁹ arrester hors de tant de tempestes, mettrons le feu dans les nauires de nostre Ænee? Non, non, amy, mais plustost comme personnes de courage.

*Allons où les Destins nous poussent*
*ou repoussent:*
*Et quoy qu'il en aduienne il faut en*
*supportant*
*Vaincre toute fortune.*

Et ayons tousiours cette voix de Crantor à l'oreille: *Les dessains*

*qui par leurs difficultez restent imparfaits, rapportent plus de honte à leurs entrepreneurs, qu'à ceux qui n'ont osé les entreprendre.* Car l'imprudence y a precipité les vns: & la prudence en a retiré les autres. Deuant que Iules Cesar aspirast à l'Empire, il auoit moins de peine qu'il n'eust oncques depuis. Mais il ne mit iamais cette charge sur son dos qu'il ne preuit bien à quoy il s'obligeoit: vn cœur toutesfois si genereux que le sié pour quelque difficulté qui s'offrit, ne peut desmentir vne si belle volonté. Aussi receut il tous les trauaux: & toutes les incommoditez qui luy en vindrent, auec le mesme œil, ou plustost auec le mesme cœur qu'il receut l'Empire. Celuy qui se marie n'espouse pas seulemẽt les contentemẽs

que la femme luy peut rapporter : mais aussi tous les soucis du mariage. De mesme q̃ ceux qui espousent la vertu, fassent estat d'espouser ensẽble la guerre contre la fortune & les vices : Et parce qu'au lieu des ioyaux q̃ ce iour là l'on donne coustumierement aux espousees : cette Deesse n'en veut point d'autres que le tesmoignage des victoires que l'on a obtenu contre tels ennemis. Il faut qu'à l'exemple des Perses, qui portent à l'arçon de leurs selles les testes des ennemis qu'ils ont vaincus, qu'ils portent pour marque, non pas la teste des vices, mais bien vn asseuré tesmoignage d'auoir surmonté la principale puissance du vice, qui les aura attaquez cõme de l'amour, la volupté : des richesses : l'auarice, de la fortu-

ne, le bonheur : de l'infortune le mal-heur: & ainsi des autres.

Or dy moy, Agathon, celuy que l'occasion cõtraint de vaincre ses ennemis, encor que ce soit outre sa volõté, ne luy est-il pas beaucoup obligé ? Et pourquoy me croiray-ie donc malheureux, puis que la fortune par la guerre continuelle qu'elle me fait, me couure presque par force de ses lauriers ? Car toutes les fois qu'elle attaque & qu'elle ne surmõte, elle demeure vaincue, comme ie t'ay desia dit. O que si i'espouse cette Deesse, à qui il faut presenter les testes des ennemis vaincus, combien luy en offriray-ie ? Il me semble de te voir sousrire, en disant, que ie pourray faire monstre de plusieurs, mais non pas du bonheur. D'autant que tu estimes que ce-

luy là ne m'a point approché. Il eſt vray, Agathon, qu'il n'eſt point venu ſi ſouuent que les autres: mais ſi en ay-ie vn que ie tiens encor priſonnier : que ie ne veux point relaſcher qu'il ne m'ait payé la rançon promiſe. Quand ie l'auray, ie te la feray voir. Et ſi des ongles on peut cognoiſtre quel eſt le Lyõ, ie m'aſſeure que tu diras que i'ay obtẽnu vne treſbelle victoire de n'auoir eſté ſurmonté d'vn ſi fort & puiſſant ennemy. Voila mes armes: arme t'en ſi tu ne crains de renouueller la fortune de Patrocle ſous les armes d'Achilles.

*Qu'en tous nos accidens il se faut ressouuenir de l'inconstance de la Fortune. Que l'esperance est cause de tous les ennuis des hommes. Que les vrays biens ne sont pas ceux qui s'achettent par la peine, mais qui nous viennent pour le merite.*

## EPISTRE XVIII.

NE basti donc plus tes dessains sur vn sable si mouuãt que cette fortune : puis qu'en toy-mesme tu as tant d'exemples de sa cõstante inconstance. Arreste ferme cela en ton esprit, que son Empire, ses thresors, ses officiers, & ses loix ne sont que les diuers changemens des choses mortelles. Que s'il semble que quelque temps elle retarde d'auantage arrestee en vn obiet

croy qu'elle luy veut donner vn plus grand choc. Comme tu vois que quand nous retirons d'auantage le bras en arriere, c'est signe que nous voulõs donner vn plus grand coup. Si tu t'imprimes ces characteres bien viuement en la memoire, à peine que iamais tú t'oublies en ses bonheurs, ou aduersitez.

La fortune, dit vn de ces anciens Grecs, fait de nous comme le bãquier des gettons quãd il compte. Car celuy qu'à cette heure il faisoit valoir cent ou mille, incontinent il le remet à ne valoir qu'vn, & quelquefois rien du tout: & en sa place met celuy qui peut estre en estoit le plus eslongné. Si tu te ressouuiés que la fortune en vse de mesme par le moyen de sa volage roüe, iamais ses biens ne t'abuseront,

ny ſes malheurs ne t'abatront. Et meſmes quand tu n'en aurois autre cognoiſſance, ne ſçais tu qu'vne rouë ne peut finir ſon tour, que la gente qui eſtoit en bas n'ait eſté en haut? Que ſi tu euſſes conſideré qu'il n'appartient pas à la gente d'enhaut de vouloir eſleuer celle qui eſt en bas: mais à celuy ſeulement qui tourne la rouë comme il luy plait, tu n'euſſes fait ce deſſain de vouloir par l'eſtabliſſement de ta Fortune, releuer la mienne accablee, mais euſſes iugé que cela deuoit eſtre fait par ce grãd Maiſtre, qui tourne ceſte rouë des affaires du monde comme il luy vient à gré. En tes plaintes tu me fais reſſouuenir de la Venus de Virgile:

*Par cela de la cheute, & des ruines*
*de Troye,*

*Ie m'alloy consolant en mon plus grand soucy:*
*Les Destins par destins recompensant ainsi.*
*Mais quoy? le mesme Sort poursuit & importune*
*Ces hommes agitez de tant d'autre Fortune?*
*Quelle fin à ces maux, ô grand Roy donnes-tu?*

Encores s'addresse-elle aux prieres: mais tu ne fais que plaindre, & regretter ta cheutte. Ce n'est pas ainsi qu'il me faut guerir. Si ce n'est me faire vne nouuelle playe: c'est pour le moins remettre le fer bien auant, dans celle dõt desia ie me deulx. Vne peine qui reuscit inutile, donne au malade qui l'a receuë, double desplaisir. Car outre la douleur du corps, l'esprit encores se sent blessé bien auant, d'auoir tra-

uaillé en vain. Iuge par là quelle double douleur ie reſſens, de voir que le precipice de ma fortune ne t'a peu profiter ny apprendre combien les eſperances ſont vaines, qui ſe vont allumãt en nos ames par les ſouffles heureux des ſuccez humains. Si me ſemble-il que le choc que mon deſaſtre a donné contre la fortune, a eſté aſſez grand, pour te faire recognoiſtre ſes tromperies. Auſſi ie croy que

*Si lors l'entendement n'euſt gauchi, pour certain*
*De ſon coup il euſt peu deſcouurir la cachette*
*Des Grecs: & toy encor' Troye tu ſerois droitte,*
*Et tu n'aurois bougé grand Chaſteau de Priam.*

plein de rõces, & de difficultez. Mais comme le premier se finit en vn precipice : cettuy cy conduit en vn lieu tresbeau, & desirable. D'autres encores qui ne veulent donner entieremẽt les homes aux hommes mesmes, dient que le grand Dieu au deuant de son siege a deux tonneaux, l'vn du bien & l'autre du mal : & que c'est luy sans autre, qui nous les enuoye comme il luy plait. Quelle de ces opinions que nous veuillons suyure, y-a-il apparence que nous nous plaignions des choses qui nous aduiennent? Car si la fortune nous fait entrer sur le theatre à qui est l'eslection des personnages, & la disposition du ieu qu'à celuy qui l'a composé? Doncque nostre deuoir n'est pas de changer la personne que l'on nous a don-

né, mais de la bien faire. D'autant qu'en ces lieux là l'on ne loüe pas d'auantage celuy qui representera vn Achilles, ou vn Cresus, que celuy qui contrefera vn Thersites, ou vn laboureur. Ceux sans plus qui ne faudront point en ce qu'ils auront à representer, seront ceux qui auront l'applaudissement des auditeurs. Doncques l'honneur n'est pas en la grandeur du personnage, car en eux mesmes ils sont tous esgaux en ces lieux la. C'est le sçauoir bien, ou le mal faire, qui sans plus y met la difference.

Tu me diras, peut-estre, ie veux bien estudier mon personnage, & tacher de le faire parfaictemẽt: mais quãd ie suis mieux en chemin, c'est lors qu'il m'aduient quelque triste ou estran-

ge accident, qui changeant l'estat où i'estoy, m'interrompt tout mon dessain. Et voilà que c'est de ton ignorance: c'est en cela mesmes que tu ioues mal ton personnage. Car pour la suitte du ieu il faut que les choses se passent ainsi. N'as-tu iamais veu sur les theatres des changemens encor plus grands que les tiens? Et si celuy qui iouë ce roolle là se mettoit à plaindre de ce que l'autheur de la comedie l'auroit fait descheoir de son grade, ne seroit il pas digne de risee? Croy moy que tu ne l'es moins, de vouloir contre-rooller la Fortune de ce qu'elle dispose les euenemens de son ieu comme il luy plait.

Doncques pour acquerir la gloire, qu'il semble que chacun desire, si elle nous hausse, hauf-

ſons nous : & nous abbaiſſons quand elle nous abbaiſſera. Quand elle nous veſtira en laboureur, ne trouuõs point honteux de conduire la charrue: mais auſſi quand elle nous mettra le ſceptre en la main, faiſons que nos actions repreſentent dignement vn tel perſonnage : Et ceux la ſont encor les meilleurs ioueurs, qui peuuẽt contrefaire la paſleur, la rougeur, le ris, & les larmes meſmes. Que ſi nous aymons mieux ſuyure la ſeconde opinion, qui eſt celuy ſans iugement, qui ſe faſche de l'amertume d'vn breuuage, s'il l'a eſleu pluſtoſt que le doux? Dés l'heure que nous l'aiſſons le tetin, ou pour le moins dés l'aage que nous auons la cognoiſſance du bien, & du mal, la vertu & le vice ſe preſentent à nous : le vice

nous monſtre ſes richeſſes, ſes voluptez,& le chemin pour y aller tres-aiſé. Au contraire, la vertu nous propoſe vne tres-belle couronne: mais pour y aller elle nous monſtre vn chemin raboteux, & tellement plein de ronces & deſpines, qu'il eſt à iuger que peu de perſonnes le vont frayant. Pour moy i'eſleu la courõne de la vertu ſans que la hauteur preſque inacceſſible des rochers qui ſe preſenterẽt au commencement à mes yeux m'en peuſſent diuertir. Et à cela ie fus particulieremẽt pouſſé de la cognoiſſance que i'eu, qu'au lieu de l'or que le vice faignoit de me preſenter, ce n'eſtoit que d'alchimie, & au lieu des diamans, du verre ſeulement. Mais encor ce qui me diuertit le plus de luy, fut qu'il me ſembla voir,

&certes en cela i'eu la veüe bonne, que de tant en tant, le long de ſon beau chemin il y auoit de grands abyſmes qu'il tenoit cachez par quelques feuilles, pour y perdre plus ayſement ceux qui le ſuyuoient. Et qu'au lieu que la vertu nous monſtroit du doigt la couronne, qui nous attendoit au ſommet de cette aſpre montagne, dont les fleurons eſgalloyent en clairté les rayons du Soleil, qu'il taſchoit de cacher à noſtre veue la fin de ſa carriere. Mais il ne le peut faire en mon endroit ſi finement, que ie n'y apperceuſſe de grandes tenebres, de flammes horribles, qui ſortoient auec des fumees ſi eſpoiſſes, que la plus part de l'air en eſtoit à l'entour obſcurcy. Donques, Agathon mon amy, ſi i'ay choyſi le chemin

aſpre & difficile, de qui ay-ie à me plaindre que de mon chois? Si les pierres me coupent bien ſouuent les pieds; ſi la difficulté me met tout en ſueur; & ſi les eſpines & les ronces me deſchirent en lambeaux mes habits, & me percent bien ſouuent iuſques au ſang? Laiſſons donc ces plaintes pour ceux qui dés l'entree du chemin perdẽt courage: pour moy elles ſont vaines, qui à l'imitation de ce geant, qui combattit contre Hercule, toutes les fois que ie touche la terre, ie veux dire qu'elle m'abat, de ma cheutte ie reprẽs nouuelles forces, & nouueau deſir. Et en cela i'eſpreuue biẽ que le deſir eſt du naturel du feu: Car tout ainſi qu'il s'eſprẽd pluſtoſt au bois qui luy eſt deſſus, qu'à celuy qui luy eſt deſſous, & que

plus il en treuue, plus aussi il se rend grand, & violent : De mesme c'est au difficultez plus hautes qu'il se va plustost esprenãt: & lors qu'il en treuue le plus, c'est lors qu'il se renforce & se rend plus ardent. C'est pour quoy tu vois que mon esprit aspirant tousiours à cette couronne de la vertu guidé de la raison.

*Et pien di fè, di Zelo, ogni mortale*
*Gloria, Imperio, Thesor mette in*
*non cale.*

Que si auec le grand Homere nous aimons mieux la derniere opinion, puisque c'est Dieu qui nous enuoye le bien & le mal, receuons & l'vn & l'autre comme venant d'vn tresiuste & tresamiable pere : Et qui sera le prophane qui iugera que Dieu doiue plustost luy obeir en ce qu'il

voudra, que luy à Dieu? Et ſans mentir puis que c'eſt luy qui nous verſe le bien & le mal, ſi la diſpoſition en eſtoit noſtre, il ne ſeroit plus Dieu, ains noſtre miniſtre : car que luy vaudroit d'auoir ce que nous deſirons, s'il auoit à ſe guider ſelon nos deſirs? Qu'eſt-cela autre choſe, que luy vouloir oſter le Ciel, & le rendre noſtre eſchançon? Mais que celuy qui voudroit ainſi rendre ceſte grande Deité eſclaue des volontez humaines, ſe reſſouuienne s'il n'a point iamais deſiré la meſme choſe qu'vn autre euſt voulu auoir. Et comme euſt-il peu eſtre contenté ſans le meſcontement d'vn autre. Et ſi la loy a tous les humains eſtoit eſgale, comment ſe pourroient contenter ces deux deſirs de la poſſeſſion d'vne meſme choſe?

Mais quelle eſt la folie des hommes ? Auant que i'euſſe reſſenty la perfidie de celuy que ie regrette, ſi le Ciel eut ouy mes vœux, croys-tu que i'euſſe laiſſé goutte de bon-heur dans le tonneau de Iupiter ? Non certes, ie l'euſſe tout verſé ſur ſa teſte. Or conſidere quel glaiue ie me fuſſe aiguiſé, & quel poiſon ie me fuſſe preparé. Sans doute où ma patience a eſté ſuffiſante, ma vie y euſt eſté employee. Il vaut donc mieux que ces bon-heurs ne ſoyent pas au chois de noſtre imprudence, mais à la diſpoſition de celuy, qui de ſon propre mouuement nous les enuoyra quand il ſera neceſſaire. Comme deſia, ſans noſtre requeſte, il nous a donné l'Eſtre, quand il a cogneu qu'il le falloit ainſi: d'autant qu'il ſçait mieux ce

qui nous eſt neceſſaire, que nous ne ſçauons le luy demander. Et puis que ſeruiroit-il aux hommes en ce monde, de ſuer aux vertus, ſi ſeulement les ſouhaits auoient lieu? Ce ſeroit oſter la iuſtice des mains de Dieu, & la vertu du cœur des hommes.

Iuge donc à cette heure, Agathon, ſi la grandeur du mal me tient les ſens aſſoupis: & ſi ce n'eſt point la grandeur de la raiſon, qui aſſoupit mes plaintes. Ne croy plus ſi ie me deulx, que ce ſoit faute de reſſentiment: car ie l'aduoue, ie reſſens mes coups, & peut eſtre plus viuement que tout autre ne feroit pas ſemblable bleſſure. Mais i'ay touſiours à mes oreilles cette voix, &, ſans mentir, ie croy qu'elle eſt de ce

grand Demon, qui a ſoucy de moy: car mes deſaſtres ne luy peuuent encor oſter la volonté de ma conduite,

*Que te ſert il en fin de flechir ſi long temps*
*A ta fole douleur? ces choſes ne t'aduiennent*
*Sans le vouloir des Dieux.*

Ie ne te croy ſi tranſporté de la douleur, que ſi tu te mets ces conſiderations deuant les yeux, tu ne donnes trefue à ton dueil. Eſſaye le donc, ie te prie, & me mande quels effects tu en auras reſſenti. Mais garde toy biẽ, que l'amertume, qu'elles ſemblent auoir du commencement, ne t'en retire: Car celuy ne merite la gueriſon, qui en redoute par trop les remedes.

*Que la crainte est quelquefois plus loüable que l'asseurance en mesme suiect. Que sur toute chose il faut se conseruer l'honneur acquis. Et que c'est signe d'vn grand deffaut, de ne ressentir viuement ce qui offence la reputation.*

## EPISTRE XX.

TV dis en te mocquant, Agathon, qu'en mes resolutiõs Stoïques tu n'as iamais veu vn Achille plus impenetrable que moy, ny en mes actions nul des Grecs plus sensible: & cela quand tu consideres auec quel soin ie tache de remedier aux blesseures de la calomnie. Ie te l'aduouë; mais permets moy de dire auec Æneе:

*Moy qui auparauāt aux traits qu'on
me lançoit
Demeuroy immobile, immobile aux
Grecs mesme,
Le moindre vent qui bruit mainte-
nant me rend blesme,
Le moindre son m'esueille, & me
rend entrepris
Craignant du compagnon, & du
faix que i'ay pris.*

Il y a des craintes, Agathon, qui partent d'vn meilleur courage, que les asseurances en mesmes occasions. Caton aimoit mieux voir rougir que pallir les ieunes hommes. Et pour ce qui depend de la pitié, il n'y a Stoïque qui deffende que quelque souspir ne se desrobe de nostre estomach, voire mesme (quand c'est vne extreme compassion de nostre amy) quelque larme. Aussi n'y a-il personne qui nous

vueille rendre insensibles: ouy bien assez forts pour resister aux ressentimens, pour grands qu'ils soyent. A cela tend la plus part de la Philosophie: Et en cela presque toutes les experiences se bornent.

Doncques il ne nous est permis de fleschir aux coups: mais si est bien de les ressentir. Il nous est deffẽdu de les craindre, mais non pas de les euiter. Comme le Soldat doit bien euiter les coups, mais nõ pas les craindre. Et encor qu'il les ressente: si est-ce qu'il ne doit reculer vn pas pour y fleschir. Et estant blessé il peut donner remede à sa playe: mais non point deshonnestement. Et pourquoy ne me veux-tu estre aussi doux que ces plus rudes & desnaturez Stoïques? Permets, puis que ie suis

bleſſé, & que ie n'ay peu euiter le coup de chercher ma gueriſon, pourueu que ce ſoit honorablement.

Toutesfois le ſeul reſſentiment de ma doleur n'eſt pas ce qui me rend ſi curieux de ma gueriſon. Ænee n'a pas honte de dire que portant ſon Pere ſur le col, menant ſon petit fils Iulus par la main, & conduiſant Crëuſe ſa femme apres luy, toute choſe l'eſtonne, & le moindre vent le rend ſurpris & douteux. La pitié du Pere, la charité du fils, & l'amour de la femme, eſt ce qui le change ſi fort de naturel: auſſi croy pour certain, Agathon, que ce changement: & cette foibleſſe dont tu me reprens, procedent du compagnon, & de la charge que i'ay pris: c'eſt à fin

que tu l'entendes mieux, que ie desire de sauuer des ruines de ma Fortune, comme Ænee son Anchise de celles de Troye, cette reputation que mes peres m'ont laissee: & ce petit Iulus mon fils, i'entends l'honneur que ie me suis par mes actions acquis, ie porte cette ancienne gloire à son imitation sur ma teste, & la ieune ie la conduis par la main. Et te semble il que le soucy que ie prens pour leur cõseruation ne me soit aussi hõnorable que necessaire? Aussi ie ne doute nullement, que pourueu que ie les sauue tous deux de cet embrasement d'Ilium, ie ne refonde bien tost vne nouuelle Troye.

Les ennemis, au fer desquels tu me dis si sensible, ne sont pas de ceux qui attaquent les corps,

mais la reputation. Et ne ſçais tu qu'elle eſt ſi delicate, que, comme à l'œil, le moindre feſtu luy rapporte vne extreme douleur? De là vient que d'eſtre chaud en telle occaſion, c'eſt eſtre tiede, & qui vrayement eſt tiede, ſe doit dire glacé. Cet Achilles, comme tu ſçais, tant impenetrable, l'eſt bien pour les choſes du corps: mais quand on luy touche l'eſprit, y a-il perſonne qui plus au vif en reſſente les coups? Teſmoing ſon courroux contre Agamemnon: teſmoing ſa fureur contre Hector: & toutesfois plus encor douloureuſes que tout cela ſont les calomnies. Ce Grec en auoit bien cõpris la force, qui à celuy qui luy demandoit, ſi ſon eſpee eſtoit bien pointue, reſpondit, plus encor qu'vne calomnie: Mais,

*Faire mourir à dessein son enfant,*
*N'est ce l'effect d'vne mere cruelle?*

Et ne seroit-ce vne grande impieté que la mienne? si ie faisoy mourir (car celuy est bien l'homicide qui permet que l'on tue) ce petit Iulus; si luy voyãt tomber le fer de l'ennemy sur le chef, ie ne le couuroy de mon rondache, n'auroit il occasion de me reprocher sa mort. Et les seruices desquels il m'a desia fait paroistre qu'il merite l'amitié de son pere: Mais si

*Ce n'est moins de vertu garder que d'acquerir,*

Ce n'est moins de se cõseruer l'honneur acquis, que d'en acquerir vn autre. Que si c'est chose digne d'vn homme de bien de faire paroistre la verité, quel Stoïque sourcilleux me peut de-

fendre que ie ne face paroiſtre la fauſſeté des impoſtures qui me calomnient.

I'ay encor vn eſguillon qui m'eſueille à cette vigilance, que tu me reproches, c'eſt ton amitié : Car celuy meriteroit-il de t'aymer & eſtre aymé de toy, qui lairroit couler ſans reſſentiment vne telle iniure ſur ſa reputation ? Non certes : car les calomnies qui ne ſont point eſclaircies, ont lieu de verité, d'autant que la foy eſt ie ne ſçay quoy de ſi blanc, que la moindre tache luy fait perdre ſon luſtre: Tu ſçais, comme dit Seneque, que toutes les vertus ſont enchainees l'vne auec l'autre, ſi bien qu'il eſt impoſſible d'en auoir vne parfaictement ſans les poſſeder toutes. Fay eſtat que les vices ne ſont non plus ſepa-

rez entre eux, de sorte que qui en reçoit l'vn pour son maistre dés l'heure mesme il est esclaue de tous. Donques celuy qui se laisse tant soit peu blasmer sans ressentiment, il faut qu'il ait, ou vn grand deffaut de courage, ou vne grande surabondance de vice: Car, comme dit Dionysius, s'il faut que la calomnie s'efface par le sang, il ne faut pas mesmes que le sang y soit espargné.

---

*De l'ambition. Que la mediocre n'est pas blasmable. Quelle elle est: Et que c'est vn grand esguillon à la Vertu.*

## EPISTRE XXI.

IE te l'aduoue Agathō, que l'ambition est vn perpetuel bourreau,

qui par ses supplices ne donne iamais cesse à nostre ame: Que c'est le vase percé des Danaides. Que c'est vne soif hydropique, & vn Dedale qui ne peut estre desbroüillé. Mais que ce seul mal osté, peut emporter tous les vices des hommes, permets moy que i'vse de la mesme responce d'Alexandridas à ce Laconien, qui soustenoit ta mesme opinion. *Il faudroit donc confesser*, luy dit-il, *que les voleurs, & les sacrileges, ne fussent point vicieux: car comme pourroit on prouuer qu'ils eussent de l'ambition?* Et certes de tout ce que nous auõs à fuyr, ce vice est le moins eslongné de la vertu, tant s'en faut il en est si voisin, & luy est si ressemblant, que bien souuent l'vn est pris pour l'autre. Arreste cela en ton esprit que iamais hom-

me ne fut vrayemẽt ambitieux, & du tout eſlongné de la vertu: Car d'où procede l'ambition? ſans doute du deſir de gloire. Et le deſir de gloire? d'eſtre tenu meilleur, plus ſçauant, ou plus grand que les autres. Mais telle volonté n'eſt elle commune à la Vertu? Qui eſt le vertueux qui n'a voulu auoir reputation de vertueux? Il n'eſt pas meſme iuſques à Diogenes le Cinique, qui n'en ait eſté touché: Car à quelle occaſion cette vie ſi auſtere? à quoy ſe cercher vn homme en plain iour, auec vne lanterne? à quoy viure dans vn tonneau? & bref, à quoy rompre ſon eſcuelle, derniere & ſeule relique de ſes meubles, ſinon pour acquerir cette reputation entre les hommes, d'auoir la

cognoissance des choses, le desdein des voluptez, & la victoire des vices? Voy donques que cette ambition, pour n'estre paree de pourpre, ou d'or, ne laisse d'estre aussi bien ambition: & dans le tonneau, & dans la lanterne, & dans l'escuelle rompue de ce Cinique, que dans les palais, & entre les sceptres des plus grands Roys: comme aussi.

*Dessous vn fer roüillé n'est moins*
*preux vn Achille.*

O que ce Philosophe dit tres à propos à celuy, qui pour paroistre plus desdaigneux des richesses, portoit vn manteau tout rompu, *Cache la bien*, dit-il, *car ie la voy paroistre cette ambition par les trous de ton manteau.* Il n'y a a que cette difference de l'ambition au desir d'honneur, que quelquesfois quand ell'est

extre-

extreme, il faut, iuſtement ou iniuſtement, que nous paruenions à ce deſſein. Que ſi elle eſt vicieuſe, c'eſt d'autant qu'elle eſt extreme : & d'ordinaire les extremes ſont vicieux : Mais prenons celle qui eſt moderee, & nous trouuerons qu'elle reſſemble non ſeulement à la vertu, mais eſt vertu elle meſme. Car qu'eſt-ce autre choſe la magnanimité, que ceſte moderee Ambitiõ? D'elle sõt nees ces belles penſees qui eſleuoyẽt à tant de gloire ces Alexandres, ces Ceſars, ces Auguſtes : & de ſon contraire ces honteux repos de ces Sardanapales, de ces Eleogabales, qui pourriſſoyent dans les ordures de leur voluptez, & de leur vices.

C'eſt vn des plus grands eſguillons dont la vertu nous in-

cite que cettuy-cy : car ce chaſtoüilement nous alleche aux difficultez d'vn attraict incroiable.

Iuge donc, Agathon mon amy, qu'encore que ce vice ait peu de puiſſance ſur toy, que la perfection que tu te figures ne t'eſt pas ẽcore ſi prochaine, que tu n'ayes beaucoup à trauailler,

*L'Italie deſia que tu pẽſes prochaine,*
*Et ces ports où tu crois t'arreſter ſi*
*ſoudain,*
*Sõt encor ſeparez d'vn chemin ſans*
*chemin,*
*Par des terres loingtaines.*

Et ſur tout prens garde qu'en voulant blaſmer l'ambition, tu ne ſois toy meſme ambitieux: Car c'eſt ſeulement pour eſtre creu plus parfait: l'Ambition eſt bien en l'ame du vertueux l'vne des plus dangereuſes maladies

dont il puiſſe eſtre attainct. D'autant que,

*Le vent nourrit le feu : & en ſoufflant l'allume.*

Auſſi elle s'allume, & ſe nourrit de ſoy meſme, & principalemẽt de ſon merite. Mais à celuy qui commence d'entrerdans la carriere de la Vertu, c'eſt , peut eſtre, vne folie de la fuyr. Ne te moqueroy tu de celuy, qui voudroit faire peindre les murailles, & les ſolíues de ſa maiſon, auant que de l'auoir baſtie? Ou bien, qui au premier fondement mis cercheroit , d'vne ſollicitude extreme , des remedes pour empeſcher que les araignes ne fiſſent leurs toiles à ſon baſtiment? Ou bien, qui n'ayant encor entierement cardé la laine dont il veut faire le drap de ſes habits, lairroit toutes

choſes pour taſcher de prendre quelques petits oyſeaux, qui empeſchent que les hartes ne ſe prennent au drap? Croy moy que tu n'es moins digne de riſee, de prendre tant de peine à oſter l'ambition de tes vertus, auant que tu ſois bien aſſeuré de les auoir. Sçais tu quelles ſont les ſemences de ce fruict? C'eſt l'opinion certaine d'eſtre iuſte, prudent, magnanime, ſçauant, vaillant : & bref d'eſtre poſſeſſeur de beaucoup de vertus. Ce ſont ces feux qui allument noſtre ame, & iettent en nos deſſains ces eſtincelles, cõme nous voyõs de nuict ces vapeurs flambantes ſortans des eſtoiles. Mais quelle apparence y a il de craindre de ſe bruſler, quand on gele? Et quelle raiſon de craindre l'ambition, quand la co-

gnoiſſance que nous auons de nous meſmes, nous iuge en noſtre ame deſia indignes des honneurs que nous poſſedons?

Doncques auant que cercher les remedes contre ce mal: ou bien auant que te nettoyer de cette taſche, attends que tu ſois taſché. Veux-tu que ie te die quelle marque eſt l'ambition? la meſme que celle qu'vn ſoldat rapporte, quand il vient d'vn aſſaut, noirci de poudre, & tout cendreux des ruines de la breſche.

Car c'eſt vn ſigne certain qu'il y a eſté. Et lors il luy doit eſtre permis de ſe lauer. Mais ſi quelque ieune friſé, vouloit, pour ſe lauer auſſi, ſe feindre hazardeux ſoldat, ne meritroit-il qu'on ſe moquaſt de luy? Ne te laue point auſſi auãt qu'eſtre ſoüillé.

Fay naiſtre en toy les Vertus d'où ce vice procede : & lors apres auoir vaincu l'auarice, la volupté, la colere, & telles autres paſſions, il ſera tres à propos que tu taſches de couronner les precedentes par cette derniere victoire. Il eſt tres aiſé de s'abſtenir de mãger, quãd on n'a point d'appetit: de dormir, quand on n'a point de ſommeil : & de n'eſtre point auſſi ambitieux, quãd on ne le peut eſtre. Lors que la cognoiſſance vient en l'homme du bien, & du mal, l'Ambition y vient auſſi. Mais elle ſe nomme alors, Conſeruation. Depuis quand la cognoiſſance ſe rend plus forte en l'ame, elle change ſon nom & s'appelle Volonté du bien. Et quand l'homme eſt en ſa perfection, elle ſe nomme Deſir d'honneur

ou Magnanimité. Et en fin, ayãt passé quelque peu ses limites, Ambition.

Regarde donc de quels bons predecesseurs ce vice procede, & iuge par là, que pourueu qu'il ne s'allie point des autres, la noblesse de sa race le peut bien rendre recommãdable en quelque sorte. Pour conclusion, ressouuien toy de ce qu'escrit ce grand Picus de la Mirande à vn sien amy: *Estre honnoré de toy,* (dit-il) *c'est estre rendu glorieux: car tes honneurs sont des gloires & quiconque desire meriter telles gloires est ambitieux.* Par là tu cognoistras qu'il rẽd aucunemẽt l'ambition non blasmable, mais honorable, d'autant que c'est vn desir de perfection. Ne fuy donc plus si fort ses blesseures: car les remedes que ie t'en

donray, sont tres-experimentez, & les playes en sont pleines d'honneur, comme celles que nous receuons en vne bonne occasion : encores que ce soit plustost par temerité, que par vaillance.

---

*Qu'il ne faut seulement estre vertueux: mais qu'il est necessaire d'estre tenu pour tel. Et que c'est que nous rapporte la bonne ou mauuaise reputation entre les hommes.*

## EPISTRE XXII.

COnduy toy de cette sorte. Ne vueuille pas seulement estre vertueux, ains aussi tasche de faire paroistre que tu le sois. Vne des plus grandes punitions du

vice eſt, d'eſtre tenu pour vicieux : & vne des plus grandes recompenſes de vertu, eſt d'eſtre recogneu pour vertueux. Demoſthenes Lacedemonien propoſa vn aduis qui eſtoit tres-vtile, & tres-bon : mais à cauſe qu'il eſtoit eſtimé tres-meſchãt, & de vie treſdiſſolue, le peuple reietta ſon conſeil. Mais les Ephores, qui en recogneurent l'occaſion, firent faire la meſme propoſition, par vn des plus ſages du conſeil qu'ils eſleurent, & lors le peuple l'approuua, & s'en ſeruit ; non autrement que nous voyons aduenir bien ſouuent des viandes, qui encor que bonnes d'elles meſmes, toutesfois nous degoutent infiniment ſi elles ſont ſeruies dans des plats ſales & couuerts d'ordures. Il ne faut point douter que cette

opinion n'ait vne tresgrande force en l'ame des plus aduisez. De sortequ'il sembleque par elle toutes nos actions soyent tournees ou en bien ou en mal. Aussi ne croirons nous, si nostre amy nous presente quelque chose, qu'elle n'est point empoisonnee? Et s'il nous en vient de nos ennemis, qui croira que ce ne soit pour nous nuire?

*Croyez vous aucun don des Grecs estre sans fraude?*

Mais qui se persuadera que le poison luy puisse rapporter la santé : & la bonne nourriture la mort? Et y a-il plus grand poison que le vice? ou quelque meilleure nourriture pour nostre ame que la vertu? Mais, diras tu, l'opinion que l'on a de moy, ne me fait estre ny plus ny

moins homme de bien : Non pas en toymesme, mais si fait bien en la creance que les autres ont de toy : Que si tu auois à viure tout seul, cette reputation seroit vaine : mais puis que tu ne peux t'eslongner ny separer des hommes, il faut qu'à limitation de la rose, non seulement tu ayes la bonne senteur en toymesme, mais que tu la fasses aussi ressentir à ceux qui s'approcheront de toy. Vois tu que sert l'opinion : En temps de peste si quelqu'vn vient d'vne ville suspecte, nous l'eslongnons de nous & luy faisons faire la quarantaine, & encor qu'il n'ait point de mal, nous ne toucherions quoy que ce soit du sien : Au contraire vn autre, qui peut estre viendra du mesme lieu,

mais qui par quelque moyẽ aura eu vne atteſtatiõ du contraire, nous le receuons parmy nous, nous mangeons à meſme table, beuuons à meſme verre, & peut eſtre couchons en meſme lict:& à l'aduenture que cettuy-cy aura deſia la glande, commẽt veux tu que ie croye les remedes que tu me donras eſtre bons, ſi ie n'ay opinion que tu ſois bon medecin? A plus forte raiſon, ſi vn homme que ie croiray vicieux me conſeille, ie ſuiuray ſon conſeil d'autant qu'il me ſemblera qu'il me doiue trainer à sõ precipice, qui eſt celuy qui ne doit deſirer de n'eſtre point cõtraint de cacher ſes actions? Et toutesfois il faut que celuy qui eſt creu mauuais, les tienne cachees: car telle creance les fera interpreter toutes ſelon le vice

dont il ſera taxé. Si c'eſt vn hõme plein de volupté, c'eſt pour desbaucher quelque perſonne: s'il eſt auare, c'eſt pour quelque vſure: s'il eſt larron, pour quelque vollerie: Au contraire, ſi nous voyons faire quelque choſe de mauuais à ceux dont nous auons bonne opinion, nous croyons que ceſt pour quelque deſſeing, qui doit eſtre ainſi caché. Et comme ces diſciples affectionnez à quelques vns de ces grands Philoſophes, chefs de l'vne des ſectes, ſe conſomment l'ame & l'eſprit pour tourner à bien quelque opinion fauſſe des leurs, s'il s'y en treuue: auſſi nous trauaillons à rendre meſme leurs mauuaiſes actions, loüables: Et ſuffit, pour dire qu'il eſt vray, de rapporter qu'ils l'ont dit ainſi. Quand il me ſou-

uient de l'honneur que les Atheniens firent à Xenocrates pour la bonne reputation qu'il auoit entre eux, ie ne puis qu'estimer infiniment ce bruit, que quelques vns croyent deuoir estre desdeigné. C'estoit la coustume de leur republique, apres auoir deposé de quelque chose, de iurer sur l'Autel, qu'on auoit dit verité; Mais quand il s'y presenta, tous les iuges se leuerẽt, & luy dirent; La parole de Xenocrates nous est plus asseuree, que le serment d'vn autre: Au contraire, le peuple Romain, quãd Carbon luy asseura quelque chose auec serment, plein d'execratiõ, tout d'vne voix, iura hautemẽt, qu'il n'ẽ croyoit rien; toutesfois ce mesme Senat, quand Metellus fut appellé deuant luy en

iugement, lors que ceux qui l'ac cusoient presenterent leur liure, tous les Senateurs en detournerent les yeux, pour ne monstrer seulement de douter de sa vertu, & quelqu'vn d'entre eux respondit aux imposteurs; Il vaut mieux, pour iuger Metellus, lire sa vie en ses actions, que en vos liures: Mais quand par le mesme Senat Publius Rutilius fut banny en Asie, où il auoit retranché les Thresoriers generaux, tant s'en faut qu'il y fut traitté en banny, que ceux de la Prouince luy enuoyerent des Ambassadeurs, qui le festoyerẽt par toutes les villes où il passa; non point comme chassé de sa patrie mais presque comme venu parmy eux pour triompher. Ce fut sa seule bonne reputation, qui au lieu de la honte prepara

tant d'honneur à ce grand personnage. Et par là nous cognoissons tres-veritable ce que dit Valere le grand, que cette reputation est vn honneur perpetuel, & sans office. Que faut il donc autre chose à l'ambitieux? Quoy d'auantage au magnanime? Et quoy au vertueux? Aux premiers, pour saouler le desir d'honneur, qu'ils ont tant en l'ame: Et aux seconds, pour recōpence de leurs vertus, que cette bonne Renommee? Quelques ouuriers promettoient à Liuius Drusus, Senateur Romain, de faire en sorte, que ses voisins, qui descouuroient & voyoient en plusieurs endroits de sa maison, n'auroient plus de veuë sur luy, pourueu qu'il leur donnat trois mille escus. *Mais ie vous en donray six mille*, leur dit-il, *& fai-*

*tes en ſorte que l'on voye en ma maiſon de tous coſtez:* Cet homme ſage & graue cognoiſſoit, combien la vertu cogneuë r'apporte de bien aux vertueux. Mais que profite le threſor caché à l'Auare? Et la ſcience au docte Legiſte, quand perſonne ne le ſçait. Car nul iamais n'ira prendre ſon conſeil, ny l'employer à ſa cauſe, s'il n'a reputation de ſçauant, ou d'eloquent: & s'il t'aduenoit d'auoir affaire, de quelque grande ſomme de deniers, ne t'addreſſerois-tu pas pluſtot à vn banquier incogneu qu'à moy, qui te ſuis amy? Il n'en aduient point autrement de ceux, que nous croyons ou meſcroyons gens de bien. Viuons donc: mais viuons en public, & n'obſeruons point ce vieux prouerbe, *Cache ta vie*, pour le moins

tant que nous ferons parmy les hommes, viuons au iour, & donnons plustost grands sommes d'argent, si nous les auons, pour faire chanter nos actions, que non point pour les couurir de silence. Considere quels oyseaux sont ceux qui vont de nuict, & tu cognoistras que ce sont ceux qui ne peuuent supporter la lumiere : de mesme ceux qui fuyent ce Soleil de la veuë de chacun, c'est pour ne se ressentir assez forts pour telle lumiere. Ceux qui ayment les tenebres, craignent d'estre esclairez, & c'est vne marque presque certaine de se cognoistre difformes en quelque sorte : car la nuict cache telles laideurs. Mets toy dõc au iour, à fin que si tu es beau tu te puisses acquerir la reputation

que merite telle beauté, & si tu es laid tu regardes par l'artifice de raccõmoder, au mieux qu'il te sera possible, le vice de la nature. Mais as tu iamais pris la peine de voir faire les rempars: Figure toy que pour bastir cette bonne opinion, il en faut vser de la mesme sorte. Combien de hottees de terre: combien de licts de fascines: cõbien de rangs de gazõs, faut il coucher l'vn sur l'autre, auant que telles fortifications soyent mises en deffence? Aussi pour mettre en mesme estat cette reputation, il faut de toutes les Vertus faire vn si grand amas, qu'estant disposees chacune en leur place par la prudence, il s'en esleue comme vn grande montagne? Il faut auoir donné cognoissance de iustice, tenant la

main à ce que les foibles ne soiẽt oppressez, & que les autres ne demeurent impunis. De la magnanimité, se maintenant dans les plus hautes gloires sans gloire: De force, viuant, d'vne esgale balance, en la bonne comme en la mauuaise Fortune: De tẽperance, ne se laissant non plus vaincre aux voluptez qu'aux douleurs. De vaillance, ayant cent fois ensanglanté l'espee de son ennemy: & la sienne du sang l'vn de l'autre, pour le seruice de la patrie, ou du Prince qu'il sert: & ainsi des autres vertus.

Mais comme il ne suffit pas d'vne hottee de terre, d'vn lict de fascine, & d'vn rang de gazons, pour parfaire vn rempart: Aussi ce n'est point assez d'auoir de chacune de ses Vertus donné

vn ſeul teſmoignage, il faut en toutes les occaſions y en reioindre de nouuelles: & ne faut ſeulement les prendre quand elles ſe preſenteront, mais les rechercher auec la meſme curioſité, que les choſes plus neceſſaires à noſtre vie. Ne te reſſouuiens-tu point de la reſponce que Phocion fit aux Ambaſſadeurs d'Alexandre? Ce grand Roy luy auoit enuoyé, par eux, cent talents. Il leur demanda, pourquoy leur Maiſtre enuoyoit à luy ſeul tels preſents, veu qu'il y auoit tant d'autres Atheniens? Ils luy reſpondirent, que c'eſtoit parce qu'il l'eſtimoit entre eux tous, ſeul homme de bien, & vertueux: *Qu'il me laiſſe donc*, leur reſpondit-il, *& l'eſtre, & le ſembler*. O que ce Phocion cognoiſſoit biẽ, & le merite de cet-

te reputation, & comme il la falloit conſeruer ! Vne houſſine rompra pluſtoſt les reins à vn ſerpent, qu'vn plus gros baſton: Et vn coup de baguette ſur le nez, tuera pluſtoſt vn Teſſon, que vne maſſe qui luy donnera ailleurs ſur le corps : Auſſi les grands coups ne ſont pas ceux qui peuuent abattre ces rempars : les tonneres de la Fortune y perdent bien ſouuent leurs forces : mais le ſoupçon les ruine entierement. Il ne faut s'eſtonner, ſi, ſi peu de choſe a tant de puiſſance contre vne forteresſe, qui couſte tāt à baſtir. Le Lyon, qui eſt ſi fort & courageux, s'eſpouuente de ſorte, oyant le cry du coq, qu'il ſe r'enferme tremblant dās ſa cauerne. On dit que les choſes plus parfaictes ſont plus ſugetes d'e-

ſtre altereees:auſſi les plus parfaictes complexions ſont plus ſugetes à toutes ſortes d'inconueniens.

Ne t'esbays donc qu'vn ſoupçõ puiſſe offençer la reputation: mais à l'imitation des prudens Capitaines, taſchons de remparer, de plus forts artifices, les aduenues les plus foibles de noſtre cãp. Ie vouloy clorre cette lettre, mais i'ay tãt deuant les yeux la memoire de ce grand Prince que nous auõs ſuiuy qu'à la plus part de mes cõceptions, il faut que le reſſouuenir de ſes actions ait lieu. Apres que Vienne luy euſt eſté ſouſtraicte de la ſorte que tu ſçais : il tomba en cette grande maladie, dont il ne releua depuis. Et encor que ſes affaires allaſſent en decadence, à cauſe du grand coup que cet-

te ville luy auoit donné, si ne laissa-il d'estre fort recherché de ses ennemis. Ie vis lors quelques vns de ses seruiteurs, qui le conseilloient d'accommoder ses affaires, puis que le temps le requeroit, & que l'occasion en estoit belle: *Tant s'en faut* (leur respondit-il) *c'est à cette heure qu'il faut que nostre resolution se change, s'il est possible en opiniastreté, pour faire paroistre que non point l'Ambition, mais la Religion nous a mis les armes à la main: & en ma mauuaise Fortune, pour le moins i'ay ce contentement, de pouuoir rendre preuue irreprochable de mon intention: Car s'y tenant fort peu en France: & ayant opinion d'y deuoir tenir encor moins, dans peu de temps, toutesfois, à cause de ma Religion, ie refuse de tres-belles & honorables conditions des ennemis, où est l'ambition dont*

*autres-*

*autres fois on m'a tant accusé?*
Et il est tres veritable, amy Agathon, que par ce moyen ce grãd Prince ne laissa personne en doute, que ce ne fut ce S. desein du seruice de Dieu, qui l'eut armé en ces dernieres guerres: Puisq̃ se voyant delaissé des siens : & ses ennemis tresgrands, & s'accroissans de iour en iour, le requerit toutesfois d'amitié auec de tresbelles offres, il ne les voulut iamais escouter. A son exemple, ô amy, desdeignons tout ce qui peut amoindrir la bonne opinion qu'on peut auoir de nous: & nous ressouuenons de ce qu'il souloit dire si souuent : Que le seruiteur qui auoit reputation d'estre vaillant plusieurs fois, estoit plus honoré que son Maistre.

*Qu'il se faut quelquesfois arrester, apres auoir long temps couru : Qu'il est bon de seruir au public, tant qu'on luy est utile : & quelle doit estre la retraitte que nous auons à faire.*

## EPISTRE XXIII.

OR sus, Agathon, c'est asses couru : Plions les voiles : laissons les rames hors de l'eau tournons la veue au riuage, & entrons desormais dans le port. Nous auõs asses essayé les vents : nous nous sommes assez fiez à la Mer : courons à la terre ferme : & ne nous laissons plus endormir au doux bransle de l'onde. O que ce grãd personnage respondit à propos à Pyrrhus, quand il contoit les victoires desquelles il esperoit

dompter tant de peuples diuers: *Et au partir de là, que ferons nous Pyrrhus? Nous conquerrons*, respondit-il encores, *telles & telles prouinces qui nous restent: & qui desia nous tendent les bras. Et puis*, repliqua-il *quand cela sera fait, que ferons? Ah, mon amy*, dit alors Pyrrhus en l'embrassant, *nous viurons à l'heure en repos! Et qui nous empesche*, adiousta ce Sage, *que dés à cette heure nous n'y viuions?*

Aussi, Agathon, quand nous aurons monté le haut de la Rouë de cette fortune, qu'estce qu'il nous en restera? Sans doute rien autre chose, que plus d'empeschement au repos, dont à cette heure nous pouuons iouyr plus facilemẽt. Ie ne voudrois pas te donner conseil de

faire vne retraitte honteuſe, mais ſi la fortune t'en preſente quelque bonne occaſion , Eh, amy, ie te prie vſes en bien. Que peux-tu eſperer d'auantage d'elle, que Iules Ceſar? & regarde que par les ſiens meſmes il eſt maſſacré : Et quand les deſtins te donroient vn moindre, mais plus aſſeuré bon-heur, quel peut il eſtre pour ſurmonter le repos?

Ne va donc point mendier chez autruy, auec beaucoup de peine, ce que facilemẽt tu peux trouuer chés toy. Ie ne voudroy te conſeiller, que voyant vn grand naufrage, tu ne iettaſſes ton eſquif en l'eau, & ne te ſeruiſſes en toute diligence des rames, & de tout ton ſçauoir, pour eſſayer de ſauuer quelqu'vn. En cela ton repos ſeroit blaſmable:

Mais l'ocasion estant passee, ou si tu cognois ne pouuoir profiter à personne de ton trauail,

*Fuyez chetifs, rompez vos cables du*
*riuage:*
*Car tel qu'est Polypheme, en son antre sauuage*
*Resserant ses brebis, & le laict leur tirant,*
*Cent Cyclopes encor vont par ces monts errant,*
*Et hantant d'ordinaire en ces riuages courbes.*

Fuy, Agathon, ces Cyclopes horribles, ou plustôt ces vices aueugles, qui vont errant le long du riuage des affaires du monde: ce n'est pas, comme ie t'ay desia dit, que ie te deffende, si ta Patrie brusle, que tu n'y portes de l'eau: mais le feu esteinct, ne t'arreste au pillage du bien d'au-

truy comme il aduient d'ordinaire en tels embrasements. Diogenes, plustost que d'estre seul oisif à Athenes, voyant le peuple pour le bien de la Republique tout en trauail, rouloit son tõneau du haut d'vne montagne en bas : & puis, comme vn autre Sysiphe, le remontoit. Ie ne loüe ny ne mesloue telle action : car, sans mentir, il est bien honteux, en vne occasion publique, de demeurer les bras croisez : mais il ne le doit estre moins de trauailler en vne chose inutile. Ie te conseille donc, que si ton Prince, ou ta Patrie te iugent capable de les pouuoir seruir, que tu trauailles pour eux : Et si encores ta Patrie ne le iuge point : & que tu cognoisses que sans y estre appellé tu le puisses, ce seroit trahir l'occasion, pour laquelle tu es né, si

tu y espargnois ta peine, ou si tu attendois d'y estre semond. Autrement de voler aux affaires du monde, au premier vent qui court, sans s'y cognoistre ny vtile ny desiré, c'est imiter les mouches, qui accourent au premier bruit, du bassin, que quelque enfant peut estre sans y penser aura frappé.

Vy en repos & iouy du fruict que le Ciel fait naistre en ton propre terroir, sans te vouloir picquer aux hayes & aux buissons, pour entrer & voler le châp d'autruy.

Toutes ces faueurs que tu vois au monde, sont de l'heritage de la fortune : & tout ce repos que la vertu te donne, c'est de ton propre bien : Iouis donc du tien, & te contente sans vouloir desrober ny vsurper ce-

luy de la Fortune. Que s'il aduient qu'elle t'en donne, tu t'en peux seruir & toutesfois comme d'vne chose suspecte.

Mais, me diras tu, i'ay vn si grand apetit des biens de cette Fortune: & vn si grād degoustemēt des miēs propres, que ie ne puis iuger puis q̄ la nature no⁹ pousse, & monstre tousiours nostre mieux, qu'ils ne soyēt beaucoup meilleurs. La difficulté de l'vn, Agathon, t'en fait naistre le desir: & la facilité de l'autre le desdeing. Nostre ame ressemble en cela à l'arc: car plus la corde le plie, & l'efforce: plus aussi iette-il sa flesche loing. De mesme plus la difficulté empesche l'execution de nos pensees: & plus elle iette ses desirs forts & violents: Mais veux tu oster la force à cette flesche; delasche la cor-

de: aussi veux-tu oster l'ardeur de ce desir, rend tes desirs faciles: c'est à dire, ne desire point plus que tu ne peux. Si tu auois gousté à bon escient ces faueurs de cette fortune, tu ne les trouuerois point plus delicieuses que celles que tu iouys de la Vertu: Mais sçais tu d'où vient que tu en as plus de volonté, c'est parce que tu ne les as encor point goustees. Aussi qui les mesprise d'auantage que celuy qui en a eu en abondance? En toy l'apparence est cause de cette erreur, & aux autres la preuue est cause de cette prudence.

Qui a esté plus accompagné de bon heur, & qui pour vn tẽps a plus ressenti de ses douceurs, que ce grand Prince que nous

auons ſuiuy ? Ie croy que de toutes ces choſes qui peuuent auoir ce tiltre, vne fois ou autre il en a eſté poſſeſſeur: Toutesfois, quand on luy dit, que le ſainct Pere receuoit ſon ennemy au giron de l'Egliſe:

*Tant mieux*, dit-il, *lors nous viurons en vn repos honorable*. Tu vois comme il auoit deſir de ſe rendre au port, apres auoir tant voyagé: Et comme il iugeoit, que pour le repos, les maniemẽs honnorables meſmes eſtoient à deſdeigner.

Or ſi tu croyois q̃ la retraitte, que ie te ſonne, fut pour te clorre dans les montagnes affreuſes, ou pour te ſeparer, comme vn Timon, entierement de la compagnie des hommes: tu te tromperois beaucoup: Ie veux que tu te retires ſeulement de la

Mer ſur le riuage: à fin qu'eſtant là, tu puiſſes iouyr d'vn eſtat aſſeuré: & cõſiderer le danger que tu auras euité, par le naufrage des autres: & s'il eſt neceſſaire, pour aduertir encores ceux qui tenteront le voyage, de quels dangers ils ont à ſe garder: & d'autant qu'il y a pluſieurs Fares qui ſont faux, que la fortune allume, ſeulemẽt pour nous faire perir, leur donner les marques de celuy auquel ils doiuent dreſſer leur routte.

Par ainſi tu ne viuras point miſerable: car tu ſeras en vn extreme repos, ny inutile, ſecourant ceux qui ſerõt capables de tes inſtructions. Et en quoy pouuons nous mieux reſſembler aux Dieux? Puis que, comme dit Platon, ils iouiſſent d'vne eternelle paix: & conduiſent

les affaires du monde. Ie ſçay que tu me mettras deuant les yeux, puisque c'eſt vn bien ſi ſouuerain, pourquoy ie ne me l'eſlis? S'il m'eſtoit permis, Agathon, auec quel contentement le feroy-ie! Ie ſuis trop engagé au combat, il faut que nous ſçachions à qui le champ de bataille demeurera: Et ſi i'ay la victoire, tu cognoiſtras que ie ne te donne conſeil, que ie ne vueille prendre pour moy. Mais à cette heure elle ſeroit eſtimee fuite & non pas retraitte. Et à Dieu.



# LE DEUXIESME LIVRE DES EPISTRES MORALES.

*Qu'il ne faut point perdre le temps pour brief qu'il soit, & que c'est qui rend l'homme vray homme.*

## EPISTRE PREMIERE.



R sus, Agathon, puis que le ciel nous donne quelque loisir, ne le laissons point escouler inutilement: Car encores qu'il semble bien, brief si ne faut il pas que nous imitions ces

imprudens qui voyants leurs heritages à leur gré trop petits les laissent, desdaigneusement en friche. Ceux qui recoyuent les dons que le ciel leur fait ainsi qu'ils meritent, arrachent presque d'autres dons plus grands des mains du mesme donneur.

Iamais les choses mesmes plus parfaictes n'apportent auec leur naissance leur perfection, & semble qu'aux mortelles le temps soit le vray artisan qui les perfectionne. Qui iugeroit, voyant vn hõme au berceau, qu'il peut estre quelque fois capable de sauter, de courre, ou de luiter?

Les petits commencemens ne laissent d'estre l'origine de grandes choses. Vne gerbe de blé qui fut iettée dans le Tybre s'arresta par hazard à quelques

bois plantés dans le fleuue, & depuis y en retint tant d'autres que le courant de l'eau, (auec le sable, & le limon qu'il portoit), lia de telle sorte ensemble qu'en fin il s'y fit vne belle Isle dont mesme Rome s'honore.

Plusieurs petites pieces iointes font vne grande toille. Plusieurs goutes d'eau vne fontaine, plusieurs fontaines vne riuiere, & plusieurs riuieres vne mer.

Aussi de plusieurs moments, separez si nous les vnissons par vn bon mesnage nous en ferons des iours, de ces iours des mois, & des mois des annees.

Crantor auoit coustume de dire que le commencement de l'ingratitude estoit de ne recognoistre pas la grace & que de desdaigner les petits bien-

faicts en estoit l'accomplissement. Prenons garde, Agathó, que le ciel ne nous face mesme reproche. Car chaque moment de loisir est vn loisir: Et qui le desdaigne pour estre trop petit, tant s'en faut qu'il en merite vn plus grand qu'il n'est pas mesme digne de celuy qu'il a.

Si te diray ie bien toutesfois que si nous voulons estre aussi bons mesnagers du temps que les laboureurs mesmes plus grossiers montrent de l'estre, nous ne trouuerons pas ces momens si cours que nous les figurons. Mais ce qui les abrege c'est que quand ils viennent à nous, nous consultons alors au lieu de nous en seruir: & tant s'en faut nous deuons l'auoir preueu auant qu'il vienne pour aussi tost venu le mettre en œuure.

Que si ces laboureurs faisoiẽt la mesme faute que nous, & si alors qu'il faut vandanger, ils commençoient de couper les vignes, ou quand il faut moissonner de semer leur blé, toute la saison ne s'escouleroit-elle vainement?

L'office de l'œil c'est de voir ce qui est deuant le corps, l'office de la prudence c'est de deuancer par sa preuoyance tous euenements. Car ce point qui est au temps, auant, & apres lequel nulle chose ne peut estre bien faite ne se peut plus r'appeller quand vne fois il nous a outrepassé. Et c'est ce que proprement nous nommons l'occasion qui pour cette cause fut peinte chauue par les sages anciens.

En fin chaque saison a sa particularité. Et par ainsi quand le

loiſir nous permet de tenir la plume à la main, n'attendons pas qu'il ne retentiſſe de tous coſtez que trompettes & tãbours. Ce qui en ce temps repoſé eſt vertu ſeroit alors eſtimé vice.

Et quoy que ces loiſirs ſoyent des ſommeils interrompus qui laiſſent à peine vne paupiere baiſer l'autre, ſi ne faut-il pas ſe reſoudre à ne point dormir du tout parce qu'ils ne ſont pas entiers. Pour le moins encores que bien cours gardons qu'ils ne ſoyent oyſifs. Car s'ils eſtoyent tels ils ne ſeroyent encor que trop longs, puis qu'il ny a rien ſi tardif & honteux que l'oiſiueté. Au contraire changeons les par noſtre prudence en honneſtes loiſirs, & rattachans enſemble ces momens eſpars, en faiſons vn temps qui ſoit capa-

ble de nous faire paroistre hommes.

L'homme, si mesme nous en voulons croire celuy qui met Dieu en vn si profond repos qu'il ne veut point qu'il conduise les affaires du mōde, n'est pas ce corps composé de bras, & de iambes: car, autrement vn singe pourroit estre nōmé homme, & celuy à qui viendroit à defaillir vn de ses membres apres l'auoir esté ne le seroit plus. Mais le vray homme c'est l'ame raisonnable en ce corps. L'ame qui ne suit la raison ne peut pas auoir ce tiltre. Doncques celuy qui sort hors des termes de cette raison deuient quelque autre chose que homme. Et puis qu'il laisse la partie qui le fait ressembler aux Anges, il faut par force qu'il se laisse tomber en

celles des brutes, lesquelles aussi communement nous ne nommons point autrement qu'animaux irraisonnables.

Ie sçay que Agathon a l'esprit trop genereux pour s'abaisser à ce qui est dessous soy, mais encores que ie n'en doute point si est-ce que la preuue ne laisse de nous estre agreable qui nous asseure de ce que nous desirons, qui soit ainsi. Encore que d'ailleurs nous l'ayons sçeu. C'est pourquoy ie ne laisse de te demãder des tesmoignages de ce q̃ tu es: car ces tesmoignages ne peuuent estre autres que des actions vertueuses, puis que c'est par elles que nous descouurons quels nous sommes. Tout ainsi que par les caracteres nous faisons part de nos conceptions à ceux qui sont esloignez de nous: car l'escriture, l'action, & la pa-

role ſont les trois interpretes de noſtre ame.

Mais d'autant que la vertu morale ne conſiſte pas, ny en l'intelligence, ny en l'inſtructiõ mais en l'action, laiſſons, Agathon mon amy, & la parole & l'eſcriture qui inſtruiſent,& qui deſcouurent noſtre ſçauoir. Car l'vn ny l'autre ne nous font pas eſtre plus gens de bien, & embraſſons les actions vertueuſes, puis que par elles, non ſeulement nous nous rendons meilleurs, mais encor à vn meſme coup nous nous acquerons les deux autres vtilitez que la parole, & l'eſcriture nous peuuent donner. Car par l'exemple, nous inſtruiſons, & eliſant pour nos actions les vertus, nous donnons auſſi cognoiſſance de noſtre ſçauoir. Puis que ſi nul ne peut ay-

mer, ſans cognoiſtre la choſe aymee, ſans doute celuy qui monſtrera d'aymer la vertu, ſera paroiſtre auſſi qu'il la cognoit.

Que ſi, comme dit Platon, l'vne des plus grandes recompenſes du vertueux, eſt que ſa vertu ſoit recogneue, comment nous pouuons nous faire mieux recognoiſtre aux eſprits qui ſont hors de nous, ie veux dire hors des retraittes particulieres de noſtre ame, que par les effets.

Ie ne croy point qu'il yait perſonne qui mette en doute que l'on ne recognoiſſe beaucoup mieux la bonté de l'arbre par le fruict, que par la fleur, ou par la fueille. Et pourquoy auſſi nos actions qui ſont les vrais fruicts de noſtre ame ne rendront elles plus de cognoiſſance de ce que nous ſommes, que non point

vne parole empoulee des vanitez du bien dire, ny vne arrogante escriture fardee par les artifices d'vn orateur.

Celuy, a mon aduis, eut mieux rencontré, qui dit à vn ieune homme : Parle si tu veux que ie te cognoisse, s'il luy eut dist, tay toy, & fay, car il ne suffit pas d'auoir les semẽces de la vertu, il faut, qui en veut auoir le fruit, la semer, & la cultiuer d'ordinaire.

Or Agathon, escoute pour la conclusion de ma lettre, ce que commande Focilides, & si tu le mets bien en ta memoire tu auras apris en peu de mots ce que ie t'ay dit en plusieurs.

*Nul tẽps est brief a qui en sçait vser,*
*Nul assez long lors que l'on en abuse,*
*Tout est trop peu, dont l'on veut abuser,*
*Et peu assez lors que bien on en vse.*

Si tu remaches quelquesfois ces paroles en ton ame ie m'asseure que tu n'y trouueras pas peu de goust, ny peu de nourriture. Et à Dieu.

---

*Qu'il ne faut point souhaiter que nos amis ne soient point trauersez de la fortune, & que les peines sont les semences de la gloire.*

## EPISTRE II.

ENcores que ta lettre soit remplie, de toute la bonne volonté qu'vn amy peut faire paroistre à vn autre, si est-ce que sa fin me contraint de me douloir de toy en quelque sorte. Car pirer Dieu comme tu fais que la fortune ne me trauaille plus, qu'est-

qu'eſt-ce autre choſe q̃ d'auoir mauuaiſe opiniõ de ma cõſtãce? Ce n'eſt pas ainſi, ô Agathon, qu'il faut prier pour ſes amis: mais, pluſtoſt de ceſte ſorte. O Dieu, donne leur la grace qu'ils ſe puiſſent touſiours faire paroiſtre tels qu'ils ſont. Car ce n'eſt moins les offencer de leur deſirer qu'ils ne reſſentent point la fortune ennemie, que de faire mauuais iugement du courage d'vn homme d'honneur.

Celuy qui craint de s'attacquer à quelque grand ſoldat, dõne cognoiſſance de ſa foibleſſe cachée. Et que peut-on croire de celuy pour qui ſon amy craint le rencontre de la fortune? le guerrier s'offenſeroit auec beaucoup de raiſons pour qui l'on ſouhaiteroit qu'aux cõbats il ne ſe rencõtraſt iamais contre

vn homme, de courage. Car outre que c'eſt mettre en doubte ſa valeur encores eſt-ce luy deſrober ou vne fin honnorable, ou vn tres grand commencement de gloire.

Ceſſe donc, amy, de prier que la fortune ne rattaque plus ma cōſtance. Que ſi tu veux m'obliger, ſouhaite pluſtoſt que ie puiſſe touſiours me faire paroiſtre tel que ie ſuis.

Quel de tous ſes anciens de qui le nom a veſcu iuſques à nous, n'a acquis cette immortalité par les contrarietez de la fortune? Ceſar doit ſa gloire aux armes de Pompee. Octaue à la ſeparation d'Anthoine. Philippe à l'eloquence, & aux armes de la Grece. Meſmes ce grand Alexandre, duquel il ſembla que la fortune fut amoureuſe, n'euſt pas eu tant de gloire ſans la puiſ-

ſance de Darius, & ſans les incõ-
moditez , & difficultez de ſes
voyages. Et Rome, q̃ l'on peut di
re auoir tenu la fortune meſme
ſous ſon empire, ſi pour le moins
en ce temps là la fortune habi-
toit en la terre cogneue, de qui a
elle ſes plus beaux trophées que
de l'Eſpée de Hannibal, de Pir-
rhus, des Gaulois, & de tãt d'au-
tres qu'elle a veu ſi ſouuent fu-
mer de ſon ſang? Tout ainſi que
le cailloux outragé eſclaire tout
de feu qui autremẽt demeure &
froid, & ſans lumiere: de meſmes
l'homme fait alors eſtinceller
ſes perfections quand la fortune
l'outrage plus cruellement.

*Il fut fort agité & en terre, & en*
*mer*
*Par la force des dieux ---.*

Dit ce grand Poëte quãd il veut
loüer sõ Enée. Celuy qui craint

de s'esprouuer tel qu'il se dit estre voudroit bien, mais n'a pas encor la perfection de laquelle il se vante. Le vaillant Capitaine desire tousiours par des grãds rencontres de signaler sa valeur. Et celuy qui en fuit sans raison les occasions ne doit desia plus estre estimé tel, & ainsi demeure vaincu sans combatre. Euiter les tesmoignages de soy-mesme, c'est euiter sa gloire : car nul n'est honnoré que pour sa vertu le respect qu'on rend aux autres est ou tiranique, ou flateux. La vertu ne se peut voir que par les actions, les actions honnorables & vertueuses sont produites pl9 en necessité qu'en l'habõdance du bon heur. Car c'est bien plus de valeur de se maintenir à soy-mesme estant attaqué de plusieurs, que quand on n'a point

d'ennemy. Et aussi d'auoir vn iugement bien sain entre toutes les maladies de la fortune qu'en la santé, & au repos du bon heur.

Ne croiras tu pas celuy auoir meilleure veue qui verra aussi loing en vn temps couuert, & plein de tenebres, qu'vn autre en vn iour clair, & sans nuage? Et pourquoy ne croirõs nous la vertu de celuy plus parfaite qui paroistra autãt aux tenebres de ces aduersitez qu'vn autre en la clarté de sa fortune heureuse? O que la gloire est petite qui procede, d'vne action aysée.

Le champ de l'honneur est bien different des autres, d'autant que ceux-là se sement du grain qui apres estre germé fleurit & fructifie, mais cestuy-cy se seme d'espines lesquelles estans

cruës ne fleur issent que du sang que leurs pointes nous desrobēt par leurs blessures. Et comme bien souuent l'abondance des fleurs donne congnoissance de celles du fruict, de mesmes plus ces espines sont fleuries de nostre sang, plus aussi nous promettent elles d'hōneur & de gloire. C'est pourquoy il me semble que la Nysida de ceruantes dit fort à propos dans sa Galathée.

*Mil penas cuesta vna gloria*
*Vn contento mil enoios*
*Saben lo bien estos oios*
*Y mi cansada memoria.*

Car tout ainsi qu'en la nature vn corps naistre ne peut qu'vn autre corps ne meure, de mesme vne gloire ne peut naistre, qu'auec la mort d'vne chose hōteuse, parce que l'homme ne peut acquerir de l'honneur qu'en

faisant vne action, que si à telle occasion il n'eust faicte, il eust mãqué à son deuoir. Et par ainsi l'homme de bien achete sa gloire auec le mesme argent dont il paye le tribut d'homme de bien.

Marsilius Ficinus finira cette lettre : la congnoissance, dit-il, des choses les rend estimées, ou mesprisees. Ne pouuõs nous dõc pas dire à celuy à qui la fortune donne occasion de se faire cognoistre tel qu'il est:

*Qui que tu sois ie crois que mal*
*voulu des dieux*
*Tu ne vis point, ça bas.*

Car puis qu'il ny a rien entre les choses mortelles qui soit digne de l'homme vertueux que l'hõneur celuy à qui le ciel donne plus d'occasion d'en acquerir ne doit il pas estre plus aymé de luy que tout autre? & à Dieu.

*Quelle difference il y a de la vie publique à la vie priuée.*

EPISTRE III.

ME veux-tu croire, Agathon, laisse auant que d'estre laissé d'elles les faueurs de la court, quãd tu ty seras vieilly, qui peux-tu gaigner ou profiter dauantage qu'auec la perte de tes iours auoir la cognoissance du changement vniuersel, & n'es-tu point encor assez instruit que les iours & les mois s'en vont,

*Et que l'oubly seul en demeure,*

Encore seroit-ce bien peu si les iours & les mois seulement estoient deuorez du temps, mais face le ciel qu'il y ait quelque chose ça bas qui ne soit suiette

à ſon inhumaine tyrannie, de laquelle toutesfois, quoy qu'inhumaine, nous ne deuons nous plaindre, puis que luy meſmes ſe ſoubmet à la meſme loy qu'il nous impoſe. De tous ſes ſiecles paſſez que la Gaule a veu eſcouler, qu'eſt-ce que l'oubly n'a couuert ſinon ceſte petite partie des dix annees des conqueſtes de Ceſar? & depuis qu'elle eſt France que ſont deuenus tant d'aages deſquels nous pouuõs bien nous figurer quelque choſe, mais non point aſſeurer auec verité, ſinon de ce dernier ſiecle dont la memoire, pour eſtre ieune, eſt encore ſi babillarde que l'oubli ne la peu ſi toſt ſoumettre, ſous les loix du ſilence. Mais il ne faut pas douter qu'elle ne ſoit ſuiette à cette ordonnance qui oblige toute choſe de re-

uenir à ſon principe.

Sy tu veux conſiderer le cours eternel des riuieres, ne naiſſent elles de la mer, puis ſe purifiant par les veines de la terre auſſitoſt qu'elles commencent leur cours ne s'en võt elles d'vn viſte pas ſe reietter dans le ſein de la mer? Les femẽces auſſi toſt quelles ont donné leur fruict, ne ſe conſomment elles en la meſme terre qui les a produites? Les animaux par la fin de leur vie r'entrent au meſme repos dont les ſortit, le commencemẽt de leur naiſſance. Et ce corps meſmes que nous tenõs de la terre nous le rendons à la terre du tõbeau. Noſtre vie qui fut priſe dans le ſein du Temps retourne dans le meſme temps par noſtre mort. Et comme tout le Temps en ſoy n'a point de ſeparation, car vn

inſtant ne peut finir qu'vn autre ne commence, auſſi noſtre vie qui n'eſt pas meſme vn point à tout le temps, ne peut y mettre ſeparation telle qu'en fin il ne ſe l'vniſſe entierement, & ne l'angloutiſſe en ſoy.

Aquoy eſt-ce donc amy, que nous nous trauaillõs, puis qu'en fin toute choſe doit eſtre couuerte de l'oubly, nous qui ne ſommes qu'vne moindre parcelle de ce tout, croyrons nous auoir plus de priuilege que ce tout enſemble? Ces grãdes monarchies de Babilõne, de la Grece, & de Rome q̃ ſont elles deuenues, & que nous en reſte-il en apparẽce ſinõ des ruynes & des ruynes telles q̃ ſi ce n'eſtoit que touſiours on idolatre l'ãtiquité, à peine pourroit-on croire que ſi peu de choſe fuſt reſtee pour

teſmoignage d'vne ſi grande.

Or dy moy, Agathon, ie te ſuplie, durant tant de monarques qui on regné en Perſe, tant de Rois qui ont veſcu en Grece, tant d'Empereurs, & de Ceſars qui ont dominé en Rome, crois tu qu'il n'y ait point eu de courtiſan dont la vaine ambition ne ſe ſoit au moins autant promis & de gloire, & de faueur que la tienne? Et ſi cela eſt, que ne conſideres tu que ſans doute tu entreras dans la confuſion du meſme oubly où il eſt à cette heure. Et alors que te profiteront toutes ces veilles toutes ces incommoditez, tous ces chagrins, & toutes ces cõtraintes de la cour, puis que non ſeulemẽt tu perds ton aage auec peine: mais le tẽps auſſi que tu employes pour t'eterniſer.

Car ie m'asseure que tu as trop de courage pour dire que tu sois courtisan qu'auec intention d'acquerir de la gloire, & en laisser plustost beaucoup à tes heritiers que non point de grandes possessions. Mais si toutes ces choses là doiuent finir, & si ton dessein, est de perpetuer ton nom, que n'achete-tu cette immortalité en te rachetant de la vanité de la cour.

Tu me diras, peut estre, puis que toute chose doit reuenir à son commencement, que ta liberté te sera autant inutile que la prison où tu es. Escoute Agathon, quelle difference il y a.

Ce grand Dieu qui a creé de rien tout ce que nous voyons, apres que l'vniuers fut parache-ué, crea l'homme capable de cognoistre, & de iouïr de cet œu-

ure si parfaite. Or cest homme il le cõposa du corps & de l'ame. Le corps il le fit de cette terre que desia auparauant il auoit creé de rien, & l'esprit il l'inspira de sa diuinité, & le fit à sa semblance. Par ainsi, puis que tout retourne à son commancement, le corps qui est formé de terre, & cette terre de rien, se doit luy mesme, & tout ce qu'il produit, premierement à la terre, & puis en fin à ce Rien. Mais l'esprit qui est vne estincelle de la diuinité, au lieu de reuenir à rien, doit en fin se reioindre à cette diuinité, & ses actions n'estant point suiettes de leur naissance à ce rien doiuent toutes se paracheuer, & conclure en fin en ce grand Dieu, d'où elles procedent.

Vois-tu comme ces anciens

desireux de ce perpetuer à la posterité, ignorant ce qui le pouuoit faire ont longuement, & vainement trauaillez. Ces grandes obelisques, ces superbes Pyramides, ces admirables Mausolees, & bref tout ce qu'ils ont nommez les merueilles du monde, ne sont plus sinon en vne legere memoire que les escrits nous ont laissee, mais en effect il n'en reste que la poudre que le vent a peut estre emporté en autant de lieux que la vanité de leur nom s'est estendue. Ce qui est fait par le tēps ne se peut perpetuer outre le tēps. Et c'est pourquoy ces grands bastimens, ces superbes Empires, ces faueurs de la fortune, ces ambitions de dominer, ces voluptez honteuses, & bref toutes ces actions qui du corps

reuiennent au corps, comme luy doiuent en fin s'enclore dans la terre, & dans le temps qui se l'vnira tout ainsi que ce grand Ocean vne goutte d'eau.

Au contraire nostre ame, encore qu'elle fasse toutes ses actions auec le temps, si est-ce qu'estant produite, ou pour mieux dire, estant vne estincelle de la diuinité, elle a en Dieu commẽcé ses actions auant le temps. Et d'autant que les actions de l'ame ne peuuent entre elles se finir que par le commencement d'vne autre, nous pouuons dire qu'elle n'a iamais mis nulle separation à son action, tout ainsi que le temps quoy qu'il soit diuisé en momens, n'a point eu d'interualles depuis qu'il a commencé d'estre temps. Si biẽ que toutes les actions de l'ame ne

ſont qu'vne ſeule qui a commencé en Dieu auant le temps, & doit par raiſon continuer apres le temps. De là vient que noſtre corps ſe laſſe au trauail, & que nous ſommes contraints de luy donner du repos, & qu'au contraire noſtre eſprit agit touſiours ſoit que nous dormions ou que nous veillons.

Hier nous alaſmes à Ripaille, qu'autrefois on nommoit Ripa-alta, parce comme ie crois que c'eſt vn riuage vn peu pl⁹ releué que les autres qui ſont autour de ce grand lac de Leman. Là Agathon, nous viſmes certes vne belle memoire de ce grand Amé de Sauoye. Et quoy que grande, beaucoup moindre toutesfois, que ſa vertu. Car ayant veſcu heureux autant que Prince de ſon aage, il voulut laiſſer

cet heur qui eſtant du monde deuoit en fin ſe finir auec le mõde & deſpouillant toutes ces vanitez mortelles ſe reueſtit de ce qui ne le deuoit abandonner. Et ainſi ayant quicté les grandeurs de la terre, la puiſſance des hommes, & l'ambition du monde, il ſe retira en ce lieu qu'il fit baſtir, accompagné de ſept de ſes principaux, ſeruiteurs, auec leſquels, comme frere il veſquit le reſte de ſes iours achetant prudemment auec la petiteſſe de la terre, la grandeur du ciel, auec la foibleſſe des hommes la puiſſance de Dieu, & auec la vanité du monde la vraye gloire des bien-heureux.

Pluſieurs autres grands Princes, & Empereurs, ayant recogneu ce que ie te dy de l'imperfection des contentemens qui ſont aux choſes mortelles s'en

ſont volontairement diſtraicts pour ſe donner du tout à ce qu'ils iugeoient les pouuoir contanter, qui eſtoit à vn repos d'eſprit auec la douceur duquel ils ſeruoient à Dieu. Ie t'en allegueroís pluſieurs, & des plus grands, cõme l'Empereur Charles le quint, auant luy Charles le grand, & vne infinité d'autres, mais ceux-là eſtans eſclairez de la vraye lumiere de la foy, ne sõt point ſi remarquables que ceux a qui la cognoiſſance ſeulement naturelle a fait faire le meſme effet. Alhacen Arabe hiſtorien de ce grand Tamerlanes eſcrit que Og frere de l'Empereur des Tartares prince de Sachetay, & pere de Tamerlanes, auſſi toſt qu'il vit sõ fils en l'aage de 15. ans, luy remettãt sõ Roiaume, & tout le gouuernemẽt du Sachetay ſe retira en vne vie priuee pour ſeruir

Dieu, & acheuer le reste de ses iours en tranquilité.

Et ce grand Tamerlanes mesmes, ayant vescu le plus grand, & le plus heureux Prince qui fut iamais n'a rien desiré auec tant d'affection que de parachever paisiblement au seruice de Dieu le reste de ses iours Il faudroit rougir de honte d'apprendre de ceux qui sont dans les tenebres, nous qui sommes esclairez de la lumiere de Dieu. Et toutesfois entre tant d'obscuritez ces infidelles ont bien veu ceste verité que plusieurs de no° ne pouuons voir.

Epicure, cette fois clorra ma lettre: les biens, dit-il, qui sont meslez auecques des plusgrands maux ne se doiuent pas appeller biens, d'autant que la moindre cedde à la plus grande partie. Iu-

ge par là Agathon quels doiuent estre ceux de la court, & fais en vne iuste separation, & tu verras quelle partie sera la plus grande, & puis te conseilles toy-mesmes en amy, & non point en ennemy.

---

*Que l'amour naist de surabondance de vertu. Que tout desir en soy est loüable. Quels sont les degrez de beauté en l'uniuers. & que c'est que l'home doit aymer.*

## EPISTRE IIII.

TV me demande quelle opiniõ i'ay de ces ames qui se laissent si fort transporter à vne amour effrenee. Celle là mesme Agathon que les escuyers ont

des ieunes cheuaux, qui font des ſauts plus hauts, & plus deſeſperez & qui ſont plus difficiles à dompter. Que ſi nous nous enquerons de ~~Eleuir~~ *Griſon que c'eſt qu'il attend de bon des cheuaux qui à leur commencemẽt ſont tels, ie m'aſſeure qu'il nous reſpondra qu'ils ſeront d'autant meilleurs qu'ils auront plus dõné de peine à eſtre vaincus. Et en verité plus la fleche fait grãd coup, pl° auſſi doit on iuger l'arc d'où elle eſt partie, deuoir eſtre fort. De meſme nous dirons auec beaucoup d'apparence de raiſon que plus cette ame iette ſes premieres paſſions violentes, plus auſſi donne elle cognoiſſance de la force, & de la viuacité qui eſt en elle. Qui toutesfois ne pourroit fuir d'eſtre taxee de ſurabondance ſi l'a-

deric

mour souffroit qu'il y eut quelque mediocrité en soy: Car si l'amour est vice, c'est vn vice qui naist de trop de vertu, chose peut estre difficile à croire, si la raison ne nous l'aprenoit ainsi. Et afin q̃ tu ne pẽse que ie veuille flatter ou ta playe, ou la mienne, lis ie te prie, attentiuement ce que ie t'en vay escrire.

L'amour c'est vn desir de beauté, la beauté & la bonté se confondent ensemble: Car rien ne peut estre beau qui ne soit bon, ny bon qui ne soit beau, ainsi que Platon nous enseigne dás le Sympose. Or la bonté c'est Dieu: car Dieu est seul bon, lequel ne se pouuant diuiser il s'ensuit que desirer la beauté, c'est desirer la bonté, & desirer la bonté c'est desirer Dieu.

Cette consideration a meu ce diuin Philosophe de dire que le desir estant des choses qui sont hors de nous, & lesquelles toutesfois la cognoissançe, qui est en nous, nous represente estre bonnes, il n'y en eut iamais qui en soy-mesme ne fut bon. Voire mesme ceux des plus detestables tyrans, & des plus voluptueuses ames. Car toute chose estant plus obligée, par la loy naturelle à sa conseruation propre & à son bien qu'à celuy de tout autre, sans doute le desir est loüable qui nous veut faire auoir ce que sa cognoissance luy dit estre bon, ou pour son estre, ou pour son bien estre. Car le desir est tousiours du bien ou de ce qui est estimé bien, ny ayant nul homme raisonnable qui puisse desirer pour soy ce qu'il cognois-

tra eſtre mauuais. Que s'il eſt louable, en quel ſuiect qu'il ſoit à plus forte raiſon le ſera-il quād il procede des choſes qui le ſont deſia d'elles meſmes, & qui le peut eſtre dauantage que la beauté que nous auons dit eſtre Dieu?

La beauté aux Anges c'eſt les Idées, aux ames, les raiſons, en la Nature les ſemences, & aux corps les formes. Et comme les Idées ont leur beauté de Dieu plus ou moins parfaictement, ſelon le degré de leur perfection auſſi nos ames, & nos corps l'ont ſelon la leur plus, ou moins ainſi qu'ils en ſont plus ou moins capables. Mais telle qu'elle puiſſe eſtre, elle eſt touſiours vn rayon qui s'eſlāce du viſage diuin auſſi bien en noſtre eſſence qu'en celle des Anges. Par ainſi qui ayme

la beauté en nous, y ayme aussi bien Dieu que s'il aymoit ces tres-pures intelligences. Car si nostre beauté est vne partie de celle de Dieu, sans doute, (Dieu ne pouuant estre diuisé, estant vne vnité tres pure, & tres simple) il s'ensuit que où il est en partie, il est entieremẽt. Et ainsi nous aymãt, nous l'aymons sans y penser : tout ainsi que nostre œil ne peut voir les couleurs sãs voir en mesme temps la clarté.

Veus-tu, Agathon, que ie Cabalise, auec toy? Escoute ce que les Cabalistes en disent : Dieu, dient ils, qui est la souueraine perfection de toute chose, est sur le haut d'vne mõtaigne toute faite de miroirs, dans ces miroirs selõ qu'ils sont plus ou moins parfaits, on y void sa figure plus ou moins parfaictement, au bas de cette montaigne il y passe vne

riuiere dãs laquelle la figure qui est dans les miroirs voisins, se represente mais tant troublée du cours de l'õde, & des autres empeschemens qu'il ne si en void que des legers lineamẽs. A l'autre bord de cette eau il y a vne coline faicte aussi de miroirs, mais, moins clairs beaucoup q̃ les premiers, desquels les vns qui sont les plus prez du bord ne representẽt que la figure troublée qui est dans l'eau, non seulemẽt par la reflectiõ de l'eau, mais aussi par celle qu'ils ont des miroirs mesmes qui sont à l'autre bord.

Cette montagne, c'est le monde intelligible sur lequel Dieu est qui se represente dãs ces miroirs qui sont les Anges, lesquels par la veue qu'ils ont de Dieu reçoiuẽt les Idées de toutes choses. & ainsi s'ẽbellissent. Cette riuiere, c'est

le monde materiel, où la nature, par changemẽs ordinaires cõtinue, comme vne source perpetuelle, le cours de la production des choses.

Or la matiere ne reçoit pas ses formes directement de Dieu mais par vne cause seconde, qui est la reflection de ce miroir en l'eau, où cette beauté de Dieu se represente troublee, & changeante, d'autant que la matiere par ses changemens va, diuersifiant ses formes. La coline qui est de l'autre costé, c'est le monde animé, c'est à dire nos ames qui reçoiuent la beauté de Dieu, tant par la cognoissance qu'elles ont de ce monde materiel, que par la reflection des Idées, d'où elles forment les raisons par la suitte des discours. Ou les ames qui sont plus voisines du corps, c'est à dire plus adonnées aux

choses corporelles, ne retirent leur cognoissance que de ce qui est des corps: mais celles qui sont plus releuees forment aussi leurs raisons par la cognoissance des Anges, qui leur sont au dessus, ainsi que nous auons dit de ces miroirs.

Vois-tu bien, Agathon comme les Cabalistes nous ont voulu apprendre que la beauté de nos corps, aussi biẽ que celle de nos ames, & des Anges, procede de la beauté de Dieu? Ie te diray bien toutesfois que d'autãt que celuy est blasmable qui pouuãt faire deux loüables actions se cõtente de la moindre, (car c'est tesmoignage, ou de peu de courage, ou de peu de prudence) que celuy aussi qui s'arreste entierement aux beautez du corps, sans s'esleuer à celles de l'ame ne peut

eſtre excuſé de l'vn de ces deux deffaux.

Lors que Platon a dit que pour rendre vn homme entierement parfait il falloit ſeulement qu'il aimaſt, il ẽtẽdoit, sãs doute, qu'il deuſt aymer ces deux beautez de l'ame, & du corps: Car, dit il, l'amant n'a nul deſir plus grand que d'eſtre aymé de ce qu'il ayme. Pour eſtre aymé, il faut auoir les choſes aymables.

Ce qui eſt ſeul aymable c'eſt la vertu. Donc pour eſtre aymé le vray amant ſe rẽdra vertueux. Il eſt tout certain que le corps peut bien eſtre aymé, mais non pas aymer. Doncques, ſy l'amãt veut eſtre aymé de ce qu'il ayme comme dit Platon il faut par neceſſité que ce ſoit les beautez de l'ame.

Et parce que de la vertu il ſort quelque fois des legieres actions

qui d'elles mesmes ne sont pas parfaictes vertus, & qui toutesfois sont tres necessaires à la vie des hommes, voire presque les plus necessaires, tout ainsi que du fer ardant on voit sortir plusieurs etincelles qui ne sont pas vrais feux. Tu nous as ouy dire plusieurs fois, que pour estre honneste homme il faut estre amoureux. Et en voicy la raison: tout ce qui est aymé n'est pas aymable, comme aussi tout ce qui est aymable n'est pas aymé. Et cela procede de la corruptiõ du iugemẽt. Il est bien vray que tout ce qui est aymé est iugé aymable. Et de là vient que les pures vertus sont quelques fois fuyes parce qu'elles sont reuestues de trop de seuerité, & qu'elles n'õt point ce visage flatteur dont les vices s'insinuent

ayſemẽt dans les ames. Enquoy certes il y en a pluſieurs qui faillent. Car puis que nous auons à viure entre les hommes, il eſt neceſſaire, comme dit Ariſtotes, que nous donnions à noſtre pratique vne certaine forme qui ne ſoit pas flateuſe, mais auſſi qui ne ſoit pas affreuſe.

Or cette moderation doit venir de l'amour, parce qu'il ne deſire rien que d'eſtre aymable, & ce deſir doit addoucir enquelque ſorte l'aſpreté de la pure vertu. Comme pour exemple, il ſeroit honteux au magnanime de flechir ſous quelque vn, & toutesfois, Homere ne croit pas qu'il le ſoit à Achiles de ſe ſoumettre à celle qu'il ayme & cela c'eſt d'autant que l'amour luy adoucit auec la courtoiſie, la pure aſpreté de la vraye magnanimité.

Tu pourrois demander si vne extremité peut estre vertueuse, pour preuenir ta demande ie te diray que les vertus morales cõsistét certes en mediocrité, mais que les contemplatiues ne peuuent auoir nulle extremité vicieuse. Il seroit trop long de disputer icy si l'amour est vertu morale, ou non. Pour brieueté ie te diray seulement que les vertus morales sont habitudes qui sont comme passées en Nature en nos ames, & qu'vn homme iuste, clement, temperant ne peut sans se faire force estre autre. Mais de croire que l'amour soit ainsi vne habitude, il faudroit donc dire qu'vn amant ne sçauroit s'empescher d'aymer tout ce qu'il iugeroit de beau. Vice, ce me semble, trop grand pour vne vertu si

parfaicte.

Doncques nous dirons qu'amour est vne vertu contemplatiue par laquelle nous venons à desirer les choses que nous cognoissons estre bonnes. Mais encores que l'amour fut vertu morale, ie croy toutefois qu'il n'y sçauroit auoir nulle extremité. Ouy bien plus aisément du deffaut, car il y a peu d'action de l'ame de qui ce qui est extremité aux vns ne soit mediocrité aux autres, selõ les obiects sur quoy elle agit.

La valeur d'Horatius Cocles de deffendre vn põt cõtre toute vne armée ne fut pas temerité, eu esgard au suget qui luy faisoit faire. L'acte que Caton commit en soymesme en se tuant, en tant que Caton, ne fut pas cruauté, mais courage, &

magnanimité. La prodigalité en Alexandre donnant tant de villes, fut libéralité, si on considere, quel il estoit. Mais ceux qui ne sçauent aymer, & qui veullent que toute chose se mesure à l'aune de leur opinion trouuent estrange de voir ces effects demesurez à la verité pour eux, mais reiglez, & mesurez pour ceux qui ont conceu vne si belle ardeur.

Disons donc Agathon, pour resolution de ce doute qu'aux esprits grossiers les moindres ressentimens sont des extremitez. Mais à ces belles ames qui ont recogneu le rayon du visage diuin, les plus violentes passions sont mediocres. Et encor est il bien mal aysé qu'elle puisse paruenir à ce point, ayant esgard à ce qui les produit,

d'autant que la beauté estant vne chose diuine, l'affection humaine peut elle estre trop grande pour aymer la diuinité.

Que si l'amant, comme dit Platon, se transforme en la chose aymée, qui peut estre taxé de se changer trop en Dieu? Et voicy ce que i'en crois: S'arrester entieremēt à la beauté du corps, c'est vn amour digne du corps. Et commme dit Trismegister en son Pimandre, cet amour est à cause de la mort, c'est à dire pour perpetuer son espece, mais pour l'ame elle est honteuse en quelque sorte, si elle ne s'esleue à ce qui est de sa qualité, & ainsi que dit Orphée

*Il faut Sage fuiant le violent effort*
*De l'amour terre-né s'esleuer de la terre*
*A la grande beauté.*

Car Dieu donne plusieurs, & diuers degrez pour atrirer à son amour, toute chose. Aux Anges les intelligences pures, d'autant que de la beauté de leur cognoissance naist leur perfection. Et de cette perfection, l'vnion auec ce qu'ils ayment.

Car congnoistre & s'vnir leur est mesme action. Aux hõmes, d'autant qu'ils sont creatures meslées d'ames, & de corps, & ainsi que dit Pimandre, seuls entre tous les animaux terrestres ayant double nature, il a donné, deux eschelles pour paruenir à son amour. La premiere des formes qui sont en la matiere, la seconde des raisons qui sont en l'ame. Et cela d'autant que l'homme parfaict ayant l'ame, & le corps, il est necessaire pour esleuer tout l'homme à luy, d'auoir

les aymans de l'vn & de l'autre. Or tout ainsi que plus l'aymant attire violemment le fer à soy, plus aussi ce fer monstre d'auoir de sympathie auec luy : de mesmes plus vne beauté attire vn amant à elle, plus cet amant a de sympathie auec la chose aymée, & il s'ensuit la beauté estant vne partie de Dieu indiuisible, que celuy qui ayme plus cette beauté a plus de diuinité. Mais d'autant, comme ie t'ay dit, qu'il y en a deux en l'homme, celuy qui n'en ayme qu'vne a quelque imperfection en son essence, & celuy est parfaict qui les ayme toutes deux. Et voy-cy les noms que ie donne à leur difference celuy qui n'ayme que le corps s'appelle corporel, qui le seul esprit, spirituel, & qui tous les deux, homme. Le premier es

vertu honteuse, le deuxiéme vice glorieux, & le dernier la vraye vertu humaine.

---

*Que l'homme de biẽ doit sur tout craindre le bon heur. Et d'où vient la cognoissance & mescognoissance de soy-mesme.*

## EPISTRE V.

VEux-tu sçauoir, Agathon, ce que l'homme de biẽ doit craindre le plus? En peu de mots ie te le diray. C'est le bon heur. Et en voicy la raison. Ce qui demolit plus aysément, & plus promptement nostre principale forteresse, est l'arme de l'ennemy que nous deuons le plus craindre. La principale for-

tereſſe du ſage, c'eſt la cognoiſſance de ſoy-meſme. Et y a-il quelque choſe qui la demoliſſe plus promptement que le bon heur? Comme lors que le Soleil nous donne droit dedans les yeux, nous demeurons eſblouïs pluſtoſt qu'eſclairez. Quand auſſi le Soleil de la bonne fortune donne à plomb deſſus nous noſtre entendement malayſement ſe peut recognoiſtre eſblouy par la vaine opinion d'eſtre plus que nous ne ſommes pas.

De là vient que ce grand Alexandre, emporté de la vanité de ſon bon heur, permettoit qu'ō luy dreſſat des autels, comme aux Dieux & ne ſe cogneut, ny recognut iamais mieux ſes flatteurs que quand bleſſé, il leur dit.

*C'est là du sang, & non de l'humeur telle*
*Qu'il sort aux Dieux, de nature immortelle.*

Les Philosophes naturels tiennent que la vertu vnie a plus de force. Il s'ensuit donc par son contraire que la des-vnie est la plus foib le.

Quand est-ce que l'homme est plus fort que lors que l'on tache de le ietter en terre? On luy void roidir les bras, asseurer fermes les pieds, & n'y a partie en luy qui soit participante à la force, qui ne se ioingne ensemble pour se maintenir l'vne l'autre. Aussi nostre esprit ne roidit iamais mieux les nerfs de ses puissances, & ne se rappelle iamais mieux à la deffence de soy mesme, que quand il se sent esbranler, & qu'il void la fortune s'efforcer contre luy a le vouloir abbatre. Alors il se co-

gnoiſt hõme c'eſt à dire expoſé au changement des choſes mortelles, le iouet de la fortune qui ſur ce grand Ocean des affaires du monde, auance, & recule ainſi qu'il luy plaiſt le vaiſſeau de ſes deſſeins, & que pour reſiſter, il ne luy reſte que la vertu, auec laquelle il faut qu'il ſe cõduiſe en vn port aſſeuré. Au cõtraire ces grandes lumieres des felicitez, l'eſblouïſſen[illegible]t de ſorte qu'en l'opinion d'eſtre plus que Dieu il deuient moins qu'homme. Ce que conſiderant Phocilides il commande tres à propos.

*Gardetoi biẽ qu'aux malheurs la douleur*
*La ioye au bien ne te trouble le cœur.*

Mais ſçais-tu, amy Agathon, quel remede il me ſemble qu'õ peut vſer en la bonne fortune? Il faut faire ce que la nature nous apprend lors que nous voulons voir eſtant au Soleil. Car de peur

qu'il ne nous eſblouyſſe, elle apprend voire meſme aux plus petits enfans, de mettre la main ſur les ſorcils pour faire ombre à nos yeux. De meſmes entre nous eſt le bon heur. Mettons quelque choſe qui faſſe ombre, afin que cette ſeparation nous des-vniſſe en quelque ſorte de luy, & que nous le puiſſions laiſſer auant qu'il nous laiſſe.

Or ce qui nous doit faire cette ombre, que panſe tu Agathon, que ce puiſſe eſtre? C'eſt la cognoiſſance de ſa legereté, & la flaterie de ſes douceurs. Ces peuples qui ſe reſiouiſſoient quand ils voioient pleuuoir, ſous l'eſperance qu'ils auoient du beau-temps & qui au contraire s'atriſtoient quand ils l'auoient beau par la preuoyãce qu'ils auoient des orages & des pluyes futures, ſçachant bien que rien

n'eſt de durable en terre, & que:

*Touſiours ne tempeſte enragee,*
*Contre ſes bords la mer Egee,*

Nous apprenent aſſez comment nous deuons receuoir le bon heur, & nous faire ombre auec la cognoiſſance de ſon peu de duree. Xerxes fils de Darius indigné contre les Babiloniens, à cauſe de leur rebellion, apres les auoir reconquis, leur deffendit toute choſe penible, comme de porter armes, de ſe trauailler meſmes à la conſeruation de leur pais, & leur commãda tout au rebours de danſer, iouer, & d'vſer de toutes ſortes de delices puniſſant par la volupté ceux que des autres euſsẽt punis par des peines. Mais il iugea que ce chaſtimẽt eſtoit le plus grãd de to⁹ cõprenãt bien q̃ tout ainſi q̃ par l'infortune & par le trauail no⁹ nous rendõs plus que nous

n'estions, que par le bon heur aussi,& par les voluptez nous deuenons moindres que nous auons esté.

Les delices de Capoue apprindrent bien à Hanibal à ses despens quel est l'effect qu'elles produisent en nos ames, puis qu'en fin elles le rendirent vaincu de ceux desquels sa vertu l'auoit fait triompher mille fois.

Philippus Roy de Macedoine souloit dire qu'il estoit bien tenu aux harangueurs des Atheniens parce que medisans de luy, ils estoient cause de le rēdre plus homme de bien: Car ie m'esforce tous les iours, dit-il, de les faire trouuer menteurs.

L'homme de bien est de mesmes obligé aux aduersitez, d'autāt que si elles l'accusent de foiblesse il les desment par sa constance.

Si elles luy reprochent vn corps subiet à tous incõueniens, il leur oppose vn esprit qui ne peut estre blessé. Et si elles veullent vsurper sa domination, il leur fait paroistre que le sage ne domine pas seulemẽt la terre, mais aussi les astres, auec sa prudẽce. Et c'est ce qui me fait dire que nous sommes obligez à nos aduersitez, puis qu'elles nous donnent occasion de nous seruir des armes de nostre vertu. Et au cõtraire, Agathon, ie te dy encore qu'il n'y a rien qui soit plus a craindre que la bonne fortune.

Bias souloit dire que celuy qui estoit porté d'vn grand-heur couroit la mesme fortune que le vaisseau qui en pleine mer estoit emporté d'vn vent tres-impetueux par ce qu'il estoit bien vray qu'il faisoit beaucoup de

chemin d'vne vistesse extreme, mais, que au moindre escueil qu'il récõtroit, il se brisoit d'autant plus aysement que le vent estoit plus violét. Et de fait nous n'auons iamais veu vne grande fortune qui se soit ruinée peu à peu. Les exẽples de nostre aage ne seroyent que trop familiers si nous vouliõs les rapporter. Mais chacun en peut encor auoir la memoire fresche sans les relire icy. Et me suffira d'aleguer celuy de ce grãd Baniazet surnommé la foudre du Ciel, qui de monarque de presque tout l'Orient, se vit en vn iour le marchepied de son ennemy. Et Brênus Roy des Gaulois ayant surmonté toute l'Italie, vaincu les Romains, pris & saccagé Rome d'vn Soleil à l'autre se vit entre les mains de ses vaincus, son armée deffaicte,

& sa fortune tellement tout à accablée qu'il ny auoit plus rien qui peust augmenter d'auātage son mal-heur que la continuation de sa vie.

Les medecins dient qu'entre toutes les maladies celle la est la plus dangereuse qui assoupit de sorte le malade, qu'en l'extremité de son mal il demeure sans resentiment de douleur. Et nous, ne dirons nous pas que la plus grande maladie de l'ame est celle qui luy empesche de pouuoir resentir le sien?

Il ny a rien qui puisse querir l'ame que le iugement? mais le iugement estant attaint de cette maladie, ou plutost flatté par la douceur apparente du bon heur, n'est plus iuge capable pour pouuoir discerner la verité. Et ainsi son mal demeure sans espoir.

Quel homme, s'il n'a esté particulierement fauorisé du ciel, a rendu preuue estant en vn extreme bon heur de se recognoistre?

Qui est-ce qui ne s'est laissé emporter au delà de la raison, ou par l'ambition, ou par la vangeance, ou par l'auarice, ou par la volupté? Et cela c'est d'autant que quand tout reussit à souhait la presomption nous empesche de tourner les yeux à ce que no° sommes.

Et au contraire les malheurs nous font rentrer en nous mesmes, nous tesmoignent ce que nous sommes, nous monstrent vne à vne toutes nos fautes, & nous apprennent, si nous ne les recognoissons, qu'ils en sont les chastimens. Et outre les maux que l'esprit en reçoit en soy-mes-

me ; encore en traine-il vne chaifne infinie du dehors. Car infaliblement les flatteurs qui n'ont autre Dieu que cette grãdeur de fortune, adorent le bonheur en celuy qui le poſſede. Et ainſi n'ont garde de reprende ce qu'ils y recongnoiſſent de mal: ne ſe ſoucyant, que comme que ce ſoit, de s'inſinuer en la bonne grace, de celuy qui eſt puiſſant, & ainſi ne luy rempliſſent les oreilles que de ſes loüanges, & quoy qu'il fut de moindre courage qu'vn Therſites, plus auare qu'vn Midas & plus cruel qu'vn Andropophage pourueu qu'il ſoit heureux, ils le diront plus vaillant qu'vn Achilles, plus liberal qu'vn Alexandre, & plus clement qu'vn Iules Cæſar. Anthiocus celuy qui fit deux voyages contre les Parthes, s'eſtant

esgaré à la chasse, logea en vne cabane de paysans, là où en soupant il s'enquit que l'on disoit du Roy. Il luy fut respondu que le Roy estoit vn bien bon Prince, mais que pour estre trop addonné à la chasse, se remettoit de ses affaires à certaines personnes qui s'en acquitoyent tres-mal. Pour l'heure il ne respõdit rien, mais le matin commes ses gardes furent arriuez, reprenant son habit royal de Pourpre & le diademe: Depuis, leur dit-il, que ie vous pris premierement à mon seruice, iusque à hier au soir, ie n'auois entendu vne seule parole veritable de moy.

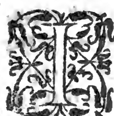
Les aduersitez, Agathon, par ainsi ne sont pas seulement chastimens de noz erreurs, mais

auſſi les ſoufflez quelquesfois qui vont allumant nos âmes en la vertu, d'autant que comme vn ſouffle fait ſortir bien ſouuent mille eſtincelles d'vn tiſon à moitié aſſoupi, auſſi vne ſeule aduerſité fait pluſieurs fois eſtinceller mille genereuſes actions de l'homme genereux.

Il y en aura, peut eſtre à qui ces conſiderations de la vertu ſembleront bien rudes, mais qu'ils ſe reſſouuiennent qu'il n'y a que ceux qui ſe ſont lauez dans le fleuue d'Eurotas, qui puiſſent trouuer bon le bouillon noir de Sparte.

*Que la mort n'est point redoutable. Et quelles sont les passions & douleurs de l'ame & du corps.*

EPISTRE VI.

E viens de receuoir ta lettre par les mains de Lidias, en laquelle i'ay leu le contentement que ma guarison t'a raporté. Et parce que tu iuges qu'il est plus aisé de philosopher en discours qu'ẽ effet tu me demandes quel i'ay esté en cette maladie, & si l'horreur de la mort n'a point esbranlé la constance qui est en mes enseignemens. Ie te diray, Agathon, pour respondre à ta

curiosité q̃ ie croi la mort estre plus espouuãtable à l'ame, q̃ doulou reuse au corps, & beaucoup plus espouuantable à qui seulement en a ouy parler qu'à celuy qui l'a veue, & recogneue de pres. Si bien qu'on la peut comparer à ces peintures qui de loin nous representent, en deceuant nos yeux, des monstres hideux en des formes estranges, mais qui de prez sont recogneus par le iugement, pour n'estre que peintures. Car l'horreur de ce nõ de mort, de loing fait fremir l'homme par l'opinion qu'il a que c'est vne chose mauuaise, mais de pres la raison, & l'experience luy tesmoignent que s'il y a quelque chose de mauuais, c'est qu'elle est susceptible du bien, & du mal. Ie t'en puis parler auec plus d'asseurance que ie n'eusse pas fait il y a quelque

temps. Car en cette maladie ie l'ay veue d'assez pres pour la pouuoir recognoistre, & sçauoir par quels chemins on va à elle. Et d'autant que ie n'ay iamais creu quelque chose deuoir estre honnorable à quelque autre qui ne la deut estre à moy aussi, dés que ie recognus le peril de mon mal ie me resolus à le supporter auec le mesme visage, & la mesme constance que i'auois louee aux personnes de vertu. Cela fut cause que me remettant deuant les yeux les exẽples de plusieurs grands personnages, entre autre ie me ressouuins de Caninius auquel estant demãdé sur le point de son suplice à quoy il pansoit en cet instant là, respondit, ie considere si ie pourray prendre garde au passage que fait l'ame de la vie à la mort.

Cette fermeté de courage qui me pleut en luy me fit desirer de l'imiter en quelque sorte. Et par ainsi durant toute ma maladie, ce à quoy ie me suis le plus estudié a esté de remarquer quelles estoiēt les douleurs qui deuancoient la mort, quelles celles qui l'accompagnoient, & quelles celles qui la suiuoient. Que si ie puis aussi bien te les representer que la preuue à moy, i'espere que tu cognoistras que l'horreur de la mort naist plustost en vne imagination blessée qu'en vne saine raison.

L'homme estant composé d'ame, & de corps, est sans doute, passible en tous les deux, car l'estroite vnion qui est entre eux ne peut permettre que l'vn ait du mal, sans que l'au-

tre s'en ressante. De là vient que l'ame se deut des blessures du corps, & que les passions de l'ame affoiblissent les forces du corps, le rendent malade, & quelquesfois le conduisent au tombeau. Doncques toutes les passions, & les douleurs naissent en l'homme de l'ame, & du corps.

Les passions s'escoulent principalement en l'ame, par la crainte, par le regret, & les douleurs au corps par le toucher. Car pour les autres esmotions de l'ame, comme le desir, l'espoir, la cholere, & semblable, ce sont plustost affections que passions, comme au corps les demengesons ne se doiuẽt nommer douleurs. Et quoy qu'ils aiẽt les cinq sentimẽs par lesquels ils representẽt à l'ame tout ce qu'il luy

plaist, ou desplaist, si est-ce qu'il n'y a que le toucher qui s'appelle douleur. Car nul ne dira vn son desaccordant, vne veuë facheuse, vne mauuaise odeur, ou vn goust amer estre vne douleur, mais plustost vne offence aux sentiments. Doncques par ces trois du toucher, du craindre, & du regretter vient en l'homme tout ce qui peut se nommer douleur, & passion. Que s'il y a quelque chose en la mort de mauuais pour l'homme, elle ne peut estre que pour la douleur que nous croyons estre en elle, ou pour la passion dõt elle blesse l'ame. Parce que mal-aysément se peut-on figurer que ces liens estrois qui ioignẽt ensemble l'ame, & le corps viennent à se delasser sans vn grand effort, & que cet effort

n'apporte vne extreme douleur, & par ainsi le corps se ressent de cette des-vnion de l'ame qui est sa perfection, & l'ame le laisse à regret l'ayãt tant aymé, & craint les choses qui luy peuuent aduenir apres cet esloignement. Voila, ce me semble, Agathon, mon amy, ce qui peut rendre la mort mal-aysée. Or voyons si ces choses ne consistent point plus en l'apprehension qu'en la verité. Et pour ne rien confondre commencons à la douleur.

En toutes les choses humaines, il y a trois temps, celuy qui deuance, celuy qui est, & celuy qui suit. Ceux qui craignent la douleur de la mort, peuuent de mesme craindre ces trois tẽps. Mais pour le premier, auãt que d'arriuer à la mort, toutes dou-

leurs ne nous sont elles douces pour l'euiter? Quelle difficulté faisons nous, sous l'espoir de guerison de souffrir toutes les plus aspres douleurs du fer, & du feu? Quel d'entre nous a iamais refusé, s'il n'y a point d'autre remede, de se voir couper, vn bras, ou vne iambe, pourueu que la mort se contente de cette rençon.

Qui dira donc que nous craignons les douleurs qui deuancent la mort, puis que les plus aspres nous sont douces pour l'euiter? Mais c'est, peut estre, ce qui suit le corps apres la mort. Et pouuons nous estimer qu'il y ait differẽce entre n'auoir oncques esté & cesser d'estre apres auoir esté? Fort à propos, certes, dit le Philosophe Archesilaus. Ce mal qu'õ appelle mort

seul entre tous ceux que l'on estime maux, ne fit onc mal à personne luy estant arriué. Et Simonides se conformãt à cette mesme opinion demãde à ceux qui en ont peur:

*Quel mal ressentois-tu lors que tu*
*n'estois pas?*
*Et quel redoutes-tu n'estant plus*
*icy bas?*

Le corps esloigné de l'ame, tout ainsi que despouillé des mouuemens, l'est aussi des sentimens. Car ce n'est que par elle qu'il se meut, & ressent. Et par ce q̃ ie ne croy point qu'il y ait personne qui ait si peu de cognoissance de soy-mesme qui puisse penser le corps estre sensible sans sentiment, ie ne m'arresteray point dauantage sur ce point, & viendray au dernier qui est de la douleur qui ac-

compagne la mort.

Nous auons desia dit que les sentimens seuls produisent la douleur. Or si auant que de venir à cette extremité de la mort nous esprouuõs que la veue s'eblouit, l'oüye se perd, le goust se peruertit, pourquoy ne iugerons nous que l'attouchement s'assoupisse de mesme ? Pour moy, Agathõ, ie te diray auec verité qu'en mon mal i'auois tous les autres encor plus sains que cetui-cy: car ceux qui se presentoyent à moy, ie les recognoissois, & les oyois parler. Mais ie ne ressentis, en telle extremité, iamais douleur esgalle à plusieurs autres que i'auois eu au parauant. Que si nous esprouuons que le sentimẽt de la veue, de l'oüye, & des autres se perd sans douleur, pourquoy ne croi-

rons nous que de mesme celuy du toucher nous doiue laisser sans nous faire mal? C'est sans doute que nous perdõs la veue, l'oüye, & le goust sans y prendre garde, & nous croirons que le sentir ne nous puisse laisser sans vn extreme ressentiment? Les personnes mieux cõposeés sont celles qui ressentent plus viuement la douleur. Il s'ensuit dõc par les contraires, que les plus mal composées la ressentent moins. Et par cette raison toutes personnes malades ne la doiuent pas beaucoup ressentir, car si elles n'estoyent mal composees, elles ne seroyent pas malades.

La douleur ne vient que de la force des sentimens, auant que l'on viẽne à cette extremité, du mal qui faict mourir, ils sont

tant abbatus qu'ils ont peu, ou point de force. Que la foiblesse des sens amoindrisse la douleur, on l'espreuue aux parties offencees où la nourriture defaut, qui sont beaucoup moins sensibles que les autres, & aux viellars, ausquels diminuant la force, les forces aussi de la douleur diminuent. Outre que ce qui est capable de ressentir, ce sont les esprits vitaux qui en l'homme sain sont espanchez par tout le corps, & pource par tout le corps il est capable de la douleur. Mais aux malades nous voyons que peu à peu les parties plus esloignées du cœur, demeurent froides, & que desnuez de la chaleur naturelle toute la douleur qu'elles ressentent c'est de ne pouuoir ressentir la douleur. Or tout ainsi que sans que le

malade le recognoisse, ses esprits se sõt retirez de toute l'estẽdue du corps, autour du cœur, de mesme abandõnent-ils le cœur sans nul ressentiment, ny effort, ainsi que la flame s'esloigne de la mesche quãd l'huile luy deffaut sans nulle violence.

De dire que cet instãt apporte vne extreme douleur, cela ne se peut, car si les esprits vitaux sont ceux qui sentent, lors qu'ils se perdent, toute douleur aussi se perd. Mais c'est, peust estre, la separation que nous croyons estre douloureuse. Cela ne peut estre sensible, puis que les sens, comme nous auons dit, sont desia assoupis. Et si des semblables ont peu tirer quelque cognoissance, pourquoy croirons nous la separation des esprits vitaux, & du cœur, estre tant dou-

loureuse, puis que nous esprouuons que celles qu'ils font des autres membres, ne se peut à peine ressentir?

Mais quand il seroit ainsi que ce fust vne extreme douleur que peut-ce estre qu'vn instãt? Car ainsi que nous enseigne Aristote, les sens ne peuuent agir en nous qu'auec le temps. Or ce temps estant moins qu'vn moment, quelle en peut estre la douleur? Car le moment que nous voyons bransler la flame, n'est pas celuy de la mort du flambeau, ny celuy qui suit aussi apres sa mort. Si bien que c'est vn certain temps, sans temps qui est entre ces deux momens. Chose si briefue que puis que l'esprit la peut à peine comprendre, il ny a pas apparence que le ressentiment en soit beaucoup plus capable.

Il eſt vray que quelques vns pourroiẽt, peut-eſtre dire, qu'ẽcore que la flamme meure, la meſche ne laiſſe de demeurer chaude quelque tẽps, & qu'auſſi apres cet inſtant de la mort, il peut demeurer encore quelque reſſentiment qui doit eſtre grãd puis qu'on void ces conuulſions des nerfs, & des membres qui ſont teſmoignages de grandes douleurs.

Mais cela, comme ie t'ay dit, eſt digne de riſée de pẽſer qu'vn corps mort reſſente du mal. Et quand aux retiremens, & contractions des nerfs, qu'ils ſe figurẽt de voir des cordes de luth tendues, qui venant à eſtre laſchées ſe retirent d'elles meſmes à leur repos. Car de meſme les nerfs de tout le corps, qui reſpondent au cerueau, venant

à eſtre deſtendues, par le deffaut de ſes forces, font ces meſmes effects ſans ſe donner du mal, & auec relaſchement de leur trauail continuel. Et tout ainſi que la queue du Lezard va longuement ſautant aprez que elle eſt diuiſée du corps, ſans toutesfois que le Lezard mort en ſentent quelque choſe.

Il peut bien eſtre auſſi qu'aprés la mort, le corps ait quelque mouuement que les Latins appellent palpitation, mais cela ſans ſentiment, tout ainſi qu'vn arc courbé par violence de ſa corde, lors qu'elle vient à rompre ſe va de ſoy-meſme remettant en ſon premier eſtat.

Ie ſçay, Agathon, que tu me pourras reſpondre que ces raiſons pourroyent eſtre vallables pour ceux qui languiſſent lon-

guement en vn lit, ou pour les viellars, desquels Aristote asseure la mort estre si aysée qu'à peine est elle ressentie d'eux, mais que pour ceux qui sont emportez d'vne mort violente, & prompte, il ny a pas apparence que la douleur ne soit extreme. Ie te respondray, Agathon, que si la mort est prompte, elle ne donne le loisir d'estre ressentie, ainsi que ie t'ay desia dit. De sorte que la douleur ne doit pas estre crainte qui est finie aussi tost que commencée. Et toutefois ie t'auoüeray biẽ que comme il y a diuerses sortes de morts, aussi y a-il en elles diuerses sortes de douleurs. Mais quelles qu'elles puissent estre, elles ne sont point redoutées comme douleurs, mais comme mort, c'est à dire comme fin de

toutes nos actions en ce monde.

Et par là nous pouuons conclure que l'horreur que l'on à de la mort ne procede pas de la douleur du corps ; mais de la passion de l'ame qui regrette, & qui craint.

Et à la verité qui regardera seulement à la commune opinion si lairra en quelque sorte emporter, car laisser la lumiere du iour, les douceurs de cette vie, les richesses, les commoditez, les parens, les amis, la femme, les enfans, & bref le propre corps auec lequel il a si longuement, & estroittement vescu. Il faut auouer qu'il est bien mal aysé de le pouuoir faire sans regret. Et il y a bien apparence que si la perte d'vne seule de ces choses nous rapporte vn

extreme desplaisir, qu'à plus forte raison les perdât toutes nous en deuons estre infiniment offencez. Mais Agathon il faut auoir vne autre consideration, si la perte particuliere de quelqu'vne de ces choses nous est facheuse cependant que nous viuons, c'est que nous demeurons en lieu ou nous en auons affaire. Mais si pour perdre vne maison nous en recouurions quantité de plus belles & de plus commodes à peine regreteriõs nous la perte que nous aurions faicte. L'experience en cela nous seruira de raison. Il ny a rien que les hommes ayment d'auantage que l'or, & toutesfois ils se contentent bien de changer cet or, en achetant les moindres choses qui leur sont necessaires. Ie veux dire aussi que

ſi nous perdiõs toutes ces choſes que i'ay nõmees demeurant en vn lieu où nous puiſſions en auoir neceſſité, c'eſt ſans doute que la perte en ſeroit regretable. Mais nous en allant de cette vie, par la porte de la mort, nous laiſſons auec le corps toutes les choſes qui peuuent eſtre neceſſaires au corps. Et ne faut point croire que le regret au partir de là nous en demeure, parce que, comme dit Crantor, on ne regrette iamais que ce que la neceſſité nous remet en memoire. Ces opiniõs, qu'il ſoit faſcheux de laiſſer les gouuernemens des republiques, & des royaumes, les douceurs de la vie, & la ſocieté des hommes ſont des tributs de l'humanité. Et lors que nous lairons toute cette humanité nous nous deſpoüillerons auſſi

de

de toutes ſes imperfections. Et afin qu'eſtant encor en vie, tu en puiſſe recognoiſtre quelque choſe, ne te reſſouuiẽs-tu point d'auoir leu dans Homere.

*Le ſommeil, & la mort ſont frere, & ſœurs iumeaux.*

Peut eſtre n'as-tu iamais ſongé à quelle occaſion il les appelle iumeaux. Ie te le diray auec Plutarque, c'eſt à cauſe de leur reſſemblance, parceque les iumeaux d'ordinaire ſe reſſemblent. Que ſi cela eſt, comme ces grands perſonnages nous enſeignent, voyõs par les effects du ſommeil quels doiuent eſtre les effects de la mort. Et me reſpons, Agathon, ſi lors que tu es profondement aſſoupy tu as quelque memoire des freres, parens, femme, ny enfans, ou ſi tu as ſoucy de tes biens, hõneurs

authoritez, ou dominatió quelconque ? Et si cela n'est point, pourquoy n'auoueras-tu, que la mort, cõme sœur de ce frere, ne te laira non plus de regret de toutes les choses laissées, que le sommeil quand tu en es le plus assoupi. Ce qu'Orphée nous a voulu enseigner dans l'hymne du sommeil, quand en luy parlant, il luy dict.

*Tu es frere engendré & d'oubly, & de mort.*

Car s'ils sont frere, & sœur de l'oubly, & si les freres se ressemblent, sans doute la mort, & le sommeil font oublier toute chose. Iuge, par là, Agathõ, que ce regret n'est seulement qu'en apprehension durant la vie, & non pas en effet apres la mort. Et respons luy auec moy, lors qu'il te viẽdra attaquer, & qu'il

te dira, tu laiſſes ce monde. Ie parts d'vn lõg exil, pour aller en ma patrie. Tu laiſſes tant de biẽs diuers, ie laiſſe encor plus de diuers maux. Tu laiſſes tes richeſſes, ce que ie laiſſe eſt à autruy, mais ce qui eſt mien ie l'ẽporte. Qui les peut laiſſer ſort de ſeruitude. Tu laiſſes ta femme, & tes enfans, ie les laiſſe à celuy à qui ils ſont, comme à moy. Il eſt biẽ faſcheux que tu laiſſes ceux que tu ayme, ils me ſuiuront bien toſt, & ne peuuent faillir le chemin. Tu es cõme arraché d'aupres de tes chers amis, ie vay en vn lieu ou il y en a encore de plus agreables, & eux eſtant perſonnes vertueuſes ne peuuent demeurer longuemẽt, ſans s'en acquerir pluſieurs autres, puis que la vertu, cõme dit Ariſtote, ne peut eſtre veuë, ſans eſtre aymée.

Bref, Agathon, tu peux ayſément reſpondre de cette ſorte à toutes les oppoſitions que le regret te fera. Car c'eſt ſans doute que la raiſon ne demeurera iamais muette, ſi tu la veux ouir en ſemblable occaſion.

Mais ce n'eſt pas, peut eſtre le regret de toutes ces choſes qui nous fait aprehender la mort: car pour peu que nous veuilliõs tourner les yeux ſur celles que nous laiſſons en mourant nous verrons bien qu'elles trainent beaucoup plus d'incommoditez, que de commoditez, & que l'eſloignement ne doit pas eſtre regretable, de ce dont la preſence eſt ſi peu vtile, puis que comme dit Panetius, ſi le nom doit conuenir à la plus grande partie de la choſe, ſans doute ce que nous appelons les biens en

cette vie, se doiuent appeller maux, nous caussant beaucoup plus de trauail que de repos.

Que si nous les voullions particulierement appeller chacunes en iugement, nous trouuerions qu'il ny en a vne seule qui ne donne plus de peine a l'acquerir, que de plaisir à la posseder, & plus de soucy à la conseruer, que de repos en sa conseruation. Mesme que la misere humaine, s'est, ie ne sçay comment, asseruye à cette loy que rien ne nous plaist tant que ce qui nous a causé beaucoup de peine. Et semble q̃ le prix seul, & non pas leur valeur, les nous fasse estimer. De sorte que la saine raison ne les regrettera iamais à la mort. Que s'il y a quelque chose qui la blesse en ce point là, ce sera plustost la crain-

te de ce qui nous doit auenir, apres la ſeparation du corps, & de l'ame.

Diogenes qui commanda que l'on luy mit, quãd il ſeroit mort vn baſtõ aupres pour ſe deffendre des animaux qui le voudroyent manger, nous enſeigne que le ſoucy du corps ne doit gueres nous trauailler.

Et à la verité les honneurs des ſepultures ſont pluſtoſt pour le contentement des ſuruiuãs que des morts. De ſorte que ceux qui craignẽt ce qui doit auenir, redoutent ſans plus le chaſtimẽt de leurs mauuaiſes actions paſſées, le iugement deſquelles ils croyent eſloigner demeurãt en terre, ignorants qui ne ſcauent pas qu'en quel lieu q̃ le vice ſoit, il traine ſon ſupplice auecluy, & que s'il ny a point eu de cachette au ciel pour l'orguel, qu'ẽcore

moins y en aura-il en terre pour leurs vices. Si bien que nous pouuons cõclure que ceux qui craignent cette punitió future sont où meschãs, où ignorants, d'autant que s'ils craignent d'estre punis, il faut que ce soit de Dieu. Car s'il ny a point de Dieu, nul ne les peut condãner; & s'il y en a vn, ne sçauent-ils pas qu'il est tout bon, la bonté, & la misericorde ne peuuent estre l'vne sans l'autre. S'il est bon & misericordieux, pourquoy en redoutent-ils le iugement?

Fort à propos dit Mercure Trismegiste, nul ne cognoist si bien quelque chose que celuy qui l'a faite, & nul ne la flatte dauãtage q̃ luy mesme, parce qu'il l'ayme plus q̃ tout autre. Dieu qui nous à fait, sçait mieux q̃ nous mesme les vices ausquels l'hõme est de nature incliné, & ainsi l'excuse,

& le patiente. Et d'autant qu'il l'ayme comme ſon ouurage, il ne le chaſtie iamais ſans y appeler enſemble ſon amitié, & ſa miſericorde.

Que ſi entre nous nous eſprouuons que nul ne ſuporte tant les vices des enfans que les pere, & mere, commēt ne croirons nous que Dieu n'en faſſe de meſme enuers nous? Doncques la meſcognoiſſance de la bonté de Dieu eſt celle qui les fait craindre.

Et ſi tu veux conſiderer de prez ce point tu trouueras que c'eſt le chaſtiement de la vie paſſée que l'on craint, & non pas la mort. Mais ce chaſtiement eſt ineuitable puis que ſi Dieu veut, il peut auſſi bien le donner en la vie qu'apres. De ſorte que c'eſt l'ignorance, & le vice qui nous fait trembler.

C'eſt pourquoy Orphée dit

*La fin des bons eſt beaucoup plus ayſée.*

Et tant s'en faut que nous deuions craindre que au contraire nous deuons eſperer tant de biens que Platõ meſme dit que c'eſt par la ſeule mort que nous pouuons paruenir à noſtre perfection. Et ce cera la concluſion de cette lettre. Il eſt force, dit il, puis qu'il n'eſt pas poſſible qu'auec le corps on puiſſe rien cognoiſtre nettement que l'vn de ces deux ſoit, ou que du tout l'homme ne puiſſe iamais rien ſçauoir, ou que ce ſoit apres ſa mort. Car alors l'ame ſera à ſon apart ſeparée de ſon corps, d'autant qu'il n'eſt pas permis que ce qui n'eſt pas pur & net touche, & atteigne à ce qui l'eſt.

Par là il nous a voulu mon-

ſtrer cõbien la mort doit pluſtoſt eſtre deſirée que redoutee, puis que la perfection de l'homme, eſtant la cognoiſſance, & cette cognoiſſance ne pouuant eſtre entiere qu'apres ſa mort, celuy ne haira point ſa mort, qui aymera ſa perfection. Et à la verité ny ayant peu, où point de douleur en la mort, les choſes que nous laiſſons en ce monde, n'eſtant point regretables, ny à craindre celles que nous attendons en l'autre, ie ne voy point, Agathon, pourquoy ce paſſage doiue eſtre ſi redoutable aux hommes, puis meſme, comme dit Archeſilus, que

*La mort ſans plus eſt guariſon certaine*
*De tous les maux dont noſtre vie eſt pleine.*

*Que les paßions, & affections d'elles mesme ne sont point mauuaises. Comme elles s'esmeuuent en nos ames, & comment on y doit remedier.*

EPISTRE VII.

SCay tu, Agathon, ce que ie croy des passions, & des affections de l'ame? cela mesme que de l'esmotion de l'eau. Car nous voyons bien souuent vn torrent estre si impetueux qu'il ne rencontre rien qu'il ne renuerse, & toutesfois les grands lacs du Bourget, & de Lozanne, qui peuuent se nommer de petites mers, ou pour le moins de grands abysmes d'eau, sont si paisibles, que bien souuent il n'y a qu'vne petite frizure qui leur replisse le front.

Doncques ce furies, & ces rauages ne procedẽt pas de l'imperfection de l'eau, mais du lieu où elle est. Car si elle tend tousiours en bas, ce n'est pas pour le dommage d'autruy, mais pour cercher son repos. De mesme les passions, & les affections ont leurs effects selon l'ame où elles se rencontrent. Si elle est vnie elles demeurẽt sãs impetuosité, si au contraire elle est inegale en vn lieu, on les verra couler furieusement, & en vn autre, bouillonner en escume, & ailleurs s'elargissant hors de ses limites, se desborder autant que l'ame a d'estendue. Parce que proprement la forme des passions, & des affectiõs, c'est la perfection, ou l'imperfection de l'ame. C'est pourquoy ny au bien, ny au mal, on ne doit ny loüer, ny blasmer que l'ame seule.

Phaëton, duquel les fables ſont ſi pleines deuoit eſtre taxé, & non les cheuaux du Soleil, ſi ne les ſçachant guider ils prindrent autre route que celle qu'ils ~~doiuent~~. deuoient

Perſonne ne blaſmera la couleur ſi elle n'eſt pas bien diſpoſee au lieu qu'elle doit eſtre, ſelon l'art de la peinture, mais ouy bien le peintre, qui n'aura ſeu s'en bien ſeruir. Auſſi Ciceron conſiderant que chacun ſe rendoit tel qu'il vouloit eſtre, dit fort veritablement que chacun eſt artiſan de ſa fortune.

Toute ame a ſes paſſions, autrement elle ſeroit impaſſible, mais toutes les ames n'ont pas meſme volonté, ny meſme iugement.

Et delà vient que les paſſions, & affections, ſemblent eſtre dif-

ferẽtes, à cauſe des diuers effets qu'on en void reuſſir.

Nous envoyons pluſieurs qui meurent librement pour la iuſtice, & pluſieurs pour l'iniuſtice.

Cela vient que ce qui plaiſt aux vns deſplaiſt aux autres, car en elles meſmes toutes les affections ſont eſgales quoy que diuerſement appropriees, tout ainſi que d'vn meſme feu, on ſe peut chauffer, & ſe bruſler.

Et afin q̃ tu cognoiſſes mieux ce que ie t'en dy, conſiderons vn peu les actions des hommes, & nous verrons qu'vne meſme perſonne vſera bien quelque fois, & quelques fois abuſera de ſes meſmes affections.

Que ſi elles eſtoient toutes

bonnes, où toutes mauuaises elle ne le sçauroit faire.

Mais, me diras-tu, tout ainsi qu'vne valée ne peut faire que les torrens qui s'y desgorgent, ne courrent auec impetuosité, aussi vne ame qui est raboteuse, & precipitée ne peut empescher que les passions qu'elle a ne soyent violentes, & ne roullent furieusement, ie te respondray, Agathon,

L'eau coule impetueusement pour trois occasions

La premiere, comme ie t'ay desia dit, quand elle rencontre vn lieu qui baisse en des endroits, & releue en des autres, comme nous voyons Isaire, & Arc entre ces montagnes de Moriane, & de la Tarenteze.

La seconde quand elle descend de montagne si haute, & si

escharpee que la force qu'elle prend en ses descentes, la rend encor impetueuse quand elle est en bas, quoy que le lieu soit esgal, & plein, cõme nous voyõs le Rhosne qui durant tout son cours retient sa rauissante impetuosité, quoy qu'il passe par vn pays assez plein. Et cela d'autant que prenant sa source en ces grandes montaignes de Valley, il se donne tel bransle qu'il ne peut s'arrester que dans la mer.

Et la derniere c'est quand le vent d'vne grande furie, l'esmeut, & leue ses ondes en montagnes, mais cela ne peut auenir gueres souuent que dans les grands lacs, ou dans les grande mers: car ailleurs les bords voisins rompent l'onde auant qu'elle ait le loisir de s'empouller, ou

d'en esbransler vn autre.

Or ces trois mesmes occasions se treuuent en l'impetuosité des affections, & des passions. L'inegalité de l'ame, c'est quand quelque sorte de vice rompt en des lieux sa vertu contraire. Car il n'y a ame si vicieuse qui ne retienne encor quelque vertu, & alors aux endroicts où ces vertus defaillent, les passions se laissent couler d'vne tres-grande impetuosité.

Que s'il auient que ces passiõs rencontrent quelque partie de vertu en leur violence qui soit encor restée en cette ame, elles l'emportent auec elles, ou bien comme le courant de l'eau và rompant son lit peu à peu par le heurt que l'onde donne continuellement: de mesme par succession de temps, cette violence

emporte le peu de vertu qui eſt reſtée: de la vient que le voluptueux, l'auaricieux, le cholere, & le cruel en leur ieuneſſe ont touſiours quelque choſe qui les retient, & qui diſpute bien ſouuẽt en eux meſmes contre leurs vices. Mais lors qu'ils y ont continué longuement, ils n'y treuuẽt nulle eſpece de reſiſtance.

Pour la deuxieſme occaſion qui eſt l'impetuoſité que l'eau retient iuſques a ſa fin, en l'ame, ce ſont quand les paſſions, & affections naiſſent d'vne grande ambition, ou temeraire outrecuidance. Car encor que l'ame en ſoy-meſme ſoit iuſte, clemente, & fidele, toutesfois le branſle que ceſte paſſion a pris de ſi haute ſource, l'emporte touſiours auec impetuoſité. De là eſt venu qu'Ennius a dit que ſi le droit ſe

doit violer, que ce doit eſtre pour regner.

Et la derniere qui procede de la tourmente que le vent eſmeut dans les grandes eaux, ce ſont les eſperances que les plus grans nous font conceuoir, ou que noſtre courage meſme eſmeut en nous.

Et tout ainſi que ce ne ſont qu'aux mers, & aux grands lacs où ces ondes peuuent ainſi eſtre eſmeues, de meſmes ces grandes eſperances ne peuuent naiſtre qu'en ceux qui ſont grans deſia d'eux meſmes, car aux autres les effets les deſtrempent, incontinent.

*Le tourbillon des eſperances*
*Va roulant parmy la cité.*

Dit le Poëte Tragique

Voilà, Agathon, les trois occasiõs pour lesquelles les passions, & affections s'esmeuuent violentes en nostre ame. Et cõme les vnes, & les autres procedent ou de nonchalance, ou de volupté, ou d'erreur, de mesme on leur peut remedier par leur contraire. Car en fin l'esprit est tel qu'il veut estre. Et quoy que le vice aussi bien que la vertu soit vne habitude, si est-ce que comme vne vertu se peut perdre, aussi peut on laisser vn vice si l'on veut. Nous l'auons cogneu en ce grand capitaine Grec qui en sa ieunesse, plein de vice, ialoux de la victore, & de l'honneur de Miltiades, se rendit par apres vn des plus grands personnages de sa republique. De mesme socrates fut iugé par la Phisionomie vn des plus meschants hommes

de son temps, & il auoua librement que de son naturel il estoit incliné à toute sorte de vice, mais que par la Philosophie, il auoit corrigé tels deffauts. Et qu'est-ce autre chose cela qu'aplanir son ame, & remedier aux deffauts qui y sont?

De mesme ces grandes ambitions ne peuuét elles estre fuies, ou pour le moins corrigees par la raison? Si font certes. Ce Roy Lacedemonien qui relascha à son peuple beaucoup de son authorité, respondit fort à propos à sa femme, qui luy reprochoit qu'il ne lairroit pas la Royauté si grande à ses enfans que son pere la luy auoit laissee. Aussi, dit-il la leur lairray-ie plus asseuree. De mesme doit-on beaucoup craindre les esperances que les plus grands esmouuent en no-

ſtreame, où dont nous meſme eſmouuons nos paſſions, & nos affections,& les reigler auec la prudence.

On vid iadis par ces eſperances pluſieurs fois à Rome, changer le bon naturel des citoyens, lors que pour renouueler leurs loix, les Romains enuoyerent Spurius Poſtumius à Athenes pour auoir celles de Solon. Ils eſleurent dix d'entre-eux pour en faire le raport au peuple, entre leſquelz Appius Claudius fut du Decem-virat, homme vif, & fin, & qui auec l'eſprit, n'embraſſoit rien moins que l'ambition de tout l'empire.

Cetuy-cy à ſon commencement nourriſſoit quantité de ieuneſſe en toute ſorte d'honneſtes exercices, ſi bien que ſa maiſon eſtoit vne eſchole de

vertu. Mais lors qu'il se haussa à la tyrannie, il n'y eut vn seul de tous ceux qu'il auoit si bien nourris qui allesché de ses belles promesses, ne se laissast emporter par l'esperance au delà de son deuoir. Et non point seulement ces ieunes gens, mais ses neuf compagnõs aussi, qui tous au despens de leur vie, & de leur deuoir tacherent de le porter à l'vsurpation de leur patrie mesme, quoy que tout le peuple les eust esleus pour les plus gens de bien.

Or contre ces vẽts impetueux la prudence, comme ie t'ay dit, doit estre opposée, & se ressouuenir des deux preceptes qui estoient escrits au temple d'Apolon en Delphe,

COGNOIS TOY-MESME, & RIEN DE TROP.

Aux premiers responds auec Agesilaus Ami iusqu'à l'Autel, & à toy, Que le moindre doit ceder au plus grand.

Iuge par là, Agathon, que nos passions, & nos affections telles qu'elles sont, sont les vrais tesmoins de ce que nous sommes, & qu'elles sont indifferentes en nostre ame comme le reste de ses puissances.

Voicy ce que ce matin, sur ce propos, i'ay leu dans Marcilius Ficinus.

Tout ce qui nous esmeut, est passion, ou affection, aussi bien ce qui nous pousse à la vertu, qu'au vice, & ny a rien en nostre ame qui donne plus de force, au bien, & au mal.

Doncques, Agathon, il ny a rien

rien que l'homme prudent doiue auec plus d'estude, tenir sous les loix de la raison, ny qui luy soit plus honteux, ny plus loüable que de se laisser vaincre, ou de vaincre cette puissance.

Et à Dieu.

---

*Que l'inconstance de nos desseins procede de l'ignorance, & quel remede il y a.*

## EPISTRE VIII.

COnsidere, ie te prie, Agathõ, que c'est que de l'inconstance de noz desseins. Quelquefois quand tous noz amis se mettroiẽt ensemble pour nous persuader le contraire de ce que nous auons dessigné, & quand toutes les incommoditez qui se

peuuent imaginer, s'y oppose-roient, nous ne voudrions pas changer vn seul point de ce que nous auons resolu. Et quelque fois au cõtraire, nous mesme sans nulle apparence de raison, nous en diuertissons.

Et semble qu'il ny ait rien qui no⁹ y puisse encor vn coup r'apporter. Et celà c'est d'autãt que comme toute chose resiste à son contraire, nostre volõté s'efforce contre ce qui l'a contrariée, d'autant que l'esprit de l'homme genereux est si libre qu'il ny a nulle tyranie qui le puisse forcer. Au contraire comme plus vne voute est chargée, plus aussi est elle forte. De mesme vn grand courage, plus il se sent surchargé, & plus il s'esuertue contre son faix. Ie dy cecy pour cet amy qui a passé les Alpes

auec tant de diligence, durant les ardentes chaleurs, qu'il sembloit que sa vie dependit de la haste & de la visteſſe des cheuaux de poste. Et toutesfois estant arriué icy, on diroit qu'il a beu toute l'eau de l'oubly, tāt il se soucye peu de paracheuer son voyage.

L'imperfection de noz desseins ne procede pas tousiours de l'impuissance, mais de l'ignorance bien souuent, qui nous fait vouloir des choses que nous ne deurions pas, & là dessus enchantez des imaginations qu'elle nous presente nous nous laissons emporter à l'entreprise de plusieurs choses, qui depuis, estant esclairées en nous par la raison sont recogneues, ou mauuaises, ou inutiles. Ce que l'Espagnol Ceruantes appelle

*Querer que nunca sabe lo que quiere.*

Il est vray que cest esclaircissement de la raison doit venir de nous mesme, où si c'est par le moyen d'vn amy, il faut que ce soit sans violence. Car l'ame qui a receu cette opiniõ pour bonne, la fortifie d'opiniastreté lors que la raison luy deffaut, si on la luy veut arracher par force, d'autant que nul ne veut descouurir son imperfection, & moins encores l'ame, que le corps. Or la plus grande imperfection du iugement c'est de receuoir le faux pour le vray. De sorte qu'õ ne luy peut faire vne plus grande offence que de monstrer qu'en son eslectiõ, il s'est trõpé.

Si bien que celuy qui pretẽd de diuertir vne ame genereuse de son dessein, doit y aller en

flechiſſant, & non pas en combattant. Car nous plions bien des arbres peu à peu, qui ſe rompoient ſi de violence on le vouloit faire tout à coup. Quant à moy ie meſpriſe autãt ceux qui legeremẽt ſe mettent à vne entrepriſe, que ie blaſme ceux qui ayant commencé vn deſſeing le laiſſent à moitié, d'autant que du premier erreur procede le dernier, & ſemble que d'ordinaire ceux qui commencent auec peu de diſcretion, s'en retirent auec beaucoup de confuſion.

C'eſt pourquoy quand Dieu crea l'homme voyant que noſtre propre naturel eſtoit d'eſtre en perpetuel mouuement, & deſir d'autant que nous ne pouuons en rien nous arreſter qu'en luy meſme, comme en

noſtre propre centre, il voulut, pour empeſcher que nous ne ſuiuiſſions à plein vol les biens periſſables, & vains, mettre au ſommet des trois puiſſances de noſtre ame, vne ſentinelle bien eſueillée qui l'auertit des perils qu'elle doit euiter, & des ennemis dont elle deuoit ſe deffendre, laquelle comme dit le meſme Ceruantes ſous la perſonne de Tirſis, *Fue la raiſon que corrige y enfrena nueſtros deſordenados deſſeos.*

Car c'eſt ſans doute que ſi la raiſon ne tenoit la bride de nos deſirs, ils nous traineroient auec eux en mille deſordres honteux, parce que noſtre ame renfermée dans ce corps, qui ne void que par eux, comme par des lunettes auantageuſes, iuge toutes choſes plus grandes

qu'ellesne sont pas. Et lorsqu'elle en a la iouissance, elle recognoist bien son erreur. Mais cela n'empesche point qu'elle n'ait desia failli.

C'estoit Phocylides qui nous conseilloit à cette occasion que noz desirs fussent communs, & moy i'adiousteray, & qu'il soit de chose cogneue.

Tout ainsi que la mescognoissance nous fait desirer les choses mauuaises comme estans bonnes, aussi la cognoissance nous les faict fuir comme mauuaises.

De là vient que l'ignorant qui fait vne meschãceté, peut estre en quelque sorte excusé, mais nullement celuy qui sçait bien ce que c'est.

Or, Agathon, mon amy, veux-tu sçauoir quelle iuste rei-

gle ie trouue pouuoir bië dresser nos desirs, & nos desseins, ne confondons rien ensemble, ie veux dire, ne desirõs point pour l'esprit ce qui est du corps, ny pour le corps ce qui est de l'esprit. Le corps est cõtent de peu de chose, car pourueu qu'il soit couuert du froid, il ne se soucie pas si c'est pourpre, ou bureau. C'est l'esprit d'où depend ce choix. Mais pourquoy voulons nous donner quelque chose, à l'esprit, moins qu'il n'est? A l'esprit il faut les choses spirituelles. Les choses spirituelles sont les vertus contemplatiues, & morales. Et pourquoy voulons nous hausser le corps par dessus les choses corporelles luy recerchant les grãdeurs des empires, les hõneurs entre les personnes mesmes vicieuses, & les faueurs,

en fin, de la fortune qui sont en quelque sorte des choses qui touchent à l'ame, & que toutefois elle ne souhaite que pour le corps? Et au cõtraire pourquoy voulõs nous abaisser cette ame à desirer ces vanitez qui ne la peuuent ny rendre meilleure, ny entierement contenter. Fay donc ainsi, Agathon, ne mets rien en confusion. Et quand il se presentera quelque chose que tu veuilles desirer, interroge toy, toy-mesme, & te demande sans flatterie, souhaitay-ie ces choses pour mõ corps, ou pour mõ esprit? Si c'est pour le corps, ne veuille rien dauãtage que ce que la loy de nature t'oblige, qui est de vouloir iustement sa conseruation sans superfluité. Si c'est pour l'esprit, ne veuille pour luy que ce qui le peut con-

tenter, ou rẽdre meilleur, & ne l'abaiſſe point par tes deſirs à riẽ de moindre qu'il n'eſt. Pythagoras concluera cette fois ma lettre,

*Ne fay iamais ce que tu ne ſçay pas,*
*Mais fay cela qu'il eſt bien que tu ſcache.*

Car ſi nous auions bonne cognoiſſance de ce que nous deſirons, l'ayãt voulu vne fois, nous le voudrions touſiours, d'autant que le bon ne peut changer de nature. Et ſi nous ne faiſons que ce qu'il eſt bon que nous ſcachions, nous ne ferons iamais que ce que nous deuons faire, d'autant que l'eſprit ne doit ſçauoir que ce qu'il doit exercer, ſoit pour s'en retirer, ou pour le mettre en effect.

*Que la grandeur est une chaine continuée des hõmes iusques à Dieu, des trois especes de grandeurs. Que la vertu, si elle n'est extreme n'est point vertu.*

## EPISTRE IX.

PVis que tu veux, Agathon, que ie te nourrisse des mesmes viandes que ia dõne à mon esprit, ie te veux o... ce que ce matin ie luy ay donné pour nourriture.

Dieu est si bon que non content de nous auoir donné l'estre, & le bien estre encore, nous ayant creez à sa semblance, il nous attire secrettement à luy par toutes les volontez de

nostre ame. Et semble qu'il n'ait voulu nous laisser nul moyen de nous separer de luy de peur que si nous nous en esloignons nous ne perdissiõs les moyẽs de paruenir à la parfaite felicité.

Tu trouueras, peut estre, estrãge que ie die q̃ toutes nos volõtez tendẽt à luy puis que la plus part des hommes a deuant les yeux toute autre chose que luy. Mais si auec moy tu veux considerer ce que ie te vay dire, ie m'asseure, que tu auoüeras que i'ay raison si r[illegible]

Toutes les volontez de nostre ame sont ou aux choses de la terre, ou à celles du ciel. Celles de la terre sont ou aux douceurs, & voluptez de la vie ou aux ambitions, & grandeurs de courage qui nous esleuent à ce desir de dominer, ou bien

à la perfection de la vertu morale. Et celles du ciel sont ou en la cognoissance des choses ou en la iouissance spirituelle de ce qui est spirituel.

Ie m'asseure que tu ne doute nullemẽt que ceste iouissãce spirituelle ne s'addresse directement à Dieu, de sorte qu'il faut seulement que ie te parle des autres, que nous diuiserons en trois chefs.

Le premier qui comprendra les grandeurs de la domination, & des voluptez.

Le deuxiesme, la grandeur de la science.

Et le dernier la grandeur de la vertu morale. Or escoute cõme ces trois grandeurs nayes en l'homme se vont conclure en Dieu.

Celuy qui à son heritage ad-

iouſte celuy de ſon voiſin, penſes-tu qu'il n'ait rien à deſirer outre cela? Et s'il deſire, penſes-tu que ſa grandeur ſoit entiere?

Tout ainſi qu'vne flame eſpriſe au bois, en allume vne autre, & pluſieurs encore iuſques à l'infiny, ſi la matiere ne luy defaut.

De meſme le deſir eſpris en ces choſes mortelles, en allume vn nouueau, & eux enſemble pluſieurs autres, autant qu'ils trouuent ſuiect de deſirer. Or les ſuiects du deſir, ſont toutes les choſes ~~[illegible]~~ bonnes qui ne ſont point noſtres.

# tmees

Si bien que comme le bois allume le feu en le nourriſſant de meſme l'acquiſition d'vn Empire allume ce deſir d'auoir encor celuy qui luy deffaut, & ce ſecond ioint à luy n'eſteint

pas cette ambition, mais l'allume d'autant plus violemment, qu'elle luy donne plus de nourriture.

Desorte qu'elle va s'agrandissant tousiours iusques à la monarchie de tout le monde.

Mais pense-tu que celuy qui regrettoit de ne pouuoir dominer qu'vn monde, eust esté satisfait, s'il en eust eu encor vn autre? Nullement, Agathon mon amy.

Tant s'en faut, comme ie t'ay dict, son desir eust esté plus violẽt. Car tout ainsi que les triangles ne sçauroient entierement remplir le rond, nostre ame qui est ronde, comme dit Platon, ne peut estre remplie de ces triangles des choses du monde.

Et ne l'estant point, il y reste tousiours quelque place vuide.

Et par ce que le vuide ne se peut souffrir en la nature, nostre ame va tousiours recherchant quelque chose qui la remplisse. Voilà pourquoy apres la Monarchie de la terre, elle est contraincte de hausser les yeux au ciel, ainsi qu'ont fait les plus grands personnages, & paruenue à ce point, elle se ioint à Dieu, où tout estant en vnité, qui iouït de cet vn iouit de ce tout. Et d'autãt que le tout en soy est rond, alors l'ame se remplit & cõtente.

Quant à la grandeur des voluptez qui semble estre vne eschelle bien imparfaicte pour se hausser à Dieu, si est-ce que par elle, encor l'ame y peut monter par les mesmes raisons que ie viens de te deduire. Car il est tout certain que nulle volupté ne peut contenter nostre ame.

Et c'eſt pourquoy Marcilius Ficinus dans le Sympoſe, demande fort à propos à l'amant, d'où viennẽt ſes ſouſpirs, & ſes plaintes, quoy qu'il ait la iouïſſance de la choſe aymée. Aquoy il reſpond fort doctement, que l'ame ſpirituelle ne peut aſſouuir ſes deſirs aux voluptez du corps. De ſorte que les poſſedant entierement, elle cognoiſt qu'il luy deffaut encore beaucoup pour la perfection du plaiſir qu' elle prend de la perſonne aymee ſi bien que, deſabuzee, des menteuſes propoſitions, que les yeux du corps, par les ſens luy ont faites, elle cognoiſt que rien ne la peut contenter, ny remplir entierement ſa volupté, que ce qui eſt comme elle ſpirituel. Et par ainſi elle eſt contrainte de s'eſleuer en haut; où ſe ioignant

a Dieu, elle trouue ceste infinité de plaisir dans laquelle seule elle se contente.

Quant à la grandeur de la science, il est aysé de cognoistre qu'elle nous esleue a Dieu, & que la chaisne des cognoissances, sans se destacher, continue iusque à luy.

Et cela, selon l'opinion mesme d'Aristote qui nous enseigne que la cognoissance d'vne chose nous donne le desir de celle qui le touche.

Or tout l'vniuers n'estant qu'vn corps, & les membres ne pouuant estre separez du corps sans le rendre imparfait, & deffaillant en ceste partie, il s'ensuit que tout ce qui est en ce corps de l'vniuers doit estre ioint ensemble cõme les membres les vns aux autres. Et tout

ainsi que la main ne peut finir que le bras ne commence, & le bras que l'espaule ny soit attachée : de mesme la moindre parcelle de ce tout ne peut estre separée d'vne autre partie, si bien que le tout enchainé ensemble, ne se peut disioindre sans rendre cet vniuers imparfait. Mais ce seroit accuser Dieu d'ignorance. Et c'est pourquoy nous tenons que ny ayant nulle imperfection, il n'y a aussi nulle separation.

Que si cela est, celuy qui aura la cognoissance d'vne des moindres parties de cet vniuers ne peut l'auoir entiere sans cognoistre en quelque sorte celle qui la touche. Et de cette cognoissance vient le desir d'en auoir la science parfaite qui ne peut s'acquerir sans venir à quelque lumiere de la troisiesme.

Et ainsi de l'vne à l'autre, sans se pouuoir arrester, l'ame va recherchant la cognoissance du tout, laquelle elle ne peut auoir qu'en Dieu, où tout se void parfaictement.

Et par ce que la cognoissance de quelque chose, vnit cette chose en nostre ame, venant à cognoistre Dieu, elle s'vnit à luy & vnie à luy, ne peut plus rien ignorer.

Or la cognoissancc parfaite de Dieu ne peut estre en nostre ame cependant qu'elle est ioincte à ce corps, par ce que la pureté extreme de Dieu, ne peut se mesler auec l'impureté du corps. De sorte que l'ame doit estre deliuree du corps auant que de pouuoir auoir cette parfaite cognoissance, de laquelle s'ensuit la parfaicte vnion. De

là vient que les plus sçauants mortels ont esté ceux qui ont le plus desiré d'apprẽdre, & que Petrarque a dit que son ame,

*Altro piacer che d'imparar non troua.*

Iuge par-là, Agathon, si cette souueraine bonté ne nous faict pas hausser à elle par les degrez de la sçience, & si cette grandeur n'est pas vne chaine continuee qui des hommes va iusques à Dieu.

Quand à la grandeur des vertus morales c'est sans doute que de nous elles vont continuant iusques à luy. Et afin que tu l'entendes mieux, reçois pour fondement ce Paradoxe que ie te vay dire. Nulle vertu, n'est vrayement vertu, qui ne soit extremement vertu. Or n'y ayant rien d'extreme qui soit petit, il

faut que la vertu ſoit extremement grande pour eſtre vertu. Tout homme donc qui deſire eſtre vertueux, faut qu'il recerche de l'eſtre extremement, autrement il ne meritera point ce nom.

Mais ſi rien ne peut contenir que ce qui eſt moindre que ſoy, il faut auoüer que rien ne peut contenir l'extremité, que ce qui eſt extreme. Rien n'eſt extreme que l'infiny, ny rien infini que Dieu, & ce qui eſt en Dieu.

I'ay nommé cette propoſition vn paradoxe, d'autant que la commune opinion eſt, & meſme d'Ariſtote, que les vertus morales ſont mediocres, & que elles ont deux extremitez vicieuſes, l'vne du plus, & l'au-

tre du moins, & toutefois ie dy qu'il faut que pour eſtre vertus, elles ſoyent extremes. Mais afin de m'expliquer, & que tu cognoiſſes que ie ne m'eſloigne pas de l'opinion d'Ariſtote, voicy quelle eſt la diffinition qu'il en donne, la vertu eſt vne habitude par eſlection conſiſtant en mediocrité ayant eſgard à nous, qui ſe gouuerne auec raiſon, ſelon le iugement d'vn homme prudent.

Doncques ſi la vertu doit eſtre mediocre, ayant eſgard à nous, Ariſtote n'entend pas que ce ſoit ayant eſgard à la vertu.

Et en cela il nous montre, comme par apres il l'explique, qu'il faut auoir eſgard au lieu, au temps, &

aux personnes. Car il est tout certain que la liberalité commande quelquefois de donner plus ou moins, selon ces trois choses, mais cela ne touche point á la vertu, qui en effet doit estre entierement vertu, & à laquelle rien ne peut estre adiousté.

Or ce à quoy on ne peut rien adiouster est sans doute extreme. Mais c'est à nous à qui cette mediocrité touche, c'est à dire aux effects que nous deuons produire par elle. Et afin que tu entendes mieux ce point, il faut que tu sçache que cette vertu consiste en deux choses, c'est à sçauoir en la volonté, & en l'action. Car nul ne sera dit vertueux qui ayant la volonté bonne, aura toutesfois ses action mauuaises, ny celuy qui aur

de

des actions bonnes, ayant la volonté mauuaiſe. Or l'action doit eſtre mediocre, c'eſt à dire auec ſes effects, ſuiure, & ſe conformer au temps, au lieu, & aux perſonnes. Mais la volonté doit eſtre auſſi bien extreme de bien faire aux petites actions, qu'aux grandes. Car le pauure en donnant peu, à auſſi bien la parfaite liberalité, que le riche en donnant beaucoup. Iuge donc par là, Agathon que ce paradoxe, qui au commencement ſemble eſtre tant contre la commune opinion eſt toutesfois entierement fondé ſur la doctrine d'Ariſtote. Et concluons enſemble que celuy qui recerche la grandeur de la vertu morale, recherche vne choſe extreme; & que ny ayant rien d'extreme qui ne ſoit infini, & l'infini ne pouuant

estre qu'en Dieu, sans doute il recerhe, & s'esleue en Dieu.

Mais, diras-tu, la vertu morale gist en la volonté, & en l'action, & quelle volõté, & action donnera-on à Dieu qui est vn, & mesme?

Toutes, Agathon, en leur perfection, & en leur vnion. Car iamais il ne sera clemẽt sans estre extremement clemẽt, & il n'aura iamais cette clemence, sans la iustice. Car rien ne paroist de separé en Dieu, ny d'imparfaict en luy. Et parce que tu demãde quelle action, & quelle volonté Dieu peut auoir escoute ce que Zoroastre en dit. Dieu se faict soy-mesme, que Plotinus explique de cette sorte, Dieu c'est vn acte, non point d'vn autre ny au tour d'vn autre, mais de soy-mesme & au tour de soy-mesme

Car c'est vn acte demeurant

en soy. Et parce que l'acte, à cause de la nature du bien infini, est infiniment fecond, c'est sans doute qu'il ne peut estre sans effect, & cet effet ne peut qu'estre infiny.

Et parce que Dieu seul est infini, ce qui est engendré de cet acte en Dieu, c'est Dieu mesme entierement de soy, en soy, & à l'entour de soy.

Voila, Agathon, quelle est l'action de Dieu qui est de faire vn acte parfaict & vertueux, qui est luy-mesme.

Peut estre veux-tu sçauoir quelle est sa volonté?

Ou il n'y a point de volonté qui est vne inclination de l'entendement au bien, la aussi, n'y peut-il point auoir de plaisir pour l'entendement, qui est-ce qui fait estendre la volonté au

bien, & qui luy fait trouuer son repos. Que s'il n'y a point de plaisir au bien, pour certain il ny en a point du tout, mais aussi, (comme il est sans doute) si le plaisir y est, la volõté y est aussi. Que si ces affections sont aux creatures, le commencement de la generation, sans doute au createur, ce sont l'origine de la creation.

Que si toutes les choses bonnes sont dressées à vne fin, i'entens les particulieres qui sont bien ordonnees, à plus forte raison le bien vniuersel, Dieu, dresse toutes ses actions à quelque fin: mais si la fin est la perfectiõ de la chose qui luy est adressée, quelle autre fin peut auoir Dieu que sa bonté mesme?

Que si la bonté de Dieu est sa propre fin, Dieu à sa façõ, ayme

ſa propre bonté. Or Dieu eſtāt intellectuel, & ſa bōté intelligible, il l'aime d'vne amour intellectuele: Or cet amour giſt en la volonté, Dieu donc veut ſoy-meſme.

Par la cōſidere, Agathon, que Dieu veut, & fait toutes choſes bonnes, & afin que quelque Epicure ne die point que Dieu en ſes actions, & volontez ait de la peine, & du ſoucy, il faut que tu ſcache que s'il ne veut, il n'a affaire de conſeil, ny d'eſlection, parce qu'il agit par ſon propre eſtre.

Et tout ainſi que le Soleil eſclaire le monde, que le feu eſchauffe, & que l'ame nourrit le corps par leur propre eſtre, c'eſt à dire par la vertu naturelle qui eſt en leur eſtre, de meſme Dieu, comme Dieu fait par ſon eſtre

toute chose. Or toute action qui se fait par l'estre, se fait sans soucy, & trauail. Il y a ceste difference en ce qu'agit le Soleil par son estre, & Dieu par le sien que le premier agent qui est Dieu, agit par vn estre pur, le Soleil par l'estre, c'est a dire par vne certaine vertu naturelle: de sorte que l'actiõ qui procede du conseil, & de l'eslection, est plus que celle qui procede de cette vertu naturelle, mais aussi celle de l'estre pur est, sans comparaison par dessus celle de l'eslection.

C'est, peut estre trop platoniser que ce que i'ay faict ce matin auec toy, mais il faut que tu m'excuses, puis que tu m'as prié de te nourrir des mesmes viandes que i'vse pour moy.

Que si tu relis ceste lettre plusieurs fois, ie m'asseures que tu

trouueras que veritablement la grandeur eſt vne chaine continuée des hommes iuſques à Dieu, & que le deſir de dominer, de ſçauoir & d'eſtre parfaitement vertueux, nous va peu à peu eſleuant en Dieu, & par diuers milieu, nous conduit à la fin en luy, comme le parfait centre, & repos de noſtre ame.

*Que la vertu nous approche plus de Dieu que toute autre grandeur. Et qu'elle est plus aisée à acquerir que les autres.*

EPISTRE X.

SElon ta responce ie iuge, amy Agathon, que l'espineuse lettre que ie t'escriuis hier, t'a esté plus agreable que ie n'eusse creu. Car tu me mandes que ie t'ay ouuert les yeux à des choses que l'opinion commune t'empeschoit de voir entierement, & qu'à cette heure tu cognois qu'il est vray q̃ toute grandeur tend à Dieu, & qu'il est impossible autrement : mais ne te contentant pas de ce que

ie t'en ay dit, tu desires de sçauoir encore deux choses de moy sur ce propos, & me pries bien fort de t'en escrire mon opinion.

Tu sçais bien, Agathon, que mon amitié t'a donné des long temps tout ce que tu peux desirer de moy, & que ce seroit mãquer au deuoir d'amy, si ie ne te rendois tous ceux ausquels elle me lie enuers toy. Il n'y a qu'vn mal en celà, peut estre ne pourray-ie pas si bien satisfaire à tes demandes que tu le desirerois. Mais nul n'estãt obligé à ce qui est outre sa puissance, tu te contenteras amy de ce que ie pourray.

Tu veux dõc sçauoir de moy, puis que la grandeur de la domination, de la sçience, & des vertus morales, va iusques à

Dieu, par laquelle de ces trois, on peut s'approcher d'auantage de luy, & puis que nul n'en peut auoir la perfection laquelle on peut acquerir moins imparfaitement. Voicy, Agathon, quelle est mon opinion.

Plus vn portraict ressemble au visage sur lequel il est faict, plus aussi disons nous qu'il approche de sa ressemblance. Ce qui representera donc en nous plus parfaitement la ressemblance de Dieu sera sans doute ce que nous dirons nous en approcher dauantage. Car nous auons esté créez par luy sur ce modele là. La grandeur de la domination est plustost contraire que ressemblante à Dieu : car encore que nous le dissions le Seigneur des Seigneurs, si est-ce que c'est d'autant que telle domination

eſt iuſtement ſienne. Mais nul entre les mortels, n'eſt né Seigneur vniuerſel du monde. S'il l'acquiert il en deſpouille les particuliers qui en iouyſſoient au parauant.

Et en cette vſurpation, ne contreuient il à la loy de nature qui commande de ne faire à autruy que ce que nous voudrions qui fuſt faict à nous meſmes? Et qu'eſt-ce cette loy de nature que Dieu meſme? . . . . . .

Par ainſi celuy qui vſurpe, ſe rend entierement diſſemblable, & contraire à Dieu. Diſſemblable, d'autant que Dieu eſt iuſte, & que celuy qui rauit le bien d'autruy eſt iniuſte, que Dieu faict touſiours bien à chacũ, & que cetuy-cy ne rapporte que du mal, que Dieu nous donne à tous ce qui eſt à ſoy, &

que l'autre s'attribue ce qui n'est pas sien: Et contraire, d'autant qu'il va contre ses commandemẽs, & que mesme pour se hausser à l'entiere domination, il faut qu'il s'esleue à celle du ciel, puis qu'elle ne finit point en ce qui est de la terre. Les poëtes nous ont voulu representer ce vice par les Titans outrecuidez qui essayerent de monter aux cieux, & les historiens nous en font foy par les temeraires, & prophanes sacrifices qui ont esté vouez à quelques mortels.

Quant à la grandeur de la science, elle est en quelque sorte plus ressemblante, mais toutesfois encore fort imparfaite, car elle a deux millieux fort differens de luy, l'vn qui est l'outrecuidance, & l'autre qui est

la tromperie. Pour l'outrecuidance elle s'adresse à Dieu contreuenant, à sa volonté, & l'autre aux hommes: Car Dieu se reserue l'entiere cognoissance des choses. Et pour attirer nostre ame à son admiration, & à son desir, d'autant que l'on ne souhaite point ce dont on n'a point de cognoissance, il luy en donne quelques legers lineaments, mais non iamais le sçauoir entier, non pas mesmes des choses qui nous tombent dessous les sens. Ie veux dire que nous voyons, que nous touchons, que nous sentons, que nous goustons, & que nous oyons. Ie ne veux pas dire que nous ignorions toutes choses: car ie sçay bien qu'il y a des semences de la verité en nostre ame, &

que nous sçauõs bien que Dieu est, que nous sommes, que nous oyons, que nous parlons, & que nous mangeons, mais ie dy bien que nul asseurément ne peut dire comme ces choses se font, & que ce seroit quelque espece de science asseurée, si on pouuoit dire comment l'œil void, comment la main touche, l'oreille ouit, la langue gouste, & comment le nez sent.

On me dira, peut estre, que l'esprit obtique fait voir, mais qu'est-ce que cet esprit obtique & pourquoy cette humeur gluãte à elle cette vertu plustost que tãt d'autres qui tiẽnent bien en apparence autant de la lumiere? Mais qui dira comment l'œil peut cõprendre cette lumiere, comment sa vertu se peut meler auec l'esprit d'vne telle prõ-

ptitude, qu'à peine ſemble-il que ſon actiõ ſe faſſe auec quelque temps?

Mais pourquoy eſt doux le fenouil, & la rue amere? à cauſe de leur qualité. Et comment eſt-ce que cette qualité ſe tire d'vne meſme terre: car nous les voyons quelques fois auoir les racines entre-laſſees l'vne dans l'autre?

On reſpondra ſans doute que c'eſt la proprieté de la greine.

Mais qui voudra recercher plus auant, quelle raiſon pourra-il trouuer, ſinon en fin l'abyſmant dans ce grand Ocean de la nature, dire pour toute reſolution que le naturel de la greine eſt tel?

Mais pour mõſtrer l'extreme foibleſſe de noſtre ſçauoir, conſidere, Agathon, que de ce qui eſt faict par quelque autre, on pourroit, peut eſtre, ne trouuer tant eſtrange que nous en ignoriſſions la cauſe.

Mais n'eſt-ce pas vn grand deffaut de ne pouuoir ſçauoir ce que nous faiſons nous meſmes? Car demande aux Muſiciens pourquoy il y a des tons faux, d'autres parfaicts, & d'autres imparfaicts, ils ne t'en ſçauroiẽt dire autre raiſon, ſinon que l'oreille le iuge ainſi, & toutefois il eſt tres-certain que nous faiſons la muſique. Pauure & foible cognoiſſance que celle des hommes auec laquelle toutesfois ils ſe hazardent comme nouueaux Promethees, de monter au ciel, & la rauir le feu propre de Iupi-

ter. Ie veux dire qu'ils ont bien la hardiesse d'essayer d'entrer dans les secrets de Dieu, & là rauir par leurs vains iugements la cognoissance des choses futures.

Les liures sont pleins de ces vanitez, & l'Astrologie iudiciaire en rẽdra tesmoignage: la Chyromancie, les augures, & autres semblables sortes de deuiner ce qui doit aduenir, que sont-ce autres choses que des arrogances extremes, auec lesquelles on tasche de paruenir à ce que Dieu a voulu retenir à soy particulierement? Et de cet erreur procede la tromperie, dont ie t'ay parlé cy dessus. Car ceux qui s'attribuent ce nom de sçauantz, pour estre honnorez des autres, & estre estimez diuins, comme nouueaux Empedocles, sont

contens de se perdre eux-mes mes dans le feu ardant de l'am bition, pour estre honoré de c tiltre de sçauant. Ainsi vont il voilant leur ignorance de l'opi nion qu'ils conçoiuent en au truy de leur sçauoir.

Mais ie ne sçay qu'elle espece de sçauoir celuy peut auoir qui ne sçait pas comment il faict, ce qu'il faict, ny comment il nous peut apprendre ce qu'il se fait au ciel, puis qu'il ignore les choses mesmes qu'il touche en terre, ny comment predire ce qui est futur, puisque le present luy est incogneu.

Tres à propos certes, ce Philosophe fut mocqué qui considerant le cours du ciel, se laissa choir dans vn fossé qu'il ne voyoit pas. Et toutes personnes le sera tousiours auec beaucoup

de raiſon, qui s'abuſera aux recherches des choſes qui ſont outre ſa capacité, & ignorera celles qu'il touche & qu'il deuroit ſçauoir. Or Agathon, reuenons à noſtre diſcours, & voyons ſi les traits du mortel, qui ſe dit ſçauant, ont quelque reſſemblance du viſage diuin. Premierement cette arrogance qui le pouſſe outre ſa capacité, ne peut eſtre qualifiée d'vn plus fauorable nom que celuy d'imprudence, & cette tromperie auec laquelle il taſche de ſe faire croire ſçauant, comment la peut-on plus doucement nommer que deception? Quelle reſſemblance à ton aduis peuuent auoir ces deux imperfections, auec la perfection de Dieu? Nulle certes, tãt s'en faut, c'eſt pluſtoſt vn viſage du tout diſſẽblable au ſien.

Or voyons maintenant ſi la vertu morale nous en rend ſi differents.

Brieuement Agathon, nous le pouuons faire depeignant en peu de mots le vertueux. Que ſi on te demandoit à quoy tu le cognoiſtrois du vicieux, ne diras-tu pas que ceſtuy-cy aux aduerſitez eſt fort, & que le vicieux eſt timide, ou temeraire: cetuy-cy eſt temperé aux voluptez, & que l'autre eſt entierement intemperé: cetuy-cy eſt liberal, l'autre prodigue, ou auaricieux: cetuy-cy magnanime, l'autre puſillanime, ou arroguant: cetuy-cy clement, l'autre cholere, ou ſans reſſentiment: ceſtuy-cy iuſte, & l'autre iniuſte & outrageux.

Bref que le vertueux a pour ſon ennemy le vice, & l'autre la ver-

tu. Et dy moy, Agathon, ie te ſupplie, eſt-il poſſible dans vn ſi petit crayon de repreſenter plus viuement vn viſage que Dieu l'eſt dans les qualités que le vertueux doit auoir? Car nous eſprouuons iournellement que Dieu eſt iuſte, & veritable, qu'il eſt clement, & liberal, qu'il eſt prudent, & ſage, bref qu'il combat, & corrige les vices par tous les chaſtimens que ſa iuſtice, & ſa clemence peuuent permettre.

Mais, me diras-tu, puis qu'il faut que la vertu ſoit extreme, nul ny ſçauroit paruenir ſelon les raiſons que ie t'ay deſia alleguees, ie te reſpondray, & enſemble, ſatisferay à la ſeconde partie de ta demande, c'eſt à ſçauoir laquelle de ces trois grandeurs on peut acquerir moins

imparfaictement la vertu comme ie t'ay deſia dit, conſiſte en la volonté, & en l'action. Il eſt tout certain que l'action difficilemẽt peut eſtre en ſa perfection, mais il ne tiendra qu'à nous, que la volonté ne le ſoit, car elle eſt libre ſur toute choſe en l'homme. Doncque ayant cette volonté parfaite de ne faire iamais rien contre la raiſon, nous pouuons nous approcher bien fort de Dieu de ce coſté là. Que ſi la foibleſſe humaine rend nos actions en quelque ſorte, imparfaites, & par ce moyen nous recule vn peu de ceſte ſouueraine bonté, c'eſt pour nous faire paroiſtre que ſommes hommes, & non pas Dieux, & que nous deuons reclamer à luy comme à l'origine, & à la cauſe de toute perfection.

Ie voulois finir cette lettre, mais liſant Plotinus, i'ay trouué vne ſentence qui clora noſtre diſcours.

La domination, dit-il, & la ſcience dans vn cœur genereux, tendent ſecrettement à la vertu. Voicy, Agathon, comme ie l'explique.

Vn eſprit genereux ne deſire de dominer, ny de ſçauoir que pour eſtre honoré. Le vray honneur ne procede point de ce qui eſt hors de nous, ou que nous ne poſſedons pas.

La domination n'eſt point en nous, ny nous ne poſſedons nulle ſcience aſſeurée, doncques l'honneur ne peut proceder de ces deux.

Mais la vertu eſt en nous, & qui eſt vertueux, en eſt poſſeſſeur. Et ne pouuons point dire de poſſeder vrayement autre choſe. Doncques l'honneur peut ſeulement naiſtre d'elle, & cette concluſion eſt priſe des Etiques d'Ariſtote. Que ſi le vray honneur eſt ſeulement en la vertu, celuy qui cerche l'honneur, ne cerche-il la vertu ſans y penſer? Et quoy que par des lignes obliques, va toutefois tirant à ce centre.

Et il eſt vray, Agathon, que toute domination, & toute ſcience treinent auec elles, ſi ce n'eſt la vraye vertu, au moins vne couuerture vray ſemblable d'elle, par laquelle on deſire de paroiſtre meilleur, ou en l'eſprit ou en puiſſance, que le reſte des hommes, & la bõté comme dit Tri-

Trismegister, est le comble de la vertu. Et a Dieu.

*Que tout ce qui nous aduient procede de la main de Dieu. Et que les afflictions, encore qu'elles ayent apparence de mal sont tousiours pour nostre bien.* EPISTRE XL.

HIER, lors que i'estois prest à te faire sçauoir de mes nouuelles, selon ma coustume, ie fus preuenu des tiennes, par lesquelles, i'appris la mort de ce genereux Prince, au retour de ce long voyage chargé de tant de bonnes fortunes, & de tant de gloire, que ie crus, quant à moy, le ciel ne luy pouuãt augmenter son bõheur en terre, l'auoir voulu rauir pour parfaire du tout sa felicité. Il faut que i'auoue que d'abord ie ressentis le desplaisir de sa perte,

si telle sa mort se doit nommer.
Mais plus encore me toucha la compassion de sa femme, de ses amis, & de ses seruiteurs. Car il est tout certain que plus vn bien est grand, plus aussi quand il est rauy donne-il de regret.
Que si l'effet à quelque proportion auec sa cause, quelle amitié & quelle affection pouuons nous croire que sa vertu si grande ait produitte en ceux qui le pratiquoient ? Sans doute, Agathon mon amy, il faut auouer qu'elle estoit extreme; & que par cõsequent le desplaisir de son rauissement ne doit point l'estre moindre.
Tu m'escris que Leonidas ton cher amy, & qui d'ẽfance a esté esleué prez de luy, a de telle sorte ressenty ce coup de fortune que sa lettre t'a faict participer

à sa douleur, par sa compassion.

Puisque l'amitié rend toute chose commune entre les amis & que cette loy te fait partager auec ton amy, ses desplaisirs, c'est sans doute aussi que ie dois auoir part à ta pitié. Et d'autãt que les playes qui s'euiellissent sans remede, sont de plus diffi-cille guerison, ie n'ay pas voulu tarder dauantage de mettre la main à ma propre cure. Et si tu iuges que ie sois bõ Cirurgien, tu pourras te seruir de la mesme recepte. Si la terre & tout ce que nous voyons en cet vniuers, est disposé, & conduit par la particuliere prouidence de Dieu, & non point du hazard, ny de soy-mesme, qui dira l'hõme pour qui ces choses ont esté creées, estre vne vague tourmẽtée sur la mere, iouet du rẽcõtre

& de la fortune ? Ne seroit ce pas blasphemer contre le createur de toutes ces choses, & l'accuser de faute de iugement s'il auoit seulemẽt soin de ces choses inanimees, & qu'il a creées pour l'homme, & qu'il laissast à la fortune la libre dispositiõ de cet homme qu'il a voulu former à sa semblance?

Que si nous auouons (cõme necessairement toutes personnes raisonnables y seront forcez) que les choses qui nous arriuent, sont cõduites de la mesme main qui nous a creez, & qui à nostre naissance nous a tenu lieu de pere, & au cours de nostre vie de gouuerneur, & de protecteur, comment pourons nous nous plaindre de ce qui nous aduient, puis que celuy qui l'ordõne ainsi sçait, & veut

mieux nostre bien que nous ne le sçauons desirer?

Auoir opinion que Dieu veuille mal à ses creatures, ce seroit non moindre ingratitude, que tres-grãde impieté, veu que nous auons tant de tesmoignages de son amitié, que nous ne pouuons ouurir les yeux que tout à coup nous n'en voyons vne infinité se presenter à nous.

Que s'il nous ayme, qui pourra penser que l'amitié de Dieu soit pl^9 froide que nos affectiõs mortelles, où quelle n'aye pas autant de puissance en luy que nous en esprouuons en nous? Mais si entre nous l'amy n'espargne rien pour ce qui est du seruice de son amy, & qu'il croit estre son aduantage, pourquoy aurons nous opinion que cette infinie bonté, qui est tout

amour deffaille enuers les hommes de cette mesme volonté?

Que si nous confessons que Dieu veuille nostre bien, ne faut-il pas conclure, que nous aymant comme il nous ayme, s'il nous enuoye du mal, c'est où pour ne cognoistre que ces choses soient mauuaises, ou pour ne nous en pouuoir donner de meilleures.

Mais qui seroit celuy qui ozeroit taxer Dieu d'ignorance, ou d'impuissance? Par ainsi s'il est tout sçauant, tout puissant, & tout amour, pourquoy ne croirons nous toutes les choses qu'il nous enuoye estre les meilleures que nous puissions receuoir?

La nature imite Dieu en ses œuures, nous voyons que de

la matiere qu'elle trouue, elle en produit ce qu'elle peut de plus parfait.

De mesme Dieu fait de nous ce qui se peut de mieux. Mais tout ainsi que la nature ne cree pas la matiere, mais la forme, & perfectionne seulement, aussi Dieu, nous laissant nostre libre volonté, fait de nous, & tire de nos actions tout le mieux dont nous sommes capables.

Et de vouloir recercher l'apparence qu'il y en a en tous les accidents qui nous arriuent, outre que ses iugements sont incomprehensibles, encore ne seroit-ce vne moindre faute que de douter de sa bonté.

Si anciennement, comme il me semble de t'auoir dit autresfois, les Atheniens

creurent bien à la ſeule parole de Xenocrates,&encore que ce fuſt la couſtume, ne le voulurent laiſſer iurer, pourquoy ne croirons nous à ce que Dieu nous dit ſans recercher par l'intelligence de ſes deſſeins, comme preſque vn nouueau ſermēt de luy, puis qu'vne fois il nous a dit que tout ce qui nous aduient eſt enuoyé de luy, & que c'eſt pour noſtre bien, pourquoy ne le croirons nous? Parce pourroit on reſpondre, que les aduerſitez nous viennent trouuer accompagnees de tant de maux,& de tant de douleurs qu'il n'eſt pas croyable qu'vn viſage tant ennemy, couure vn effect qui nous puiſſe raporter du bien, & comment eſt il poſſible que nous ayons plus d'aſſeurance aux hommes qu'en

Dieu? & toutefois quand le medecin nous presente vn bruuage, encor qu'il soit amer, qu'il sente mauuais, & que l'œil, & le goust ne puissent rien iuger de pire? nous ne laissons de le prendre, & de croire qu'il nous est salutaire, & nous ne croirons pas que les afflictions que Dieu nous enuoye que la disposition qu'il luy plaist faire de nous, soit pour nostre auantage, & pour nostre salut, parce qu'elles sont ameres, qu'elles sont penibles, & fascheuses à suporter? Ce grãd Alexandre eut bien tant d'asseurance en son Medecin, qu'encor qu'il receut aduis au mesme temps qu'il luy offroit le bruuage, qu'il le vouloit empoisonner, d'vne main il luy tendit la lettre, & de l'autre il print la

coupé, & au mesme tẽps la beut, & nous à qui toutes choses vont criant que ce grand Dieu nous ayme, & que tout ce qui nous vient de luy, ne peut estre que pour nostre bien, toutesfois nous n'en croyons rien, ou pour le moins quand il nous presente ses medecines, nous tournons la teste à costé, nous les refusons, & fremissons à l'odeur qui nous en vient au nez. Que si nous sommes contrains de les aualler, combien de larmes y beuuons nous ensemble, combien de plaintes, & de querelles faisons nous contre luy? Recognoissant ainsi auec ingratitude son amitié, & le soing qu'il luy plaist de prendre pour nous.

Et ne sçay quel aueuglement si espais nous couure de tene-

bres, que pour quelque facheuſe apparence que ces euenemens portent auec eux, nous croyons que Dieu nous veuille bleſſer, & non point guerir, puis qu'encor que nous voyons d'ordinaire les Apoticaires meſler du poiſon aux medecines meſmes qu'ils nous donnent, ſans en redouter la force, nous nous en ſeruons comme aſſeurez que par leur ſçauoir, ils ont oſté ce qui eſtoit de mortel, & nous ne voulons pas croire que Dieu ait oſté par ſa ſcience tout ce q peut eſtre de mauuais aux aduerſitez qu'il nous enuoye, parce qu'elles ont quelque apparence de mal.

Quant à moy, Agathon, qui ſçais fort aſſeurément que la moindre fueille d'vn arbre ne

peut tomber ſans que Dieu le faſſe, qui ſçay auſſi que Dieu ayme l'homme cõme ſon œuure, ie ne doute pas que tout ce qui nous arriue ne ſoit pour noſtre bien. De ſorte qu'oyant la mort de ce Prince genereux ie me ſuis incontinent perſuadé que puis que Dieu auoit permis ſa mort, c'eſtoit ce qui luy pouuoit arriuer de mieux, & que s'il en auoit priué la terre, & les hõmes, c'eſtoit pour leur aduantage.

Et quoy qu'en apparence ceſte mort, & cette perte ſemble eſtre fort amere, ſi eſt-ce que veritablement tout hõme qui ne voudra point blaſphemer contre Dieu, doit croire que cette medecine, eſt la meilleure, & la plus ayſée que pour

guerir, peut eſtre, quelque maladie ſecrette, Dieu peut vſer en ſemblable occaſion. Voilà, Agathon, les premiers appareils que i'ay mis ſur ma playe. Ie m'aſſeure qu'ils ne te ſeront point inutiles, ny à tes amis, ſi tu en veux bien vſer.

Mais reſſouuiens-toy (& ce ſera la cõcluſion de ma lettre) de ce qu'Ariſtote dit en ces Ethiques, il ne ſuffit pas pour guerir vn mal de diſcourir ſouuent auec vn ſçauant medecin, mais faut vſer de ſes conſeils, & de ſes remedes.

*Que celuy qui se laisse aller à la douleur l'augmente. Et que les prosperitez de la fortune ne peuuent rendre personne heureux.*

## EPISTRE XII.

TV me remercie, & pour toy, & pour ton amy de ce que ie t'escriuis hier pour le soulagement que les cõsiderations que ie t'ay representées, ont t'apporté voz desplaisirs. Ie suis bien ayse, Agathon, de t'auoir peu seruir en cela comme ie feray tousiours en toute autre chose que tu voudras de moy. Mais la priere que tu me fais à la fin de ta lettre d'escrire quelque consolation à cette Princesse,

me met peut-estre plus en peine que tu ne croirois pas.

Car plusieurs✝s'opposent à ta demande pour m'empescher de mettre la plume en ce suiect, & les loix aussi de nostre amitié m'obligent à ne iamais te desdire.

✝ choses

Mais toutes choses considerées ie me resous de faillir plustost à moy-mesme, qu'à toy, ie veux dire à ton amitié. Toutefois, afin aussi de ne mespriser pas tant ce qui me touche.

Parlant à toy tu pourras tourner ma parole à elle. Et si tu le trouues à propos, tu luy en feras toy-mesme telle part qu'il te plaira.

Tout ainsi, Agathon, que les riuieres se vont augmentant par la cõtinuation de leurs cours, & que celles qui à leurs

sources peuuent à peine surpasser le pied, auant qu'elles se desgorgent en mer, semblent elles mesmes de petites mers. De mesme le pleur qui au matin ne pouuoit presque mouiller le mouschoir, au soir noye & nos linceux, & nostre lict. Soit que comme vn fin sorcier, il ne fasse mal qu'à ceux qui l'aiment, & le pratiquent, ou soit que comme nous voyons les corbeaux, au croassement les vns des autres s'aller assemblants, que de mesme, au cris des infortunes les infortunes accourẽt ensẽble. Tãt y a qu'il n'est point plus propre à l'aymãt d'attirer le fer, qu'à vne larme, de tirer l'autre apres soy. C'est pourquoy les anciens disoient le pleur estre du naturel du chien qui retourne souuent où il est bien traité, & s'en-

fuit de ceux qui le rudoient. Or le bon traictement est de le receuoir, non point comme chez nous, mais comme en sa maison propre, & puis en luy donnant toute authorité dessus les puissances de nostre ame le seruir de larmes, de regrets, d'opinion, de miseres & de tout esloignement de consolation. Ceux qui en vsent ainsi, sont en danger d'auoir longuement cet hoste auec eux Et tout ainsi que le feu ne peut estre sans brusler, ny le pleur aussi sans affliger, & de cette affliction, comme de la bruslure, naist vne si aspre cuiseur, que de nouueau elle renouuelle les plaintes, & les plaintes le pleur. Ainsi void on vne maison quelquefois pour vn commencement de desmolition s'accabler elle mesme entierement, car le

feste venãt à tomber sur le plus haut estage, l'enfõce, & les deux tout à coup sur le second, l'emportent & ainsi vont l'vn l'autre se ruinant iusques au fond. Et delà procede que nous ne voyons iamais venir vne infortune seule, y ayant fort peu de personnes qui ne se laissent emporter plus outre, qu'il ne doit à la douleur. Mais qui voudra euiter la pratique d'vn si fascheux voisin, qu'il ne fasse iamais familiarité auec luy, & sur tout qu'il ne l'enuoye iamais querir. Que s'il vient, auant que de le receuoir, qu'il le fasse longuement demeurer à la porte, pour sçauoir à quelle occasion il vient. Et s'il le faut receuoir, comme à la verité, quelquefois la nature nous y oblige, qu'il ne luy donne autre permission que

de viſiter le logis, & en chaſſer la cruauté, & l'impitié, ſi de fortune, il les y retreuue, mais qu'en les chaſſant qu'il s'en aille auſſi luy-meſme, & laiſſe en ſa place la raiſon.

Or, Agathon, cette raiſon demandera à cette ſage Princeſſe, ſi elle plaint ce grand Prince à ſon occaſion, ou à la ſienne propre: Si c'eſt pour la ſienne, c'eſt qu'elle l'eſtime plus en terre, qu'au ciel. Et ſi cela peut eſtre ie le demande à ſon ſeul iugemẽt, encore qu'il puiſſe eſtre partiſan de la douleur. Car qu'eſt-ce que nous appellons heur? A peine que ce puiſsẽt eſtre les richeſſes, puis que le vray heur ne cõſiſte point en ces choſes q̃ ne peuuẽt rẽdre l'hõme ſuffiſãt à ſoy-meſme parce q̃ ce doit eſtre vn bien

ſi grand,& ſi entier qu'il ne puiſ-
ſe auoir affaire de nul autre biẽ.
Mais tant s'en faut que la richeſ-
ſe ſoit telle, qu'elle rend celuy
qui la poſſede d'autant plus qu'-
elle eſt grande, d'autant plus
auſſi neceſſiteux de l'ayde d'au-
truy, pour reſiſter à la force de
ceux qui en ont moins.

Et puis ou a iamais eſté le ri-
che qui n'ait deſiré l'abſence, ou
la preſence de pluſieurs choſes?
Mais ſi celuy eſt neceſſiteux qui
deſire, ſans doute enſeuely de-
dans l'or il eſt pauure, comme
dit le tragique Senecque.

Sera-ce donc aux dignitez, &
grandeurs que cet heur conſiſte?
Mais quel heur peut rapporter à
autruy ce qui ne ſe peut ſoy meſ-
me eſloigner du vice? Et com-
bien de perſonnes indignes du
nom d'hommes, ont ces digni-

tez, & ces grandeurs. Quelle felicité peut on auoir en ce qui s'acquiert difficilement, se conserue malaisemẽt, & est impossible presque de le retenir?

Que si la vie de soy-mesme est suiette à tant d'incommoditez, ce qui l'incommode encor d'auantage ne doit-il estre estimé malheur plustost que bon heur? Qui considerera la vie des grands, à combien de perils & d'incommoditez la verra il exposee? Ce Roy ẽ rendra tesmoignage qui à vn foible fillet, fit attacher l'espee sur la teste de Damocles qui luy auoit demãdé de pouuoir demeurer en son throsne royal, & toutesfois cette grandeur ne rapporte rien aux bons, pour les rendre meilleurs, ny aux meschãts pour les rendre plus gens de bien : tant

s'ẽfaut, il semble que ce soit vn venin qui se mesle entre les vertus pour peu qu'elle les treuue separées & les va corrompant auec vn si doux assoupissement, que biẽ souuent les plus auisez ne s'en apercoiuent.

Neron, qui par sa cruauté, & ses vices a à iamais diffamé ce nom, auoit durant les premieres années de son empire dõné autant de bonne esperance de soy à l'opinion de chacun que Prince qui l'eust deuancé.

Mais toutesfois dira quelqu'vn, c'est vne douce chose de commander aux hommes. Qui ne riroit, si entre les formis, & les mouches, ou autres semblables petits animaux, il y en auoit quelque'vn qui eust cette ambition de cõmãder entr eux. Et qu'est-ce autre chose que

l'homme qui veut commander aux autres animaux de son espece? Il n'y a point certes de difference ayant esgard à tous les deux. Car ces corps sur lesquelz les authoritez s'estendent, n'est-il mesme sujet à ces moindres animaux, d'autant que pour l'esprit il ne peut estre forcé comme Socrates fit bien paroistre aux trente tyrans.

Outre cela, comment peut estre vn heur asseuré la puissance sur les hommes, qui mesme ne nous peut oster de la puissance des hommes? Combiẽ d'Empereurs auons nous veu tuer, & par les leurs, & par ceux qu'ils auoyent auparauant vaincus? Comment mourut Cæsar? Et Hanibal, apres auoir tant pris de Romains, vn Romain ne le prit il pas?

Que si la mesme chose qui fait vne personne heureuse par sa possession, la rend malheureuse par sa priuatiõ. que ne croyons nous les Rois mesmes plus grãds estre beaucoup plus miserables qu'heureux, puis qu'ils sõt beaucoup plus impuissants, qu'ils ne sont puissans?

Qui peut trop, veut pouuoir plus encore qu'il ne peut, dit Seneque dans Hypolite, outre que mal aysemẽt peuuẽt-ils cõmander à vne si grande partie de la terre qu'il n'y en ait vne beaucoup plus grande à laquelle ils ne commandent point: Et mesme qu'en leurs Royaumes & Empires, ce n'est pas eux qui commandent, mais les loix, ausquelles ils sont contraincts d'obeir, s'ils ne veulent chãger leur domination en tyrannie.

Que

Que s'ils le font, ils ſe voyent incontinent reduits aux miſeres de Dionyſius qui pour ne ſe fier à nul des ſiens, fut contraint de ſe faire couper le poil à ſes filles, & puis en fin de s'y ſeruir du feu.

Et qui croira cela pouuoir rẽdre l'homme heureux, qui ne le peut pas meſme rendre aſſeuré? Et cõmẽt pourra celuy trouuer la felicité qui ne ceſſera iamais de craindre?

*Le Pin plus eſleué, eſt plus battu du*
*vent,*
*Plus eſt grande la tour & plus ſa*
*cheute eſt grande,*
*Et les monts les plus hauts reſſentent*
*plus ſouuent*
*Les outrages du foudre!*

Ce n'eſt donc point en nulle de ces choſes qu'elle a creu qu'il peut eſtre heureux en terre.

Ce sera peut-estre, en l'honneur, en la gloire, & en la reputation. Et en cela, à la verité, elle en a quelque occasion. Car si en terre il y a quelque chose, comme dit Aristote, qui puisse estre digne du vertueux, c'est l'honneur. Et ce Prince quelle regrette en a eu autant que autre qui ait vescu de son aage, ny qui lait de beaucoup de siecles deuãcé.

Mais encore ne sçay-ie pas cõmẽt peut estre vn si grand bien, ce qui s'enclost en si peu d'espace.

La terre, eu esgard au ciel n'est de nulle qualité sensible, mais est comme vn point seulement. Car l'horizon qui termine nostre veue, coupe le ciel comme en deux moitiez, ce qui ne se pourroit faire si la terre auoit quelque qualité, à sa compa-

raiſon. De meſme les eſtoille ne nous apparoiſtroient touſ iours de meſme quantité, ca: ou la terre s'eſleueroit en mon. tagnes, au haut, comme plu: prez du ciel, elles nous ſem bleroient plus grandes, & er bas, comme plus eſloignez, plus petites ainſi que nous enſei-gnent les reigles de la perſpecti-ue. De ſorte qu'il faut par ne-ceſſité auouer que le ciel eſtant eſgallement diſtant de tous co-ſtez de la terre, que la terre n'eſt qu'vn point. Et qu'eſt-ce autre choſe le point qu'vn certain in-diuiſible duquel la ligne eſgal-lement eſloignée, fait le cercle: & quoy qu'il ſoit indiuiſible, ſi faut-il le ſeparer en plusieurs parties: car plus des deux tiers de la terre eſt ou englouty des

eaux, ou inhabité par les deserts, ou encore incognu. Et ceste tierce ne tient pas vne mesme chose, honorable, ny glorieuse. Par ainsi de ce point en plusieurs parties sou-diuisé, que peut-il rester qu'vne chose qui ne peut presque tomber sous l'imagination. Et toutesfois celà est le grand champ de la gloire, c'est là où elle peut estendre ses aisles. Et comme est il possible qu'vne chose si petite (puis que nul ne peut donner dauantage que ce qu'il a) puisse estre capable de nous donner vn grãd heur? Mais soit ainsi que la gloire soit quelque chose de grand, soit qu'elle puisse esgaler de sa hauteur le ciel mesme, puis qu'elle a à durer si peu, quelle grandeur nous peut elle rapporter?

L'oubly engloutit la memoire de tous accidents, ſoit de bien ſoit de mal, parce que le temps eſt cauſe de la corruption des choſes temporelles. Et qui ne dira la gloire eſtre temporelle, qui meſme ne peut croiſtre ſans le temps ? Que ſi c'eſt vne ſi belle choſe que d'eſtendre les aiſles de ſon nom, il doit donc eſtre miſerable de ne le pouuoir pas faire. Mais eſtāt impoſſible qu'il puiſſe voler en la plus grande partie de la terre, il s'enſuit qu'infalliblement celuy qui vit doit eſtre en la plus grande partie miſerable.

Outre que ce qui ne vient point du iuſte iugement de la raiſon ne peut eſtre eſtimé bon. Qui croira que ce qui vient de la loüange par la bouche du peuple, le puiſſe eſtre, puis qu'il

eſt tout certain qu'il ſuit pluſtoſt l'inclination des ſens que la verité des choſes ? Et de là vient le peu de durée qu'elle a parce que ſelon ſes diuerſes paſſions, il ſe va changeant, ne iugeant rien que par la ſeule opinion.

De ſorte que le plus ſouuent il eſt comme ces oyſeaux deſquels la veue eſt obſcurcie par le iour, & eſclairée par la nuict. Ce n'eſt donc point en la gloire que cet heur ſe trouue. Sera-ce aux plaiſirs, & à la iouiſſance de choſes humaines? Ie ne ſcay comment la felicité peut eſtre en ce qui traine apres ſoy vne cheine infinie d'incommoditez, & toutefois qu'eſt-ce qui en eſt plus ſuiuy que le plaiſir, & la volupté de ces choſes. Deſ-

racinez principallement, dict Senecque, les voluptez qui ne nous embrassent que pour nous estrãgler. La volupté, dit Crantor, est ennemie de la raison, & ne veut auoir nul commerce auec la vertu. Ce que Demosthenes cogneut fort bien quand il ne voulut acheter de Tais si cherement vn repentir. Que si le bon heur procedoit de ces plaisirs, il faudroit dire que les brutes pourroyent estre heureuses, parce qu'elles sont capable de les receuoir.

O Alexandre, dict Aristote, euite l'alliance des voluptez brutales qui sont corruptibles, d'autant que le desir du corps incline aux voluptez corporelles qui affligent l'entendement. Car ce desir par son

effort, engendre l'amour, l'amour l'auarice, elle le desir des richesses, ce desir oste la honte de mal faire, de cette honte ostée, naist la presumption, de la presumption, l'infidelité, & de l'infidelité le larcin. Et pour euiter tous ces maux, il faut fuir la volupté. Tu vois, donc Agathon, que laquelle de ces choses que ce Prince ait laissé en terre, ne pouuoit luy donner nulle espece de bon-heur, que tant s'en faut, elles sont suiuies de tant d'incommoditez que proprement elles se doiuent plustost appeller mal-heurs

Mais quãt il seroit ainsi qu'elles peussent luy donner du contentement de laquelle est ce qu'il peut estre priué estant au lieu, où il est maintenant? Sont ce les richesses? Quelle appa-

rence y a-il que l'on ait faute de bien prez de celuy qui de rien a fait tout le bien que nous auons?

Or ce grand prince estant dans le sein du createur de toutes choses, peut-il auoir deffaut, où iamais le deffaut n'a esté? Est-ce aux dignitez & aux grandeurs? S'il a commandé autrefois aux hommes, il commande à cette heure sur les cieux. Sil a roullé des canons, il lance maintenant des foudres, & s'il a faict autrefois quelque chose de ce qu'il vouloit, il ne peut, ou il est, vouloir quelque chose qu'il ne fasse.

Que si la gloire a porté son nom par tout l'vniuers, & qu'elle ait remply les oreilles de tous les hommes viuans, cette gloire ne s'esteindra pas pour cela, mais

viura autant que celle des plus grands Cesars, & de plus elle remplit à cette heure la bouche de ces bien-heureux esprits, qui en le receuant entre eux, vont redisant les victoires qu'il a gaignées & pour luy sur les vices, & pour Dieu sur les infideles. Et qu'en cela, Agathon, l'ambition de cette sage Princesse, n'outrepasse autãt les bornes des desirs raisonnables, que la gloire de celuy qu'elle regrette a outrepassé toute attente, d'autant que s'il y a quelque chose humaine, où l'esprit en ses cõceptions demeure inferieur à l'effet, ie croy que sa reputation peut estre dicte la seule. Car encor que les lauriers autant accoustumez en France sur le front des Princes de sa race que la couronne sur celuy des Cesars, semblassent en

toutes ſes actions naiſtre particulierement ſur le front de cetui-cy, ſi eſt-ce que l'opiniõ n'en a iamais eſté ſi grãde que l'effect que nous en auons veu, & l'eternelle prouidence qui a monſtré d'ẽ auoir touſiours vn ſoing particulier, la retiré au ciel ſur le point qu'elle a veu qu'il pouuoit eſtre le pl⁹ regreté, & le plus eſtimé des Frãçois & des eſtrãgers.

Quant aux plaiſirs de cette vie, comment en peut-il auoir faute en celuy qui eſt l'abiſme des voluptez, & des plaiſirs parfaits, ie dy de ces voluptez, & de ces plaiſirs, qui n'ont nuls deffauts, & qui ne deffaillẽt iamais.

Que ſi autrefois, lors qu'il s'eſt preſenté occaſion d'augmenter en q̃lque ſorte ſa fortune, pour le rẽdre plus grand, & plus puiſſant qu'il n'eſtoit pas, elle n'a refuſé nulle ſorte d'incõmodité.

Et ſi elle s'eſt reſiouie des bonnes fortunes qui luy arriuoyent, cõment à c'eſte heure ſouffre-elle auec impatience ce brief eſloignemẽt, & comment ne s'eſiouit-elle du bon heur qui luy eſt auenu eſtant d'homme, deuenu Dieu?

Tu trouueras, peut-eſtre, eſtrange que ie die qu'il ſoit deuenu Dieu, & toutefois Agathon, il eſt tres-veritable. Car la beatitude, & Dieu c'eſt vne meſme choſe: d'autãt que ſi Dieu n'a la beatitude, il n'eſt point Dieu, parce q̃ c'eſt le ſupreme biẽ. que s'il l'a elle ne luy peut eſtre differente, car s'il y auoit quelque choſe en luy de differend, il ſeroit compoſé, & non point d'vne eſſẽce ſimple, outre que tout ce qui eſt differend en quelque choſe, c'eſt vn accident, ou vne partie d'elle.

En Dieu la beatitude ne peut eſtre accidẽt, d'autãt qu'il n'eſt ſubiect d'aucun accident. Que ſi c'eſtoit vne partie de luy, puis que la partie deuance le tout, il faudroit auouer que quelque choſe euſt eſté deuãt que Dieu. Et bref, ce qui eſt differend de quelque choſe, n'eſt point le meſme de ce qu'elle differe. Ce qui de ſa nature eſt differend du ſupreme bien n'eſt donc point le ſupreme bien.

Mais n'eſt-ce vne trop grande impieté de dire que Dieu ne le ſoit pas?

Donc la beatitude, & la diuinité ſont vne meſme choſe. Or ceux qui meurent en Dieu, ont la beatitude, ils doiuent donc auoir la diuinité.

Que ſi les meſmes choſes ſont les meſmes effects, il s'enſuit,

puis que celuy qui a la diuinité est Dieu que celuy qui aura la beatitude le sera aussi.

Et peut-elle plaindre les biẽs, les grãdeurs, les gloires, les plaisirs, voire la vie mesme de ce Prince qu'elle ayme tant, puis que c'est par cette monnoye, & par cette despence qu'il s'est acquis cette diuinité qui le rend Dieu?

Non, non, Agathõ, ie ne sçaurois croire que nulle de ces choses le luy fasse regretter. Et par ainsi il faut auouer que ce n'est point à la consideration de ce Prince, qu'elle le plaint, mais a la sienne propre.

Mais pourquoy celà? Est-ce point pour n'auoir plus le contentement de iouir de sa veue? Et combien a elle laissé escou-

ler d'annees ſans le voir, ce pendant que ces voyages le luy ont retenu?

Eſt ce pour ne ſçauoir de ſes nouuelles. Et quelles plus belles, & plus agreables en peut elle deſirer que de ſcauoir tres aſſeurément qu'il eſt en lieu où il ne peut eſtre ſans toute ſorte de felicité, & de contentement.

Eſt-ce pour ne luy pouuoir faire ſçauoir des ſiẽnes? Et comment les ignorera-il voyant celuy en qui toutes choſes ſont? Eſt-ce pour ne pouuoir plus eſtre aſſiſtée de luy en ſes affaires? Peut elle croire qu'il luy ſoit moins ſecourable, qu'il n'a eſté, & que s'il a peu quelque choſe comme Prince de la terre, il ne puiſſe beaucoup dauantage comme Prince du ciel?

Que si vn Prince amy des hõmes le pouuoit, vn Prince amy des Anges ne le pourra pas? Et bref, si vn homme en auoit la puissance à cette heure, comme ie t'ay dict, qu'il est deuenu Dieu, le croira-elle plus impuissant?

Est-ce pour ne pouuoir plus receuoir ses conseils, ny ses aduis? Est-il possible que celuy d'où procede les bons aduis & les bons conseils, qui est Dieu, lors que elle voudra l'escouter luy puisse defaillir en cela?

Iuge par là, Agathon, que ces regrets, & ces pleurs ne sont pas produicts par vne iuste douleur mais d'vne foiblesse naturelle, à laquelle mollement elle se laisse aller, & qui peut bien en quelque sorte estre permise estant moderee, mais non pas outre-

paſſant les termes de la raiſon comme la ſienne, de laquelle toutesfois elle ne peut eſperer nul ſoulagement, & fait deux grandes offences contre elle, & contre luy. Contre luy par ce que voyant toutes choſes en Dieu, il void ſes larmes, & oit ſes plaintes & deſolations. Et ne croy-elle point que s'il eſtoit auſſi capable de reſſentir le mal comme il eſt impoſſible que nul le douleur entre au lieu où il eſt que cette veue ne luy amoindrit beaucoup le bien qu'il poſſede? Il n'en faut nullement douter: car il la trop cherement aymee pour ſe plaire à ſes deſplaiſirs. Mais la paſſion luy eſtant oſtee la compaſſion ne la pas abandonnee pour cela. Si bien qu'ayant augmenté cette affection que en luy elle a recogneu en-

uers elle à la mesure de ses autres vertus (car cest vertu d'aymer ce que l'on doit) cette triste veue que elle luy donne se change en pitié! Et la pitié (si quelque chose le peut toucher) diminue en quelque sorte son entier contentement.

Et contre elle, parce que s'il y a quelque chose qui aprez la consideration de la volonté de Dieu, luy puisse apporter du soulagement, ce doit sur tout estre la memoire des perfectiõs, & de la gloire de ce Prince que elle regrette.

Mais quoy? l'õ nous dit qu'aussi-tost qu'elle en ouit le nom, elle fond en larmes, elle fremit elle meurt.

Hé quest-ce autre chose celà que se desrober à soy-mesme, ce que elle doit auoir de plus

cher de luy.

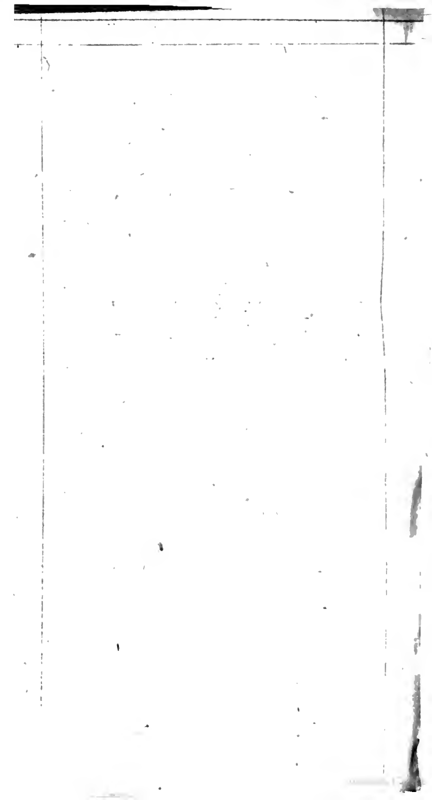
Les ſeruiteurs de ce grand Prince, & les ſiens eſtant loing d'elle en racomptent entre-eux les vertus, en chantent l'honneur, en continuent la gloire, & le font de nouueau reuiure par le rafrechiſſement qu'ils font de ſes actions paſſees. Et ſi elle le leur demande, ils luy diront que c'eſt vn des plus grands ſoulagemẽts qu'ils ayent trouué a leurs douleurs. Mais eſtant prez d'elle ils ſont contraincts de paſſer ces choſes ſous vn profond ſilence, & ainſi ſans raiſon elle en demeure priuée, & ſemble qu'elle meſme ſoit complice de ſon ennuy. Car s'il eſt mort, il eſt mort comme homme, mais s'il a veſcu, il a veſcu plus que homme. Il ne faut pas qu'elle tourne ſeulement les yeux ſur ce qu'il

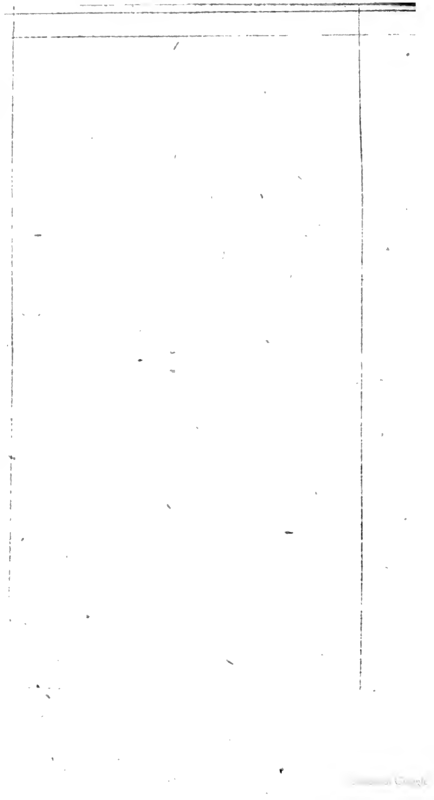
a eu de commun auec tous les autres, qui eſt la vie, & la mort, mais ſur ce qui luy a eſté particulier auec les plus grands perſonnages qui eſt la vertu, & la gloire.

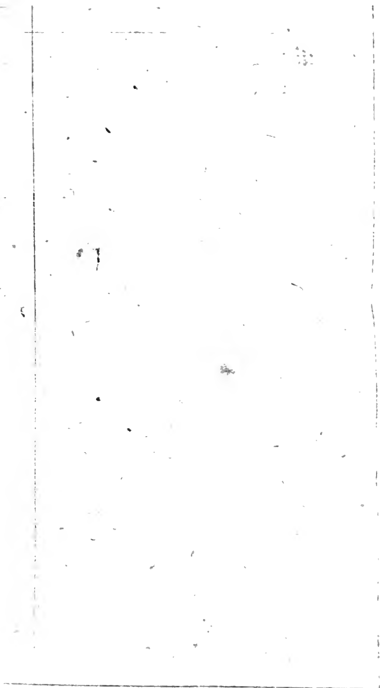
Elle a iuſques icy flatté ſa douleur, qu'elle ſe laiſſe flatter à cette heure à ſa raiſon. Et comme elle a iuſques icy, conſideré vne partie de l'humanité de ce Prince, qu'elle conſidere d'orenlà celle de ſa diuinité. Qu'elle ne ſe faſſe point plus miſerable pour auoir eſté la moitié d'vn homme mortel, qu'elle eſt heureuſe de l'eſtre à cette heure d'vne perſonne qui ne mourra iamais. Et ſur tout qu'elle ne ſoit comme celles qui croiét en tels accidens, les ſoulagemens, & les conſolations eſtre vne partie du mal. Et à Dieu.

# PROTESTATIO HONORATI D'VRFE'.

*HIc, alibiue si quid à nobis dictum sit alienum ab Ecclesia Catholica, Apostolica, & Romana, reprobatum, repudiatum, minimeque dictum volumus.*









# TABLE DES EPISTRES CONTENVES EN ce present liure.



# TABLE DV SE-
# COND LIVRE.

**FIN.**

## *Extraict du Priuilege du Roy.*

HENRY par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre. A noz amez & feaulx Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuost de Paris, Baillifs, Seneschaux, Gouuerneurs ou leurs Lieutenants & autres nos iusticiers ou officiers, & chacun d'eux, si comme il appartiendra salut. Nostre cher & bien amé Honoré d'Vrfé, Capitaine de cinquante hommes d'arme, Comte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteau-Morand &c. Nous a faict remonstrer qu'il auoit faict ou composé vn liure intitulé, *les Epistres Morales*, lequel liure il desireroit mettre en lumiere & faire imprimer, Mais il craint ne le pouuoir faire sans nostre permission, humblement requerant icelle, à ceste cause inclinant liberalement à sa requeste auons audict sieur d'Vrfé accordé, permis, & octroyé, accordons, permettons & octroyons par ces presentes, de faire imprimer par tel Libraire qu'il aduisera le susdit liure, & iceluy exposer en vente pour le temps & terme de dix ans finis & accomplis, à commencer du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer, & à ce que ledit Libraire se puisse rembourcer des frais & despens en quoy il se seroit cõstitué en cest endroit: Nous auons faict & faisons expresses inhibitions & defences à tous Libraires

& Imprimeurs de ce Royaume, de n'en imprimer ny vẽdre & distribuer ou exposer en vente d'autre impression que de celle du Libraire qui en aura le cõgé dudict sieur d'Vrfé, à peine de confiscation dudict liure, d'amande arbitraire, & de tous despens, dommages & interests, & à ce que nul n'en pretende cause d'ignorance, nous voulons que les presentes soient inserees à la fin ou au commencement dudit liure, & soiẽt tenuës pour suffisamment publiees & notifiees, Si vous mandons & commãdons que de nos presentes grace & congé, licence & permission & contenu cy dessus, vous faictes souffriez & laissiez ledit exposant iouyr & vser plainement & paisiblement, cessans & faisans cesser tous troubles & empeschemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. Nonobstant quelsconques ordonnances & lettres à ce contraires, de ce faire vous donnons pouuoir & mandement special. Donné à Paris le deuxiesme iour de Iuin, l'an de grace mil six cens & trois, & de nostre regne le quatorziesme, & seellé du grand seau de cire iaune sur simple queuë. Par le Roy en son Conseil.

LEdit ſieur d'Vrfé a cedé, quitté & transporté, & par ces preſentes cede, quitte, & tranſporte à Iean Micard marchand libraire à Paris, le priuilege cy deſſus pour en iouyr par ledit Micard, comme il eſt porté par les lettres paſſees pardeuant les Notaires ſoubs-ſignez. Faict à Paris le vingtieſme iour de Iuin mil ſix cens trois.

## Fautes furuenues en l'impreſſion.

*Fol.8.page 1 lig.10. en ce ie ne, liſez en cela ie ne. Ibidem lig.13.meritent,liſez merite. f.9.pa.1.li.12.ſi me ſemble,liſez ce me ſemble.f.11.p.1.li.20.petilmēt, liſez petillement.f.15.p.1.li.14.qu'lis,liſez qu'ils. fo. e8.pa.1.li.19. tende,liſez tendre.f.19.p.2.li.23.grande,liſez grād.f.21.pa.2.li.10.accouſtumez,liſez acrouſtumees.f.22.p.1.li.8.froidure, liſez froideur.f.29. p.1.l.19.ſoit outrecuidé, liſez ſoit ſi outrecuidé.f.40. p.2.l.1.ne n'adiouſter,liſez de n'adiouſter.Ibid. li.18. ces larmes feintes.liſez ces larues feintes.f.42.p.2.li. 8.tachent eſleuer, liſez taſchent d'eſleuer.f.52.p.2.li. 17.tendrons,liſez tēdons.f.56.p.1.li.10.dit-il ne faut, liſez dit-il ne faut. Ibid.p.2.li.13. il leur pria,liſez il leur parla.f.58.p.1.li.10.donner, liſez donnee. f.81.p. 1.li.8.faict,liſez faicte.f.88.p.1.li.11.ſoucy,liſez ſorcil.f.89.p.1.li.14.demeure,liſez dure.f.96.p.1.li.9.la roue,liſez ſa roue.f.97.pa.2.li.22. y a,liſez il y a.fo. 100. p.1.li.6.cet,liſez ceſte.f.103.p.1.l.3.il y en a, liſez il n'y en a.f.132.pa.1.li.15.ſe cercher,liſez ce cercher.Ibi.p.2.l.12.deſſus,liſez deſſous.f.138 p.2.li.14. ie ſuiuray,liſez ie fuiray.f.141.p.2.li.3.grands,liſez grandes.f.143.pa.1.l.10.auo,liſez aux.fo.153.p.2. l.3. rtee:tiſſe liſez retentiſſe.f.158.p.1. li.9 leſchee, liſez l'eſpee. f.161.p.1.l.6.ſes ſiecles,liſez ces ſiecles. f.163. p.2.l.3.il compoſa,liſez il le cōpoſa.Ibi.l.4.creé,liſez creée.f.165.p.2.l.5.qu'il ne le,liſez qui ne le.f.167.p. 2.l.5.ſ.deuir,liſez federic.f.178.pa.1.l.6.eſt, liſez &. f.180.p.2.l.16.querir,liſez guerir. fo.182. pa.1 li.7. ſe remettoit,liſez il ſe remettoit. Ibid. li.12.arriuez, liſez arriuees. f.185.pa.2.li.22.delaiſſer,liſez delaſſer. fo.190 pa.2.li.1.detendues, liſez deſtendus. Ibidem lig.9. ſentent,liſez ſente.*

